



LE PAYSAGE EN RÉSONANCE :

Pour une pratique créative entre éco-poétique et sensibilité environnementale

Kézia Salona - Mémoire de recherche.
Élodie Bécheras, directrice de mémoire.
Master Design d'Environnement, Couleur et Lumière.
Institut Supérieur Couleur Image Design, Montauban, 2021-2022.

Elodie Bécheras, Maître de conférences en Arts Appliqués, UT2J.
Xavière Ollier, Coloriste, PAST, UT2J.
Jack Marausse, Architecte DPLG.

Soutenance prévue le jeudi 23 juin 2022 à Montauban.







SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	p.10 - 37
1. HABITER LE MONDE. HABITER L'ANTHROPOCÈNE.....	p.32 - 49
1.1 Faire l'expérience d'un monde visuel et accéléré.....	p.50 - 63
1.2 Vers L'éloignement de l'environnement : un bouleversement socio-écologique.....	p.64 - 81
1.3 Vers l'appauvrissement de nos paysages urbains : une crise socio-spatiale de l'habiter.....	p.82 - 107
2. LA NÉCESSITÉ D'UNE PENSÉE ET D'UNE CULTURE PAYSAGÈRE.....	p.108 - 117
2.1 Savoir définir et distinguer le paysage.....	p.118 - 157
2.2 Éduquer par le paysage. Le paysage comme éducation à la vie.....	p.158 - 171
2.3 Rechercher dans. Rechercher avec le paysage.....	p.172 - 181
3. PRATIQUER LE PAYSAGE. AGIR AVEC LE PAYSAGE.....	p.182 - 189
3.1 La marche : une forme de sensibilisation mise à l'épreuve du paysage.....	p.190 - 209
3.2 Jardiner le monde : tendre vers des formes d'empathie spatiales.....	p.210 - 219
3.3 Le Land Art : faire du paysage un art de l'humilité.....	p.220 - 229
4. LE PAYSAGE COMME SOURCE D'INSPIRATION ET MATIÈRE À CRÉATION....	p.230 - 235
4.1 Le paysage : un modèle inspirant.....	p.236 - 255
4.2 Le paysage : une matière créatrice.....	p.256 - 269
CONCLUSION.....	p.270 - 273
BIBLIOGRAPHIE.....	p.274 - 277
CORPUS.....	p.278 - 281





INTRODUCTION

Par mon travail de recherche, j'aimerais me nourrir d'une approche transversale, tant théorique que pratique, comme points d'entrée majeurs en la matière du design d'environnement. Pour se faire, j'ai la volonté d'aborder et de croiser, à l'aide d'une méthodologie de recherche-action-création variée, la dimension poétique (à savoir ma pratique en tant que chercheur-designer) et esthétique (à savoir mon expérience en tant que réceptrice et pratiquante, « spectatrice », de l'environnement, dans la vie de tous les jours).

J'ai la volonté de faire varier différentes manières d'aborder,

de penser et de pratiquer le design en une variété et une variation de points de vue et d'expériences car suis intimement persuadée que la théorie et la pratique autour du design se nourrissent et s'élèvent mutuellement.

Je m'intéresserai à différents champs plus ou moins en lien au design d'environnement, qui influent largement sur ses modes de pensée et de conception, sur ses problématiques et ses enjeux actuels. Nous verrons que nous intéresser à diverses disciplines scientifiques dont le design et l'environnement dépendent et sont constitués, telles que la philosophie, la géographie, la sociologie,

la politique, voire l'écologie, nous permettra d'orienter nos recherches sur des enjeux collectifs actuels, des nécessités à interroger et à solutionner dès lors que l'on est habitant ou designer du monde.

Mon intérêt pour la recherche en design d'environnement est né de cet engouement et de cette attention de ce qui m'entourne quotidiennement et ce qui s'intériorise et résonne en moi : le paysage. Il alimentera le cœur de ma pensée et de ma pratique en Design d'Environnement, Couleur et Lumière.

Dans un même continuum spatial et relationnel, corporel,

sensible et émotionnel, nous nous intéresserons au lieu et au cadre de nos expériences collectives ou plus intimes. Cette démarche se révélera profondément inspirante et créatrice tant dans mon champ d'application que dans la vie de tous les jours.

En effet, dans ma réflexion autour de la thématique de l'environnement, il m'a semblé tout à fait nécessaire de mobiliser une approche transversale et critique pour pouvoir interroger diverses perceptions, relations et modulations du monde. J'aimerai, en tant que chercheur-designer de l'environnement, trouver des formes de réponse qui puissent

repenser notre insertion dans le monde voire renouveler le cadre et les expériences environnementales vécues et créées de manière plus durable. Pour cela, j'ai identifié les nécessités et presque les urgences existantes dans l'émergence de nouvelles postures et approches de l'espace vécu, pratiqué et habité qui puissent se révéler plus attentives, plus éthiques et plus empathiques au regard du monde vivant, à l'échelle de la Terre, notre habitat collectif ou à l'échelle plus intime de notre lieu d'habitation et de notre « résonance^[1] » corporelle et émotionnelle avec lui. Hartmut Rosa eu développé cette notion intéressante qu'est la « résonance ». Il nous

livre : « La qualité d'une vie humaine dépend du rapport au monde, pour peu qu'il permette une résonance. Celle-ci accroît notre puissance d'agir et, en retour, notre aptitude à nous laisser « prendre », toucher et transformer par le monde^[2] ».

Cette dynamique relationnelle attentive, vibrante, proxémique voire répercutante vis-à-vis du monde environnant se révélera être le coeur des notre enjeu et de notre posture en tant que recherchante-praticienne de l'espace environnant. Cette forme d'empathie au monde s'intéressera réellement à soulever des enjeux sensibles tant actuels que futurs comme l'écologie ou la grande question de l'habiter par

[1]. Notion développée par le sociologue Hartmut Rosa, notamment dans son ouvrage intitulé *Résonance, Une sociologie de l'être au monde*, éditions La Découverte, Sciences humaines et sociales, n°533, 08/04/2021.

[2]. *Ibidem*.

exemple. Ces enjeux collectifs devraient davantage relever d'un intérêt général puisqu'ils nous concernent tous et qu'ils interrogent notre insertion de manière éthique dans le monde. Presque, il relève à tout un chacun de « ménager notre séjour terrestre^[3] », de prendre soin de la Terre, d'apprendre à l'interpréter, à mieux la penser, à mieux la concevoir, à mieux s'y insérer pour faire perdurer notre durabilité socio-spatiale collective dans le temps. « Parce qu'habiter, ce n'est pas une fonction, c'est une condition. C'est même « le trait fondamental de la condition humaine » (...) Au sens où l'habitation, l'habiter, ce n'est rien d'autre que la manière d'être au monde de l'homme.

Habiter, c'est être homme. L'homme est, dans son être même, un habitant^[4] », disait Martin Heidegger.

Je suis persuadée que cette attention particulière, cette empathie spatiale, a la capacité de faire évoluer voire transcender diverses implications pour l'architecture, pour la planification urbaine et paysagère et pour l'acte d'habiter et d'expérimenter le monde. Je soulèverai donc les enjeux d'une approche phénoménologique, notamment en lien à la phénoménologie de la perception ou de l'habitation, comme Martin Heidegger ou Maurice Merleau-Ponty l'entendent ; car j'ai la certitude

[3]. Heidegger, Martin. *Bâtir, Habiter, Penser*, Essais et conférences, Conférence prononcée au mois d'août 1951 à Darmstadt, Gallimard.

[4]. *Ibidem*.

que l'étude de cette branche philosophique me donnera des clés pour pouvoir caractériser certains phénomènes complexes, comme le corps et l'expérience humaine ou les relations Homme-Nature. Ceci me donnera les moyens de pouvoir penser de manière plus holistique l'être au monde et au temps dans toute sa sensibilité et pouvoir interpréter les éléments qui peuvent nous poser aujourd'hui question, comme l'éloignement de l'homme à l'environnement, la dégradation de la Nature ou l'idée de vitesse et de perte de repères sensoriels au monde...

En m'appuyant sur certains paradigmes, penseurs et sociologues tels que David

Le Breton ou Hartmut Rosa, je développerai les enjeux d'une approche sociale et anthropologique dans l'appréhension et la conception spatiale et argumenterai aussi leur nécessité vis-à-vis d'une éthique spatiale, d'une éco-poétique paysagère. Aussi et pour se faire, je tenterai toujours de comprendre le rapport de l'homme sensible à son environnement qu'il soit « naturel », presque primitif ou quotidien et urbain. J'étudierai et expérimenterai la nécessité d'une perception et d'une posture éthique et emphatique en design comme dans la vie de tous les jours. Je suis intimement convaincue qu'elles se retrouvent nécessaires voire primaires

dans un contexte actuel en crise et dans un monde que nous constaterons de plus en plus abîmé au fil du temps.

En tant que designer d'environnement, l'écologie et la préservation de la planète nous concernent tous, car elles sont au coeur de nos défis. Nous sommes convaincus qu'il est de notre devoir de trouver des manières plus éthiques voire empathiques de s'insérer dans ce contexte de crise qui est notre habitat. Davantage, et plus que jamais, il apparaît nécessaire de le penser, de le considérer, de le ménager et d'en prendre soin de manière plus durable. De façon critique et à partir de cette

posture éthico-empathique relativement sensible à tous ces changements, j'aborderai certains points alarmants qui modulent désormais notre rapport au monde de manière conséquente et qui nous poussent plus que jamais à revoir nos positions de force, nos perceptions et nos pratiques vis-à-vis du monde et d'autrui.

C'est notamment le cas de notre éloignement de la nature et de la position de force que nous exerçons vis-à-vis d'elle, qui nous presse vers la crise écologique et environnementale globale que nous connaissons aujourd'hui. J'exposerai l'urgence de renouveler nos perceptions

et pratiques du monde, dans l'environnement ou dans une résonance spatiale et corporelle afin de répondre à ce problème.

Je me baserai sur un socle de références critiques variées afin de caractériser certaines attitudes humaines vis-à-vis d'un monde de plus en plus abîmé, accéléré et éloigné de la Nature. J'identifierai ensuite l'urgence qui devrait davantage nous pousser vers l'ambition et l'intégration d'approches plus sensibles et résonantes au regard du monde habitable. Presque, notre souci est de pouvoir imaginer des devoirs primordiaux en tant qu'hommes et de pouvoir poser les limites humaines

sur ce monde abîmé.

Le rapport optique et le rythme accéléré que prennent les formes et la cadence de nos environnements habitables et modes de vies quotidiens, ne révèlent en réalité qu'un profond malaise que j'ai tenté de questionner. En réponse à cela, j'exposerai certaines possibilités de s'insérer autrement dans le monde, de manière plus douce et lente, à l'image du jardinier, du marcheur-arpenteur du paysage ou du Land-artiste par exemple. En résumé, je ferai le constat de ce monde que nous sommes tous amenés à habiter et à respecter en tant qu'hommes. Nous nous devons de mieux le connaître

et de mieux nous y insérer. Je ferai le constat du « malaise^[5] » que subit le cadre de notre vie quotidienne et donc l'urgence que nous avons de le ménager, de repenser notre insertion à travers lui voire de renouveler la planification urbaine de manière générale.

J'ai la volonté de me baser sur des méthodologies de recherche spatiales variées capables d'accompagner et d'appuyer la mise en place d'une appréhension et d'une investigation de l'espace par le biais des sens, qu'il soit architectural, urbain ou paysagé. En effet, selon Stéphane Vial : « le design nécessite, en plus de sa dimension créative, à mettre

en place une démarche scientifique dans le but de produire des connaissances sur les relations et interactions humaines dans leur environnement quotidien^[6] ». Aussi, je suis persuadée que la recherche-action-crédation autour d'une approche environnementale sera nécessaire à notre recherche et qu'elle nous donnera les moyens de concevoir le design de manière plus situé, plus juste, plus éthique, plus utile à notre monde et à nos sociétés ; tout en émettant des « effets^[7] » qui pourraient engager notre sensibilité, nos émotions en tant qu'Hommes, notre attachement et notre affection pour le monde, la Terre, la Nature, les paysages,

[5]. Caractéristique de la ville moderne, décrite par Jacques Ferrier dans *La possibilité d'une ville, Les cinq sens et l'architecture*, Édition Arléa, Diffusion Seuil, Janvier 2013.

[6]. Vial, Stéphane. *Court traité du design*, Paris, PUF, 2010.

[7]. *Ibid.*

les villes de notre quotidien.

Ce qui m'a motivé à traiter ces questions fût mon constat alarmant sur l'état du monde en perpétuel accélération et afadisation. Dans les faits, cela tend à répandre et à privilégier un ensemble hégémonique rapide et visuel, et à aplatir voire considérablement éloigner nos rapports sensibles à notre environnement. La notion de temporalité, les relations affectives, émotionnelles, corporelles et sensuelles, qui définissent notre rapport au lieu nous encrent plus en profondeur dans la chair du monde.

En effet, dans nos sociétés contemporaines, nous

disposons de moins en moins de temps libre. Or, le temps n'est-il pas un élément essentiel voire vital à l'Homme et à sa construction, à la compréhension de son être et l'appréciation de son environnement ? En effet, nous vivons dans un monde basé sur une croissance permanente, où le travail et la rentabilité y occupent une place centrale. Ainsi, et à partir de l'hégémonie croissante de cette vitesse destructrice, l'Homme s'est éloigné de son mode de vie originel, de son rôle d'habitant, de ses plaisirs naturels, des actions banales de la vie quotidienne, d'une certaine forme de simplicité, voire d'une certaine durabilité spatiale et sociale. Il s'est

progressivement éloigné du monde naturel pour se tourner vers un monde arrangé, rentable, mathématisé voire conceptualisé à sa guise. De ce fait, il s'est éloigné de sa propre nature et de lui même, en allant même jusqu'à dégrader et mettre en péril son contexte et sa condition d'habitat : la Terre.

Nos espaces construits, habitables et quotidiens s'en retrouvent impactés et subissent des manques : un appauvrissement sensoriel et émotionnel certain, voire, selon Rachel Thomas, une « Afadisation^[8] » tant sur le plan de l'esthétique spatiale, construite et architecturée que sur le plan de l'expérience qui y

est vécue et que l'on y tisse au quotidien. Appauvrissements qui prennent d'autant plus sens et force au coeur d'un cadre urbain qui s'éloigne de formes paysagères naturelles, vivantes, sauvages et spontanées.

Dans ce contexte de crise qui impacte réellement la manière dont on se doit de penser le monde, je m'efforcerais de souligner que cela relève d'un devoir que de repenser notre insertion dans l'environnement. Nous verrons que dans ce contexte impacté, de perte et d'éloignement le designer, les architectes, les artistes auraient en effet un rôle très important à jouer. Ils ont la capacité d'émettre des

[8]. Thomas, Rachel. *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Éditions des archives contemporaines, 2014.

messages, des hypothèses, des formes de solutions pour répondre à des besoins essentiels voire, tenter de solutionner des faits et des problématiques de société. Car principalement et avant toute chose, le design c'est la vie : « La fin ou le but du design est d'améliorer ou au moins de maintenir l'habitabilité du monde dans toutes ses dimensions »^[7] disait Alain Findeli. Ne serait-ce pas là l'une des ambitions majeure du design d'environnement : rendre le monde meilleur, favoriser notre cadre habitable, le confort et la qualité de vie, favoriser les relations socio-spatiales et les cohabitations Homme-Nature ?

En partant des ces constats qui nous posent aujourd'hui question et dans un réel souci d'attention, de durabilité spatiale et sociale ; Nous aimerions améliorer, consolider, transcender l'expérience que nous, citoyens, faisons quotidiennement au coeur de nos villes. Comment transcender les expériences et mémoires corporelles, émotionnelles et affectives que nous tissons au quotidien. Comment les faire vibrer à chaque pas. Ainsi et par la suite, nous nous demanderons comment redonner goût à l'expérience du paysage de manière générale ; comment redonner de la saveur au cadre et à l'expérience de nos environnements urbains,

habitables et quotidiens.

Au regard de cela, nous verrons en quoi le fait d'aborder ces enjeux au regard du paysage et par le biais d'une posture éco-poétique ou éthico-empatique spatiale et sociale pourrait finalement nous permettre d'émettre des hypothèses intéressantes en matière d'appréhension de l'environnement, tant du point de vue de son expérience vécue que de son renouvellement pratique et conceptuel.

Pour se faire, dans une première partie, nous ancrerons au coeur de la recherche une posture clé et un positionnement critique pour soulever des paramètres

qui se révèlent essentiels à questionner dès lors que l'on est homme, citoyen et habitant du monde. En effet, notre condition humaine est avant toute chose une condition d'habitants, nous verrons certains éléments qui ont pu dégrader cette condition humaine. Nous soulèverons les nécessités que nous avons, en tant qu'Hommes, d'habiter et d'appréhender le monde de manière attentive et soucieuse, de manière plus durable vis-à-vis de l'environnement, tant dans les modes d'expériences des paysages « naturels » et urbains, que dans les modes de conception des territoires que nous habitons quotidiennement. Certaines pratiques humaines poussent

à la dégradation de nos conditions environnementales collectives et planétaires. Elles poussent en la nécessité d'envisager, de manière collective, des postures éthico-empathiques qui puissent se révéler plus « viables ».

À l'ère de l'Anthropocène, nous verrons en quoi diverses dynamiques socio-spatiales comme l'accélération et le rapport optique que nous entretenons au monde remettent en cause cette condition humaine et ce rapport « résonant » qui nous permet pourtant de pouvoir éprouver de manière sensible le lien qui nous unit au monde et à autrui. Nous verrons que l'accélération, l'image, et l'esthétique voire la

modernisation nous poussent à dégrader cette condition et quelque part à affaiblir notre rapport au monde de manière générale, ceci s'applique aux paysages de nature comme aux paysages que nous bâtissons pour y habiter, y séjourner, y travailler, y vivre. Par extension, la relation à nos environnements construits, habitables et quotidiens s'en retrouve impactée et subit visiblement les effets de notre existence.

Les diverses crises qui traversent notre époque, ère de grands changements et de grands bouleversements, devraient modifier de manière plus durable, éthique et emphatique notre rapport au

monde. Nous verrons que nous sommes inclus dans un monde artificiel et rapide. Nous essaierons de comprendre les éléments qui ont alimenté ces diverses crises globales et actuelles.

Aussi, nous traiterons différentes façons que l'Homme a de percevoir la nature et notamment les raisons pour lesquelles ils s'en est éloigné jusqu'à causer une situation de crise, de collision voire de dichotomie entre lui-même et son environnement. Nous aborderons et croiserons de manière succincte, le point de vue des sciences mathématiques et celui de la philosophie naturelle avec Galilée et Descartes, tout en

évoquant la crise écologique globale que nous connaissons aujourd'hui et qui pousse l'Homme à revoir ses positions de force vis-à-vis de la nature, dans laquelle il est amené à s'insérer et avec laquelle il est amené à composer son environnement habitable.

Aussi, nous verrons en quoi cette hégémonie cartésienne de perceptions et de pensées nous éloigne du monde naturel, accélère la cadence qu'impose le rythme de nos sociétés, affecte notre quotidien et réduit considérablement notre sensation de faire corps avec le monde. La crise environnementale et écologique qui en résulte devrait portant motiver

l'évolution plus durable de nos rapports d'habitants.

Cette relation de vitesse au monde vivant pose actuellement question car elle nous pousse à nous éloigner de notre propre fonction d'habitant, à notre propre nature et parallèlement, à la Nature de manière générale.

Cet éloignement voire cette dégradation de la nature modifiée par conséquent le dessein urbain. Nos environnements construits, architecturés et paysagés tout comme le cadre et le confort de nos espaces de vie de tous les jours sont forcés à profondément s'appauvrir. La question de l'afadisation de nos espaces de vie apparaît aussi

comme un témoin au regard d'une forme de dégradation de notre lien à l'environnement. En abordant de manière critique l'architecture et sa modernisation au fil du temps, nous identifierons les signes et les conséquences de cet appauvrissement et tenterons de relever les enjeux et l'urgence réelle que nous avons à nous pencher sur la définition de nouvelles planifications de l'espace habitable.

En réponse aux grandes crises et défis sociaux et spatiaux de demain, je suis persuadée qu'il existe, dans la conception de l'architecture, une nécessité de se soucier du monde relationnel sensible et vivant

dans le but de favoriser la qualité du cadre et la qualité de l'expérience vécue au travers nos environnements contemporains, habitables et quotidiens.

Ainsi, dans une seconde phase de recherche et à partir de ce contexte actuel qui nous pose question, nous identifierons, notamment sur trois grandes entrées, la nécessité d'engager un regard et un lien plus attentif et sensible au paysage, justement dans sa capacité à répondre aux grandes attentes actuelles : les problématiques, les enjeux et les nouveaux desseins qui modifient considérablement la manière dont on se doit de penser et de concevoir notre

insertion dans le monde.

En effet, nous sommes inattentifs à l'égard du paysage. Notre attention l'effleure mais ne s'y porte pas réellement. Pourtant, le paysage, aussi vaste et infini soit-il, se retrouve à l'intérieur de nous, de manière plus intime et subjective. Ce paysage intérieur ne représente pas simplement une pensée ou une image figée et immuable mais un véritable tableau en mouvement qui se dresse et évolue à chaque expérience et chaque impression sensible du monde. En effet, d'après Jean-Marc Besse, enseignant et pratiquant de l'espace paysagé : « Nous ne sommes pas seulement

dans le paysage. Il est une dimension constitutive de notre expérience sur terre^[9] ». Aussi et indéniablement, toutes les problématiques soulevées précédemment concernant les conditions sociologiques et écologiques globales alarmantes questionnent urgemment le devenir du paysage. Il en est la trace, la marque, le dépôt et garde en mémoire les grands bouleversements écologiques contemporains et pour ainsi dire, toutes les dérives de l'existence humaine qui nous posent aujourd'hui question.

Il est à présent nécessaire et urgent de considérer ces nouveaux paramètres qui modulent et influent largement

sur notre devenir et la pérennité de nos fonctions d'habitants en éduquant plus largement à la connaissance, au respect et à la préservation du paysage de manière générale comme cadre et vecteur majeur de la biodiversité terrestre. Il est de notre devoir, donc, de porter plus haut et plus loin la connaissance et la réflexion paysagère pour faire état du paysage dans lequel les populations sont amenées à vivre et par lequel elles sont amenées à se ressourcer.

Ces points d'entrée majeurs nous permettrons d'ouvrir la thématique paysagère jusqu'à tenter de définir des enjeux théoriques et pratiques qui lui sont nécessairement propres,

[9]. Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions parenthèses, collection la nécessité du paysage, 2018, pp.5,6.

notamment au regard des grands enjeux et défis spatiaux, environnementaux et sociaux soulevés. Par cette volonté d'articuler savoirs théoriques et savoirs pratiques, notre objectif sera avant tout d'assurer que les savoirs théoriques acquis et mobilisés peuvent grandement tendre à nourrir et renouveler par la suite les actions vis-a-vis du paysage et les pratiques paysagères, environnementales voire urbaines de manière générale.

Aussi, nous sommes persuadés qu'éduquer à l'attention, à l'entente voire à la cohabitation avec le vivant et l'environnement « naturel », pourrait permettre de

transcender les dynamiques de projet contemporains, toujours au regard de la grande question de l'habiter. Nous aimerions anticiper la notion de l'espace paysagé de manière générale en identifiant aussi les enjeux qui la sous-tendent.

En tant que penseurs, praticiens et concepteurs de l'espace vécu et expérimenté, il s'agirait en cela de poser les enjeux premiers d'une attention environnementale et paysagère. Aussi dans le but de faire jaillir de nouveaux desseins et pratiques urbaines qui aillent dans le sens d'une dynamique plus positive et durable. Nous soutiendrons la nécessité d'engager

des pensées et pratiques paysagères attentives, éthiques et emphatiques pour augmenter nos savoirs, notre connaissance du paysage, notre lien sensible à celui-ci et tenter de mieux le préserver voire de mieux cohabiter avec lui.

Dans cette seconde grande partie, nous identifierons les enjeux d'une définition et donc, d'une éducation sur le ou les paysages qui nous environnent. Que ces environnements soient paysagés et/ou architecturés, naturels et/ou construits. Déterminés et/ou indéterminés. Au coeur et/ou au delà, à la lisière, en bordure, en marge de l'ère urbaine. Par delà les frontières. Nous

identifierons les enjeux d'un regard nouveau et curieux, qui puise inspiration par delà les limites urbaines dans le but de transcender nos rapports au monde.

Nous verrons en quoi une approche premièrement didactique - qui vise en une compréhension et une distinction attentive du paysage - nous permettrait d'engager une approche qui nous sensibiliserait d'avantage aux multiples enjeux et défis de demain. Nous sommes intimement persuadés que porter à connaissance voire intégrer les principes que soulèvent certaines notions et pratiques spatiales, comme celle du Tiers-Paysage^[9] par

exemple, pourrait renouveler les désirs et ambitions créatrices, renouveler la lecture et les pratiques des territoires et participer à la revalorisation de lieux, d'habitations et d'expériences quotidiennes.

Nous soutiendrons la conviction et la nécessité qui existe dans l'engagement d'un processus réflexif et didactique qui puisse, de manière transversale, faire émerger tant une pensée qu'une pratique paysagère éthique et empathique qui soit plus durable. Par cet intérêt ontologique et didactique, qui s'intéresse quelque part à ce que représente la base d'un sujet par une science de l'enseignement ou une science

de la recherche et de la culture, nous voulons retrouver en l'appréhension plus « savante » du paysage vécu des formes et désirs plus équilibrés, plus sensibles et plus résonnants. Par dessus tout, nous aimerions questionner l'objet de notre pensée et de notre discours quand nous parlons du paysage ainsi que ce que nous imaginons quand nous l'envisageons et l'éprouvons.

Par ce processus didactique autour de la thématique du paysage nous ferons la lecture et la définition de l'objet et du sujet du paysage. Nous définirons diverses des différentes typologies par lesquelles il peut être constitué, le sens et la

distinction de ses différentes formes et composantes : la Nature, la biodiversité et l'environnement ; le territoire, l'ambiance et l'atmosphère. Puis, succinctement, nous ferons l'étude de différents acteurs et usagers qui le pratiquent et des différentes écritures paysagères et sciences qui le régissent qui nous offrent un large éventail relationnel caractérisant d'autant mieux les fortes perceptions et dynamiques qui existent au sein du paysage. Du point de vue de la géographie, de la sociologie et de la culture, de la géo-politique, du tourisme, de l'écologie de l'architecture, du design, du paysagisme, nous verrons qu'il existe autant de manières

de percevoir le paysage qu'il existe de postures et donc, de manières de le définir.

Nous souhaitons par cela caractériser une variété de paysages habitables et une multitude de manières qu'il existe de les habiter, de les pratiquer, de les penser, de les modeler... Dans notre compréhension voire dans notre rapprochement à la nature de manière plus durable et aussi, afin d'éduquer et instruire au regard des enjeux paysagés actuels tels que l'écologie, nous sommes persuadés que commencer par questionner la nécessité de savoirs et connaissances sur la thématique paysagère se retrouve alors essentielle.

Par ce processus réflexif et didactique, nous aimerions donc porter à connaissance l'environnement paysagé et le contenu de ses savoirs pour que sa possible appréhension et appropriation puisse se révéler durable : qu'elle puisse élever les valeurs morales des hommes de manière générale. Nous voulons mettre en lumière les enjeux d'un accroissement au regard de la sensibilité et de la sensibilisation sur la thématique paysagère par tout-un-citoyen, à la valeur des paysages comme à leur rôle et à leurs possibles transformations. Cette appréhension à la force de proposer une réflexion sur l'éducation au paysage en

optant pour un regard critique et analytique sur diverses pratiques d'enseignement et de construction de savoirs. En articulant savoirs théoriques et instructifs et savoirs pratiques et éducatifs nous voulons comprendre diverses possibilités de caractériser et d'appréhender le paysage.

Pour finir cette partie, nous aborderons comment est pratiquée la recherche autour de la thématique du paysage et comment, par une posture proxémique qui vise à rechercher dans et avec le paysage comme étant un tout complexe et non plus « sur » le paysage comme étant une entité insensible, il serait possible d'élever nos valeurs

morales et nos connaissances sur celui-ci. En effet, certains chercheurs du paysage sont motivés par l'appréhension et l'expérimentation de l'espace vécu au regard de méthodologies de recherche-action, recherche-intervention qui interrogent directement la spatialité en méthodes et de manière transversale, comme le laboratoire AAU (Ambiances Architectures Urbanités) et les équipes du CRESSON et du CRENAU qui développent des méthodologies de recherche-action qui sauront largement nous inspirer, favoriser notre goût pour l'expérience du paysage et ainsi, motiver notre troisième partie.

Dans une troisième partie,

nous soutiendrons la nécessité d'engager des attitudes et des pratiques expérimentales paysagères notamment par le biais d'une posture éthico-empathique ou éco-poétique spatiale. À travers cette étude, nous verrons qu'il existe une pluralité de possibilités expérimentales, d'affinités au paysage et de moyens d'agir sur ou avec lui. Il ne s'agira donc pas ou plus d'exposer et de vanter certaines formes d'action sur celui-ci mais plutôt d'encourager des dynamiques d'actions et d'attitudes envers le paysage qui soient plus attentives et soucieuses : avec, vis-à-vis et pour le paysage. En prenant des modes d'action qui puissent se révéler plus doux, plus attentifs et à l'écoute

du paysage environnant. Nous aborderons notamment la marche comme méthode et outil d'insertion, d'investigation et de sensibilisation temporelle et spatiale.

Nous aimerions que l'action avec les paysages de nature puisse renouveler et nourrir l'action sur le paysage urbain. Il s'agira donc d'expérimenter avec le paysage. L'éprouver, l'emmagasiner, le sentir, l'écouter, le traverser, l'intérioriser pour venir nourrir notre conscience émotionnelle et subjective du monde ; ré inspirer, redessiner, renouveler les pratiques de nos espaces urbains et habitables. Notre attention visera à montrer qu'il peut exister d'autres manières

d'agir dans les paysages par des méthodes adaptatives et emphatiques qui soient plus attentives, respectueuses et qui imaginent le futur dans une dynamique d'action plus consciente et durable. Ce sera aussi le cas du jardinage et du land-art par exemple, qui permettent de mettre en place un lien éthique et empathique au paysage, de l'accompagner et de s'y insérer de manière plus humaniste et durable, de trouver des méthodes adaptatives, des formes d'écoute, d'accompagnement et de cohabitation avec les paysages de manière générale.

Enfin, dans une quatrième et dernière partie, il s'agira de montrer qu'il pourrait

être intéressant de tirer parti, à bon escient, des expériences sensibles et sensuelles vécues à travers le paysage pour redéfinir et renouveler les pratiques urbaines contemporaines. Nous verrons que le paysage est une source indéniable et inépuisable d'inspiration et qu'il peut se retrouver créateur en matière de conception spatiale. Ainsi, de manière plus éthique ; Il ne s'agirait pas de tirer avantage et profit d'une action sur le paysage mais plutôt de mettre en lumière ses composantes, ses caractéristiques, ses qualités et ses typicités : son identité et sa sensibilité propre comme moyen de produire du sens et des effets. Les expériences créées avec le paysage ont la

capacité d'inspirer tout un citoyen et habitant du monde et favoriser leur attachement à celui-ci. En réengageant et réinvestissant les résultats d'expériences vécues au travers et avec le paysage, nous aimerions que le paysage puisse devenir une aspiration et inspiration première : une clé, un miroir, un outil capable de renouveler la conception et la pratique spatiale urbaine de manière durable, plus éthique et plus empathique. Par extension, il s'agira aussi de montrer en quoi le design et la création peuvent mutuellement se nourrir d'une part expérimentale et sensible pour tenter de renouveler la pensée et la création du monde plus juste de demain. Par le renforcement et

l'équilibre de notre lien à la nature par exemple, nous voulons tendre à une durabilité spatiale en général qui garantirait davantage sa préservation. Par un attachement au paysage et un souci pour notre insertion au travers lui, nous voudrions augmenter la qualité des espaces habitables, les notions de bien-être, la qualité de l'air et des espaces de vie quotidiens, les qualités esthétiques et sensorielles architecturales, les éléments de confort, les potentialités émotives et affectives que l'on y créé. Bref, il en reviendrait, par l'attention au paysage de manière générale, à favoriser la pérennité du cadre et de l'expérience de l'habiter dans un soucis d'éco-poétique

spatiale profondément inspirée, inspirante et toujours renouvelée pour garantir notre goût pour l'expérience du monde et la saveur du monde crée de demain.

1.

**Habiter le monde.
Habiter l'Anthropocène.**

L'Homme est dans son être même un habitant, habiter est donc le propre de l'espèce humaine. Le philosophe Martin Heidegger en a fait une grande nécessité dans son approche du monde. Pour lui, l'acte d'habiter le monde relève d'une activité collective primordiale. Elle apparaît comme révélatrice de la condition de l'être humain et de son rapport spatial au monde. Cette notion s'intéresse sensiblement à la corrélation entre l'Homme et son environnement où, d'une part, la conception de l'environnement est influencée par l'homme et de l'autre, l'Homme est influencé par son environnement. En effet, de manière transversale, chaque corps, chaque espace

possède une part influente et une part influencée. Chaque entité devient donc support, contexte et mode relationnel réceptif, sensible et résonant. Nous habitons l'environnement et c'est pour cela que lui aussi nous habite et nous anime. Nous formons avec le monde une sorte de correspondance ou de « résonance^[10] », telle qu'Hartmut Rosa l'eut décrit. Selon lui, l'idée de résonance traduirait nos affects avec le monde par le biais d'une expérience corporelle et émotionnelle. Nous pensons que cet état d'être et de résonner avec le monde est notre propre en tant qu'Hommes habitants de la Terre ; pourtant, nous pensons que la qualité de

[10]. Rosa, Hartmut. Accélérons la résonance, Pour une éducation en Anthropocène, éditions Le Pommier, 05/01/2022.

cette condition sensible s'est quelque peu affaiblie durant le temps et plus que jamais aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène.

La question de l'habiter est une notion transversale qui relie plusieurs typologies spatiales et plusieurs typologies d'habitats : les paysages, l'espace urbain comme territoire anthropisé, l'espace rural, l'espace intérieur privé et aménagé, les espaces publics et collectifs mais aussi les espaces de l'entre-deux et de transition, les espaces de l'imaginaire et des émotions, l'espace du corps... Nous n'appréhendons et n'habitons pas tous les espaces de la même manière. Chaque

caractéristique, contexte et condition spatiale oriente la pensée, guide le pas, module les expériences vécues du monde et constitue, avec le temps, une mémoire du monde toujours renouvelée. Ces typicités spatiales mobilisent diverses attitudes et expériences humaines, sociales et conditionnent l'expérience spatiale humaine jusqu'à constituer une culture, plus ou moins durable du paysage.

S'intéresser à la question de l'habiter de manière générale engage indéniablement un double intérêt pour la spatialité et la sociologie et un fort intérêt pour la condition et la qualité de cet habitat dans sa forme

la plus générale : le monde, la Terre, et les paysages qui sont appréhendés, expérimentés et bâtis pour l'homme. Ces dimensions de l'habitat subissent des manques car nous nous éloignons de nos valeurs éthiques et morales qui pourraient tendre à l'entreprendre de manière plus attentive et raisonnée ; à le préserver de manière plus durable.

Nous aborderons et croiserons ici la question des qualités et des attitudes spatiales en nous intéressant plus particulièrement à l'échelle urbaine comme territoire anthropisé, miroir des pratiques humaines et effet dégradant de leur condition d'habitation.

En prenant le paysage urbain comme premier reflet et dépôt de l'existence humaine, cet espace et ses conditions de vie nous semblent quelque peu se dégrader au fil du temps et s'éloigner des conditions habitantes et des nécessités d'habiter. Habiter ne représente pas nécessairement une fonction humaine mais plus une condition : la condition de l'eau, la condition de l'air et de l'atmosphère, la condition du vécu et du bien-être, la condition de la sécurité, la condition des cohabitations entre les hommes et avec la Nature...

Le philosophe et phénoménologue Martin Heidegger eu notamment

étudié « le sens de l'être » ; il nous livre qu'habiter est « le trait fondamental de la condition humaine^[11] ». Il considère le questionnement et la qualité de cette condition comme nécessité dans l'attachement et le respect de l'Homme pour la Terre. En effet, pour Heidegger, le fait d'habiter, ce n'est pas uniquement être sur la terre ou séjourner sur celle-ci ; c'est plutôt « ménager » la condition de l'être sur Terre ou ménager la condition de notre séjour terrestre, c'est-à-dire que par dessus toute chose et aussi pour notre propre préservation, nous nous devons d'épargner le monde et d'en prendre soin.

Le paysage urbain et sa

dégradation seront donc appréhendés par une pensée critique au regard de l'ère de l'Anthropocène. En effet, il est indéniable que les conditions et les composantes paysagères influent sur les conditions sociétales mais les Hommes en tant qu'êtres habitants ont eux aussi affecté les conditions environnementales globales et la qualité d'habitation de la Terre. À l'ère de l'Anthropocène, ère rapide et écrasante marquée de grands changements, l'ère de la Terre et celle de l'espèce humaine entrent aujourd'hui en collision et scindent le lien éthique et empathique qui unissait autrefois les Hommes à leur environnement collectif et garantissaient une meilleure

[11] Heidegger, Martin. *Bâtir, Habiter, Penser*, Essais et conférences, Conférence prononcée au mois d'août 1951 à Darmstadt, Gallimard. *Ibidem* p. 19.

cohabitation Homme-Nature . Il existe aujourd'hui de nombreux effets et malaises liés à notre manque d'attention pour l'environnement naturel qui résident en grande partie dans nos attitudes dynamiques et nos nouveaux modes d'être et de résonner avec lui. Il apparaît nécessaire voire urgent d'élever nos valeurs morales et nos liens corporels et affectifs qui définissent et permettent la qualité et la durabilité relationnelle de l'Homme à la Nature.

Nous verrons, notamment sur trois entrées, certains facteurs qui peuvent moduler ce lien sensible et durable au monde et aux paysages

naturels de manière générale jusqu'à affaiblir le « goût » de l'expérience et du cadre environnemental construit et habitable dans lequel les hommes sont amenés à vivre au quotidien : l'espace urbain.

Dans un premier temps, nous aborderons le rapport accéléré et visuel que nous entretenons avec le monde et avec autrui. Nous verrons que ce mode relationnel tend à répandre une forme d'hégémonie qui régie et module voire aplatit notre rapport résonant d'homme au monde, nous pousse à engendrer une collision et un effet de distanciation avec celui-ci.

Nous verrons que ces

dynamiques rythmées éloignent notre sensation de faire corps avec le monde, affaiblit notre rapport émotionnel et notre « résonance » à l'environnement. Parallèlement, ce sont notre attention, nos connaissances, nos valeurs morales, éthiques voire empathiques; notre appréciation et expérience du monde qui s'en retrouve profondément impactée car nous n'avons plus le temps pour faire l'appréciation des éléments qui nous environnent et des expériences émotionnelles vécues qui résonnent en nous-mêmes. Nous n'avons plus le temps de nous penser dans l'équation relationnelle au monde et

remettre en question nos attitudes collectives, qui manquent d'une part plus sensible et empathique qui serait davantage concernée par l'état actuel du monde. Nous voulons que cette attitude sensible et cette dynamique résonante au monde puisse ralentir la cadence imposée par le rythme de nos sociétés.

Par le caractère accéléré et le lien optique que nous entretenons avec le monde, nous ne l'appréhendons qu'en surface. Nous ne prenons plus le temps d'apprécier à sa juste valeur le monde et les paysages environnants. Le fait de reprendre le temps nécessaire pour explorer et expérimenter davantage

notre rapport au monde par le biais du corps, des sens et des émotions, de manière générale, apparaît comme une nécessité primordiale et un moyen de mieux le considérer.

Ensuite, après nous être concentrés sur ce rapport accéléré, visuel et quelque peu appauvrissant que nous tissons avec le monde au quotidien. Nous aborderons dans un deuxième grande partie et plus en profondeur les effets de cette dynamique qui accélère notre collision au monde naturel et provoque sa perte. Au fil du temps, nous nous éloignons de la Nature et d'une forme d'attention et d'appréhension qui soit éthique et empathique tant à

l'environnement qu'à autrui. Et par cette notion d'accélération qui tend à affaiblir notre caractère attentionné, naturel et presque primitif qui nous liait auparavant davantage à la Terre. Nous causons sa dégradation et un malaise qui nous impacte sensiblement et impacte la qualité de notre vie et de notre séjour sur Terre. La qualité des espaces que l'Homme bâtit et habite quotidiennement, la qualité de notre préservation de l'environnement, la qualité des expériences qu'il y vit et qui résonnent en lui.

Les facteurs de vitesse et d'aplatissement dû au rapport visuel modulent notre rapport au monde de manière

générale jusqu'à causer notre manque d'attachement et notre manque de protection de la nature, de sa biodiversité et de sa sensibilité.

Nous voudrions retrouver un sens plus éthique et empathique, plus durable dans notre manière d'aborder la crise environnementale et écologique globale qui se dessine et s'intensifie à l'échelle de l'espace-temps anthropisé. Ces conditions devraient davantage motiver la nécessité de revoir nos attitudes vis-a-vis du monde et des générations en devenir qui sont amenées à habiter et à se développer à travers l'âge et la condition de plus en plus abîmée de la Planète.

« Si le climat a toujours été un facteur d'influence majeur dans le développement des grands mouvements économiques ou sociaux, l'ère de l'Anthropocène met au défi l'espèce humaine et ses capacités d'anticipation, de contrôle et de résilience sur les écosystèmes existants [...]. Car le désordre engendré par les effets de l'activité humaine sur le climat ne porte pas que sur la Terre. Il porte aussi sur le monde et diverses facettes de l'activité humaine [...]. L'avènement de l'Anthropocène, en quelque sorte, sonne le glas d'une vision binaire de l'homme séparé de son environnement, de la dichotomie entre la Terre et le monde^[12] » ; nous

livrent François Gemenne et Marine Denis, spécialistes des questions de géopolitique de l'environnement.

À travers l'ère de l'anthropocène, nous verrons que cet éloignement à l'environnement de manière générale et particulièrement à la Nature et aux paysages dits « naturels » aura pour effet de moduler voire dégrader la manière dont on entreprend l'acte de bâtir et d'habiter le monde. La qualité de nos espaces architecturés subissent des manques et portent les traces de cet éloignement et de la dégradation qui s'en suit.

Nous aborderons de manière critique l'espace urbain,

architecturé et paysagé et constaterons son impact et les effets de son rythme, de son caractère et de sa modernité sur le monde et sur les sociétés qui sont amenées à y vivre au quotidien. Nous verrons qu'au travers d'un monde naturel éloigné et abîmé, l'architecture moderne apparaît comme le reflet et le dépôt de cette relation de collision et confronte directement l'homme et les problématiques qu'il engendre dans un in-situ urbain quotidien : l'accélération et le manque de temps nécessaire à son développement personnel et à la connaissance de son environnement, le rapport optique et aplatissant qui l'éloigne de la sensation

[12] Gemmene, François, Denis, Marine. *Qu'est-ce que l'Anthropocène ?*, Article, publié le 8 octobre 2019.

d'éprouver le monde, la dégradation de la nature et la dégradation de ses modes et conditions d'habiter. L'appauvrissement esthétique de l'architecture contemporaine.

Nous verrons que l'espace urbain, en s'éloignant d'une cohabitation et d'un respect de la Nature tend vers des formes aplatissantes et afadissantes où règne l'hégémonie du béton et de la blancheur, de la Nature comme qualité esthétique, de l'emmurement, du mal-logement... De manière générale, nous identifierons et questionnerons les facteurs qui poussent et pressent le monde anthropisé vers une crise de l'habiter. En effet, faire la critique de l'ère

de l'Anthropocène sera un moyen pour nous d'aborder de manière générale un contexte qui nous pose question dans le but d'émettre des hypothèses, des devoirs et des défis que je pense intéressants et urgent de soulever : la nécessité de prendre du temps ou de perdre son temps ; la nécessité d'élever nos valeurs morales et éthiques en lien à la préservation de la biodiversité pour nous y insérer de manière plus durable ; la nécessité d'un rapport plus sensible, émotionnel, sensuel qui fasse appel aux sens et qui puisse redéfinir voire redonner goût à notre condition et notre expérience du monde et de l'architecture comme contexte, condition et reflet premier de la qualité de l'habiter.

À l'ère de l'anthropocène, le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est un monde qui privilégie une hégémonie cartésienne de perception, qui favorise l'image, la vitesse et la rentabilité. En tant qu'Hommes, notre rapport à des activités de la vie quotidienne qui soient en rupture avec cette notion d'accélération et d'aplatissement visuel se retrouvent menacées et écartées de la vie de tous les jours : prendre du temps, se laisser guider par le hasard et la sérendipité, déambuler, flâner voire perdre du temps... Le cadence qu'impose le rythme de notre société écarte visiblement voire sensiblement de nos vies la

sensation de faire corps avec le monde. En effet, Sylvain Tesson, géographe, écrivain et voyageur français, nous livre à ce sujet : « De nos vies riches et bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole. Il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini un instant^[13] ». Car prendre son temps ou le perdre, ne plus compter les heures qui défilent mais les ressentir, c'est pouvoir faire, plus en profondeur, l'expérience directe, subjective et corporelle du monde qui nous entoure.

[13]. Tesson, Sylvain. Dans les forêts de Sibérie, éditions Gallimard, 2011.

En effet, dans notre ère, les questions de rapidité, d'image, d'information et relation fluides et efficaces sont centrales. Depuis l'ère industrielle jusqu'à l'ère numérique, ère de l'anthropocène, ce sens de la rapidité n'a fait que se renforcer au coeur des sociétés et de leurs environnements. Le sens de la vue y est sans cesse mobilisé, de toute part et en chaque instant. Pourtant je suis persuadée que ces hégémonies ne définissent pas l'unique reflet de ce que l'on peut percevoir et vivre du monde. Au contraire, elle peuvent tendre à aplatir voire affadir les expériences socio-spatiales humaines en compliquant l'appréciation de l'Homme pour son habitat, la

Terre.

Ce tableau de William Turner intitulé *Pluie, Vapeur et Vitesse* nous montre que le rapport accéléré que l'on entretient avec le monde, notamment en lien à l'accélération du déplacement, et ici, au train à vapeur, efface la netteté et complique la distinction et donc l'appréciation du contexte environnemental. La locomotive représentée ci-dessus était une des plus modernes et sûrement l'une des plus rapides de l'époque (80km/h). Cette composition contrastée et dynamique met en scène la transformation d'un rapport à l'environnement et avant tout d'un mode de vie modulés par une dynamique

rapide et effrénée qui symbolise la fin d'un ère paysanne rurale, agricole et vernaculaire proche de la Nature et le début de l'ère industrielle moderne. L'arrière plan qui s'organise autour du train comme élément central et perspectiviste témoigne

de cette notion d'accélération qui floute voire efface et rend incertain et indécis le paysage environnant. Cette oeuvre permet d'affirmer que l'accroissement de la vitesse tend à réduire le rapport que l'on entretient avec le monde.



Turner, William, *Pluie, Vapeur et Vitesse, Le grand chemin de fer de l'Ouest*, 1844.

Cette vitesse ne permet plus de saisir les composantes spatiales dans leurs qualités propres : les formes sont transformées, les couleurs se mélangent, les impressions défilent à la vitesse de la lumière et ne permettent plus réellement leur appréciation.

Ce passage à l'ère industrielle a sûrement ouvert la voie à l'Anthropocène, ère de la modernité fulgurante et écrasante.

Aussi, au regard de la notion d'habiter, puisque nous savons que l'homme n'est de monde que par son corps et sa sensibilité, nous sommes persuadés que cette appréhension et cette appréciation de

l'environnement ne peut s'établir pleinement que dans un rapport qui soit plus doux et plus lent et qui puisse laisser place à un réel rapport corporel, sensible et émotionnel : un rapport résonnant au monde de manière générale.

De plus, nous comprenons qu'il existe, dans un souci de connaissance, de respect, de qualité du paysage construit, un lien de cause à effet à tenir entre d'une part le temps et la vitesse et d'autre part l'expérience sensible du monde. Cette expérience sensible ne peut être profondément établie que dans un rapport soucieux et attentif avec une grande part laissée au temps de vivre, au

temps de ressentir et au temps d'intérioriser un évènement, un phénomène, une expérience. Il existe dans la nécessité d'une posture qui soit plus éthique vis-à-vis du monde un lien entre la prise de temps et la qualité de notre insertion dans l'environnement. Nous sommes persuadés que le temps relève alors d'un facteur déterminant dans la qualité de la relation de l'homme à l'environnement.

Pourtant, la cadence de nos sociétés est en effet de plus en plus accélérée : accélération au regard des progrès techniques, accélération de l'information, accélération liée aux transports et aux déplacements, accélération

et accroissement de la population, accélération de la production, accélération de la consommation, accélération des nos modes et rythmes de vie, accélération des crises et des bouleversements sociaux, accélération des changements environnementaux et des crises écologiques qui lui sont liés... Et si le fait de prendre notre temps était finalement essentiel à notre condition d'homme pour éviter de trop grands changements, certainement voués à de grandes crises et bouleversements.

Dans la vie quotidienne et avec la place centrale qu'occupe le travail et la rentabilité, le temps laissé pour soi est quelque

peu mésestimé et écarté de la vie en société. Cela presse la cadence et le rythme des journées qui s'enchaînent, qui serépètent et qui se bousculent à l'échelle socio-spatiale. Nous nous plaignons toujours du temps qui « passe trop vite », en réalité, ce sont les rythmes de nos vies qui s'accélèrent et qui nous poussent à courir après le temps.

Le temps, ce facteur cher à nos yeux est pourtant déterminant de nos rapports à autrui et au monde. Nous sommes persuadés que l'existence, dans un exercice de pleine conscience, a besoin de temps pour se déployer.

Ce phénomène d'accélération

paraît nouveau et émerge avec l'ère numérique et l'anthropocène, en fait, ce phénomène est assez ancien puisque le sentiment de l'accélération est déjà exprimé dès le 19^e siècle avec l'apparition des chemins de fer et des trains à vapeur à l'ère industrielle. Pourtant, de nombreux penseurs et sociologues modernes comme Hartmut Rosa ou Paul Virillo, sont persuadés que ce phénomène est caractéristique de notre époque, la « postmodernité » ; « la seconde modernité » ou la « modernité tardive » ; « l'ère de l'Anthropocène »...

Pourtant, nous sommes débordés et nous manquons

de temps alors que la technique, dans sa cadence accélérée, nous a fait accéder aux choses de manière plus simple et rapide. Cependant, un paradoxe de taille existe et est à tenir entre la vitesse et le temps qui est que plus nous gagnons du temps, plus nous en avons. Or, ce gain de temps libre est pourtant et continuellement réinvesti et remis à profit dans une nécessité d'augmentation de croissance et de rapidité : « Nous produisons plus vite mais aussi davantage^[14] », nous dit Hartmut Rosa.

L'homme moderne et la cadence que lui impose le rythme de la société le plonge dans un éternel soucis de gain,

de croissance et de rentabilité, ce qui le pousse à toujours vouloir faire plus pour, toujours plus produire, toujours plus faire, toujours plus produire, voire, toujours plus détruire. Nous pensons que la vitesse finit par être destructrice et que les hommes sont quelque peu dépassés par la vitesse des processus destructeurs qu'il provoquent dans le monde.

Selon Hartmut Rosa, l'accélération de la cadence de nos vies provoquerait « un sentiment que le temps passe plus vite^[15] ». Ce sentiment anxiogène, nous pousse à accélérer cette cadence, au dépens de la qualité de nos vies. « L'accélération sociale de la modernité est un processus

[14] Rosa, Hartmut. *Accélération : une critique sociale du temps*, édition La Découverte, 2010.

[15] *Ibid.*

[16] *Ibid.*

auto-alimenté ^[16] », nous dit-il. En effet, il est presque devenu impossible de nos jours de ne pas suivre cette cadence accélérée, à moins d'être marginal et de vivre reclus de la société. « Dans le monde d'aujourd'hui ce n'est pas le gros qui mange le petit, c'est le rapide qui mange le lent ^[17] », affirme Gilles Finchelstein quand il cite John Chambers, ancien PDG d'une entreprise (Cisco). Nous sommes persuadés qu'il existe, donc, une interdépendance entre le fait de prendre son temps, le fait de pouvoir profiter et explorer notre existence humaine et notre condition spatiale plus en profondeur et donc le fait d'entrer en résonance avec le monde et de

prendre goût pour l'expérience humaine à travers lui.

D'après Hartmut Rosa, cette accélération du rythme de vie est qualifiée de « densification » ou « d'intensification du temps quotidien » où l'homme va user de son temps de manière stratifiée en enchaînant, multipliant et superposant les actions de la vie quotidienne. Dans un même continuum spatial il va augmenter la vitesse d'action consacrée à ses activités quotidiennes jusqu'à effectuer plusieurs activités en même temps. En effet, cette accélération module et bouscule des grands changements sociaux et notamment ceux de l'ère moderne. D'après Paul Virillo, l'accélération cause une perte

[17] Finchelstein, Gilles. *La dictature de l'urgence*, éditions Fayard, 2010.

de repère social dans les lieux et relations stables de la vie quotidienne (notre maison, notre village, notre quartier, notre ville, notre famille...), une perte de repère qui pour lui entraînerait « la dislocation de la vie quotidienne »^[5]. Pour Paul Virillo aussi, et d'après la définition du terme fort de « dislocation » qu'il eut employé, la vitesse apparaîtrait aussi comme destructrice en ayant la capacité de nous séparer de manière violente avec le monde.

À partir de cette vitesse qui éloigne sensiblement le temps et l'impression de pouvoir faire connaissance avec le monde dans un rapport corporel et émotionnel et qui

renforce le sens de la vue dans la prise de conscience de l'environnement. L'expérience du paysage, l'expérience du cadre de nos vies quotidiennes, l'espace urbain subissent un appauvrissement certain et un éloignement des qualités qui permettent aussi à l'homme de se sentir à l'aise avec son environnement direct et indirect.

Il n'a plus le temps pour prendre le temps, apprécier des choses simples de la vie quotidienne, se penser lui même dans sa manière d'être et d'habiter le monde. Comment, à partir de cette vitesse destructrice, peut-il entretenir un rapport qui soit éthique et empathique avec son environnement, sa

Terre Mère.

Nous savons aussi que la vue, malgré sa primauté vis-à-vis d'une pluralité sensorielle, à la capacité de faire appel et de mobiliser d'autres sens beaucoup plus intimes et sensuels qui pourraient nous garantir une relation beaucoup plus charnelle et sensuelle au monde et à autrui. Cette prédominance visuelle et rapide nous conduit à une perte, quelque part un effacement de plus en plus appauvrissant tant sur le plan des expériences sensorielles que l'on tisse au quotidien que des mémoires sensorielles que l'on en garde. Ce goût et cette affection pour les choses qui nous entourent s'amenuisent.

Ces hégémonies sont pourtant profondément ancrées dans l'histoire de notre rapport à l'environnement principalement en Occident. Depuis l'Antiquité déjà, la vue était considérée comme notre sens premier. Comme le sens le plus noble et le plus fiable au regard des autres sens. Ensuite, à la Renaissance, l'apparition de la représentation cartésienne perspectiviste donne d'avantage de force à ce phénomène du « centrisme oculaire^[18] ». À partir de cela, la perception est peu à peu conditionnée et tend vers une primauté du sens de la vue, et par extension, du sens le plus rapide.

[18]. Pallasmaa, Juhani. *Le regard des sens*, éditions Linteau, 01/01/2010.

En effet, nous percevons jusqu'à 80 % de toutes nos impressions au moyen de notre vue et l'œil est l'organe le plus avisé pour nous indiquer un danger, un obstacle dans l'environnement, une maladresse, il est le sens en qui l'homme porte le plus de confiance. Une partie importante de l'anatomie de notre cerveau est dédiée au visuel. En combinaison à ce sens, la mémoire permet de lier les informations émergentes avec des souvenirs de manière ultrarapide, ce qui nous permet de classer et de reconnaître de façon claire les sujets/objets qui dessinent notre paysage de manière quasi instantanée.

Cette critique de l'optique

au dépens d'une pluralité sensorielle, naît de la volonté de problématiser ce contexte accéléré et rentabilisé voué à la casse. Cette rapidité, cette facilité, cette netteté, cette primauté pour le rendement et l'efficacité ne remettent qu'en cause la nécessité qu'il existe à opter pour une modulation d'attitudes qui puissent se révéler davantage sensibles et à l'écoute du monde.

Nous nous devons d'inverser notre rapport démesuré et accéléré dans l'expérience spatiale plus ou moins quotidienne pour tenter de rééquilibrer de manière plus éthique et durable une forme d'empathie spatiale et sociale. En effet, le fait d'appréhender

les choses de manière plus lente, plus douce et au regard d'un mode sensoriel qui privilégie un certain rapport haptique, tactile, corporel et presque sensuel à la capacité de nous reconnecter à notre rôle d'habitant et à la qualité de notre insertion et de la prise de soin de notre habitat collectif par exemple. Le monde, l'environnement, les paysages sont des entités complexes et sensibles qui ne peuvent pas être comprises et appréhendées que par un prisme relationnel qui soit uniquement rapide, fonctionnel et visuel.

Pour atteindre une certaine forme d'empathie spatiale, de compréhension, voire de

cohabitation socio-spatiale ou socio-naturelle, nous sommes persuadés qu'une forme d'hypothèse réside dans le fait de ralentir la cadence qu'impose le rythme de nos sociétés hypermodernes et de rééquilibrer une pluralité sensorielle mais avant tout tactile pour faire l'expérience sensorielle et presque charnelle du monde et pouvoir retrouver son essence et ses qualités.

D'après Juhani Pallasmaa : « Tous les sens, y compris la vue, sont des extensions du sens tactile, les sens sont des spécialisations du tissu de la peau et toutes les expériences sensorielles sont des façons de toucher, et, par là, reliées

au sens tactile. Notre contact avec le monde se fait à la lisière de l'être à travers des parties spécialisées de la membrane qui nous enveloppe^[19]. En effet, il existe en le sens du toucher un caractère vibrant, charnel et presque primitif. Le toucher est directement associé à l'enveloppe corporelle comme condition matérielle et sensible de notre lien au monde. Selon l'anthropologue Ashley Montagu : « [La peau] est notre organe le plus ancien et le plus sensible, notre premier outil de communication et notre protection la plus efficace... Même la cornée transparente de l'œil est recouverte d'une sorte de peau... Le touché est l'ancêtre de nos yeux, des nos oreilles, de notre nez et de

notre bouche. C'est le sens qui s'est différencié des autres, fait qui semble être reconnu dans la très ancienne appréciation du toucher comme étant la « mère des sens^[20] ».

En confrontation directe avec le sens rapide optique, le sens tactile est celui qui nous englobe directement au cœur de l'expérience charnelle du monde et dans celle de nous-mêmes. Les perceptions visuelles, tout comme la pluralité des sens, se fondent aussi dans ce continuum relationnel et s'ancrent dans une dimension tactile par le biais du corps comme unique condition et vecteur ces expériences sensibles, de ces approches spatiales et sociales

[19]. *Ibid.*

[20]. Montagu, Ashley. *Touching, the Human Significance of the Skin*, William Morrow Paperbacks, 3e édition, 10 septembre 1986.

et de ces différentes strates émotionnelles proposées par une corporéité en action et en résonance : le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût. C'est cette diversité d'approches sensorielles spatiales qui, à mon sens, à la force de possibilité de proposer une réelle entente et insertion qui puisse se révéler davantage éthique, empathique et profondément plus durable en vue de retrouver la qualité de notre insertion dans le monde et retrouver la saveur de notre expérience de celui-ci.

À l'ère de l'Anthropocène, il apparaît donc nécessaire de reprendre le temps de renouer avec le monde, de faire son appréciation ; de nous penser

nous à travers lui, de le penser lui à travers nous ; de vibrer par nos sens, de résonner par nos émotions, de sentir et de ressentir les choses, de faire l'expérience socio-spatiale de l'habiter, de reprendre goût pour le monde ; de se laisser moduler par cette sensibilité, cette attention, cette empathie qui nous habite naturellement et qui à la force de possibilité de proposer une insertion douce et plus raisonnée dans le monde. Pour Hartmut Rosa, la résonance apparaît comme un moyen de faire décélérer la cadence de nos vies. Il nous livre : « Si l'accélération constitue le problème central de notre temps, la résonance peut être la solution^[21] ».

[21]. Rosa, Hartmut. *Résonance. Une sociologie de l'être au monde*, éditions La Découverte / Sciences humaines et sociales, n°533, 08/04/2021.

Dans cette partie, nous aborderons certains effets de la relation visuelle et accélérée que nous entretenons avec le monde et constaterons notre éloignement et notre dégradation de la Nature qui tendent à favoriser la crise écologique et environnementale globale que nous connaissons aujourd'hui.

Par une approche fondamentalement critique sur la question des crises environnementales globales : nous aborderons certains éléments qui ont favorisé ces crises en nous fondant sur deux attitudes et dynamiques comme l'éloignement, la distanciation avec le monde naturel et l'affaiblissement,

la dégradation et l'altération de celui-ci. « Les activités de l'Homo sapiens modifient la composition de l'atmosphère et la réchauffent à marche forcée, en chargeant l'environnement [...] Pour la première fois dans l'histoire de la Terre, ce sont ses habitants qui sont devenus les principaux moteurs des changements qui l'affectent^[22] ».

Nous aimerions faire la critique du dualisme homme/nature qui se renforce au fil du temps et des ères géologiques qui nous pousse à nous en éloigner et à causer sa dégradation de manière irréversible à l'échelle universelle. Dans l'équation, il existe une nécessité d'interroger la dichotomie

[22]. Gemmene, François, Denis, Marine. *Qu'est-ce que l'Anthropocène ?*, Article, publié le 8 octobre 2019.

relationnelle qui existe entre ces deux entités sensibles qui sont la Nature et l'Homme. Nous voulons faire apparaître les nécessités et presque les urgences émergentes dans la modulation et le rééquilibrage de cette relation. À terme, tel un désir cher à nos yeux, nous aimerions pouvoir imaginer le renforcement de notre lien à la Nature, aux paysages et de manière générale au monde afin de penser et renouveler le caractère éthique et empathique de notre insertion à travers celui-ci. Par l'élévation de nos valeurs morales envers la Nature et l'ancrage de nos valeurs critiques envers l'Homme et ses dépens, ses débordements, et sa

domination du monde. Nous nous intéresserons au besoin et à notre devoir d'engager une meilleure cohabitation qui puisse tendre vers une élévation de nos valeurs morales, de notre attitude sensible et émotionnelle, de notre empathie pour le monde abîmé et de la Nature peu à peu dégradée au fil du temps.

Depuis son apparition l'Homme a toujours vécu dans cette nature, à son contact. La Nature a toujours été sa plus grande inspiration et influence puisque il vit par elle et dépend d'elle. Or, de plus en plus, il a influencé voire modulé de manière négative la nature en en faisant un objet insensible et purement fonctionnel.

Notre croissance et notre évolution dans le temps a de plus en plus de conséquences sur la Nature car nous voyons dans le temps que les conditions écologiques s'aggravent avec la fulgurance de l'époque moderne. La question de la destruction de la nature n'est pas au centre des préoccupations de la plupart des Hommes. Pourtant les Hommes ont besoin de la nature pour vivre et habiter le monde.

Dans la Grèce antique, Aristote fut l'initiateur de la philosophie naturelle, une discipline philosophique qui cherchait à expliquer le monde sensible. Au Moyen Âge, avec Galilée, la philosophie s'est

différenciée des sciences de la nature. Elle s'est alors bornée à étudier les sciences sous un aspect mathématique, et non plus les sciences de la nature. La conséquence fut une quasi dénaturalisation du paysage et une rationalisation des phénomènes naturels. L'étude philosophique de l'environnement naturel et de la place de l'Homme dans celui-ci est réapparue sous une autre forme, avec le concept de la phénoménologie dans la seconde moitié du 20ème siècle, à partir du moment où sont apparus les premiers signes de la crise écologique globale que nous connaissons aujourd'hui.

En effet, la question de

mathématisation de la nature pose aujourd'hui et depuis quelques temps des grandes problématiques. Notre rapport à la nature est compliqué du fait de notre propre nature humaine qui réduit la nature à des relations de causes à effets, en faisant du monde naturel un monde de contextes et de phénomènes et non plus un monde sensible.

D'après Husserl dans *La crise des sciences européennes*, la réduction de la nature à des principes mathématiques a fait aboutir un monde abstrait de relations formelles, un monde dans lequel nous n'arrivons plus à nous penser nous même. Ce n'est plus un monde vécu mais un monde

de concept où l'appréhension corporelle et émotionnelle y est mésestimée et passée au second plan. Aussi, nous avons perdu les limites données sur la disponibilité de la nature. Nous entretenons un rapport d'instrumentalisation avec celle-ci, nous l'utilisons comme outil à des fins utilitaires. Nous nous retrouvons à dénaturer celle-ci dans la mesure où l'on en fait un ensemble concret de relations mathématiques, un pur concept, un pur phénomène, une toile de fond, une ressource matérielle.

De plus, la technique permise par la mathématisation est devenue une menace écologique pour la nature. Au départ, la technique servait à

la construction d'un monde de technicité à l'Homme. Cependant, ce rapport technique de puissance a dérivé et s'est renversé en causant de réelles menaces d'importance mondiale et aussi pour notre propre condition humaine. Nous pensons que notre désir de connaissance et de cohabitation avec la nature s'est transformé en un désir de puissance, de triomphe et de rentabilité qui l'a transformée.

En outre, la philosophie de la nature considère que l'ensemble des connaissances apprises de la Nature sont dues au rapport expérimental et sensible que l'humain ne cesse de faire du monde naturel. Dans cette perspective

là, la nature n'est pas uniquement abordée par le prisme objectif mais aussi par une appréhension subjective et sensible.

Or, aujourd'hui, le dualisme entre la connaissance de la nature et l'expérience de celle-ci creuse davantage l'écart entre les hommes et leur monde naturel, jusqu'à causer la crise environnementale que nous connaissons aujourd'hui qui perturbe la durabilité spatiale de manière globale en l'ancrant dans la géologie terrestre de manière pérenne. Car en effet, nous évoluons aujourd'hui à l'ère de l'Anthropocène, ère géologique de l'Homme et de ses dérives envers la nature qui scinde aujourd'hui leur

lien et cause leur collision de manière accélérée et effrénée, c'est à dire sans retenue et sans mesure, sans valeurs justes, éthiques et morales envers la Terre et ses devenir.

En sciences écologiques et environnementales, la question de crise se définit en tant qu'érosion pérenne de la biodiversité d'un écosystème ou d'une espèce donnée dont l'impact est considéré comme une réelle altération de manière locale ou plus globale. Une crise écologique apparaît lorsque le milieu de vie ou ses conditions évoluent de manière défavorable à la survie des individus. Depuis la fin du 20^e siècle et le début du 21^e siècle, les crises écologiques

se sont bousculées à l'échelle planétaire. Le réchauffement climatique et la perte de la biodiversité l'on transformée en crise écologique globale que tout le monde connaît. À partir de cela et puisque tout un chacun détient une part de responsabilité envers cette problématique, l'humanité toute entière est confrontée à une question écologique à laquelle les générations actuelles ont petit à petit essayé de répondre. À cette question, les générations futures devront trouver de réelles hypothèses et solutions en vue de faire bouger l'état général des choses, voire survivre et maintenir la pérennité terrienne et humaine. Dans quelques années et d'ors et

déjà, nous pensons que nous apparaissions comme la ou les générations qui vont devoir abandonner nos rêves de vie pour garantir notre survie.

Par les questions de réchauffement climatique, de sécheresse, de montée des eaux, d'extinction de masse de la biodiversité Terrestre... Nous aimerions aussi aborder la question et la nécessité de nous sensibiliser davantage aux enjeux environnementaux. Nous aborderons cet enjeu collectif du point de vue de l'art et du design. En effet, de nombreux artistes contemporains créent des œuvres engagées qui tentent d'interpeller de manière critique ou plus poétique sur

l'état général du monde.

Dans le Turbine Hall de la Tate Modern, à Londres, l'artiste et plasticien contemporain Olafur Eliasson eut installé cette scénographie immersive et engagée sur le thème du réchauffement climatique. L'œuvre se compose d'un grand soleil où l'intensité de lumière chaude produit une sensation corporelle particulière. L'atmosphère y est comme saturée et brumeuse et donne l'impression d'une chaleur plombante, caniculaire et presque irréaliste. De façon poétique, la reproduction du soleil comme élément naturel et universel unit les hommes sous une même condition commune et universelle et les relie à la force de la Nature.



Eliasson, Olafur.
« Weather »,
installation, 2003.

De manière générale, l'artiste joue avec la lumière et ses variations colorées, avec les formes géométriques et les surfaces réfléchissantes. Ses installations monumentales engagent le spectateur dans des expériences sensibles et des échelles inédites qui créent son immersion. Il croise les phénomènes naturels et des artefacts. L'artiste questionne l'expérience, la méditation et la représentation de phénomènes naturels, ses créations provoquent des effets, des émotions et sollicitent notre mémoire sensorielle de manière forte.

À l'ère numérique et accélérée et au rapport optique que nous entretenons avec le monde et

avec autrui, de plus en plus de créatifs continuent de proposer des expériences immersives capable de propager des effets sensibles marquants jusqu'à, hypothétiquement, sensibiliser et favoriser la modulation du sens critique et des valeurs morales de l'homme envers le monde.

Dans ce contexte de crise qui impacte réellement la manière dont on se doit de penser le monde et notre insertion dans la nature. Dans ce contexte impacté par l'homme, les designers ou artistes pourraient en effet jouer un rôle important. Nous sommes convaincus qu'ils ont la capacité de concevoir et de poétiser le monde,

émettre des hypothèses et des formes de solutions pour réellement tenter de répondre à des besoins essentiels qui nous concernent tous et qui devraient être le cœur de nos préoccupations en tant qu'hommes alertes. Nous sommes persuadés que face à des problématiques et enjeux collectifs de taille, tels que la crise écologique globale, la prise en compte de ces paramètres alarmants sur l'état du monde devraient apparaître comme nécessairement première.

D'après Dominique Bourg « La priorité politique devrait être de préserver l'habitabilité du monde^[23] », or, il nous semble que la prise de conscience

collective en matière d'écologie et d'habitabilité du monde semble s'affaiblir. Ce sentiment général donne l'impression que nous stagnons et que nous entrons un peu plus tous les jours, à l'échelle planétaire, dans un contexte socio-spatial conflictuel, problématique et bouleversé.

Nous sommes persuadés que certains designers et artistes modernes incluent ce contexte problématique et collectif au cœur de leurs méthodes et de leurs pratiques artistiques. Ils détiennent la capacité d'émettre des messages d'alerte tantôt critiques, tantôt poétiques. Dans tous les cas, il peuvent tenter d'élever les consciences et

[23] Bourg, Dominique. La priorité politique devrait être de préserver l'habitabilité de la planète, *Le Monde*, article, 14/12/2018.

les connaissances collectives notamment en matière de préservation de la vie terrestre. Car principalement et avant toute chose, « La fin ou le but du design est d'améliorer ou au moins de maintenir l'habitabilité du monde dans toutes ses dimensions^[24] ». disait Alain Findeli.

En réponse à cela et par l'impression que les prises de conscience collectives à ce sujet stagnent et que les solutions manquent d'être apportées, certains artistes engagés ont créé des œuvres frappantes concernant l'urgence qui nous concernent tous. Le caractère « engagé » décrit l'attitude de quelqu'un qui prend conscience de

son appartenance et de son intégration dans la société, dans le monde et à travers le temps. À travers l'art engagé, l'artiste tente de faire passer un message et tente de solutionner des faits et besoins de société en produisant un effet, une sensation, une expérience marquante. Ils renoncent quelque peu à leurs positions de simples spectateurs du monde, mais tentent de l'analyser. Ils ne veulent pas non plus que les regardants et usagers soient de simples spectateurs mais fassent l'expérience d'un réel engagement et parti pris critique.

Cette œuvre nommée *I don't believe in global warming* a été

[24] La formule est d'Alain Findeli, pionnier de l'épistémologie francophone de la recherche en design. Pour Findeli, le design pose un regard « projectif » sur le monde. Notion argumentée par Stéphane Vial dans *Le court traité du design*.



Banksy, *I don't believe in global warming*, street art, Londres, 2008.

réalisée par le street artiste engagé Banksy. Il opère au coeur même de l'espace urbain comme coeur de l'action par une posture critique et explicite. Par ce message frappant et sarcastique marqué de rouge sang, l'artiste affronte directement les instances politiques qui

stagnent face à l'écologie. Emprise dans l'in-situ urbain et moderne, l'œuvre est à moitié submergée par l'eau de la ville qui semble être inondée, ce qui donne davantage de sens, d'effet et de force au message engagé. L'artiste mêle sa pensée critique au regard du réchauffement



Pinsky, Michael. *Pollution Pods*,
Somerset House, Londres, 2018.

climatique et joue subtilement avec ses effets sur le monde : la montée des eaux de manière poétique. Il accuse des pays comme les États-Unis, la Chine et le Brésil qui ne se sont pas engagés à prendre les mesures nécessaires pour lutter contre le réchauffement climatique. Banksy a ainsi réagi à l'absurdité de la négation des enjeux environnementaux de la part des grandes puissances mondiales de manière générale ou les habitants de la Terre de manière plus vaste et singulière.

De plus, l'artiste Michael Pinsky explore divers aspects des territoires habités. Il pointe du doigt l'impact du comportement de la

société sur l'environnement. Son installation nommée *Pollution Pods*, simule à travers cinq dômes des environnements aux conditions atmosphériques différentes, tant positives que négatives sur la qualité de l'air, pour offrir une drôle d'expérience aux visiteurs et favoriser une certaine prise de conscience.

Dans la cour du Somerset House à Londres, la première bulle reproduit l'air pur de Tautra en Norvège ; la seconde celui de la capitale britannique ; la troisième, New Delhi ; la quatrième, Pékin et la dernière traite de la qualité de l'air ambiant de Sao Paulo. Ces quatre

dernières villes possèdent la plus mauvaise qualité de l'air jamais connue au monde. À travers cette installation aux conditions variables, l'artiste plonge les expérienceurs dans différentes pollutions et qualités atmosphériques pour que les variations provoquent sur eux un étonnement et une prise de conscience quelque peu brutale. « On estime qu'un Londonien exposé aux niveaux actuels de pollution perd jusqu'à 16 mois de sa vie. Pour un résident de New Delhi, la pollution pourrait réduire son espérance de vie d'environ 4 ans^[25] », précisait l'artiste lors son installation et de son exposition à la Somerset House, à Londres.

À travers cette installation aux

conditions variables, l'artiste plonge les expérienceurs dans différentes pollutions et qualités atmosphériques pour que les variations provoquent sur eux un étonnement et une prise de conscience quelque peu brutale.

Personnellement, je met en application certaines actions et attitudes qui puissent aller dans le sens d'une éthique et empathique environnementale et d'une prise de conscience sur l'écologie et notre dégradation du monde et de la biodiversité. De manière générale, se sont quelques actions du quotidien qui se retrouvent modulées par cette nouvelle appréhension du monde et peu à peu tournée vers un sens plus éthique et

[25]. Phrase prononcée par Michael Pinsky lors de l'installation de son oeuvre nommée Pollution Pods au Somerset House à Londres.

durable.

En effet, la plupart des vêtements et meubles que j'achète sont des objets de récupération qui sont bradés dans des associations telles que *La Recyclerie* à Tarbes, qui favorisent un cercle vertueux : le recyclage et l'upcycling, le rebut, la réinsertion sociale, l'accès au plus démunis et sur base de dons... Elle propose la réinsertion au profit de l'emploi, du réemploi et du développement durable. À mon sens, cela fait l'objet d'un réel échange vertueux entre les hommes et avec leur environnement, une boucle d'amplification positive qui participe, de manière générale, à la bienséance de tous. C'est

un système de relations de cause à effet qui boucle sur lui-même et qui améliore de façon durable l'ensemble des parties.

De plus, depuis quelques temps, j'évolue vers une modulation des mes pratiques alimentaires de manière plus raisonnée. Il apparaît pour moi une nécessité d'adopter des attitudes d'achat et alimentaires qui se révèlent être plus soucieuses de l'environnement et du monde naturel. En effet, je tends à réduire considérablement l'achat de matières animales (protéines, produits laitiers...) car je me rend compte que seule les matières végétales ou issues de sources

végétales suffisent à l'homme pour combler ses besoins. Le fait de consommer des matières alcalines, aussi, le fait de consommer des produits frais, de saison et de préférence locaux, cultiver un potager si l'on a un espace vert extérieur peut nous rapprocher d'une certaine réalité, phénoménologie spatiale et holisme dans notre rapport à l'environnement. Ces pratiques permettent de réévaluer notre éthique alimentaire et nous rapprocher indéniablement de notre milieu naturel.

Dans cette approche holistique, par delà le fait de penser les bienfaits d'une mode alimentaire sur notre corps, il en revient aussi à questionner

le mode en question et ses impacts engendrés sur l'environnement.

Les solutions à l'échelle individuelle ne semblent pas manquer, cependant, collectivement, nous avons l'impression que ces actions ne pèsent pas assez pour avoir un effet sur l'état actuel des choses. La prise de conscience et la modulation de nos attitudes doivent se faire de manière universelle et débiter au niveau des grandes firmes et des instances politiques, qui aujourd'hui tendent vers une dynamique de mondialisation, délocalisation, hyper-consommation/production (fast-fashion, agroalimentaire, transports).

Le monde est aujourd'hui régi par des décisions s'orientant davantage vers le profit, la rentabilité, l'obsolescence, la rapidité plutôt que vers la durabilité, la qualité, le local et l'humain.

Dans cette partie, nous ferons la critique de l'architecture moderne puis contemporaine en constatant la dégradation de la fonction et de la condition d'habiter le monde au travers de nos espaces du quotidien, nos logements, nos villes.

Cela fait quelques années maintenant que je me préoccupe de la question de « l'afadisation^[26] » urbaine, de l'appauvrissement et de l'altération de nos espaces architecturés, de son emmurement pour l'Homme qui l'éloigne de son environnement naturel.

Nous sommes profondément dépendants et construits par ces espaces au sein desquels

nous passons la majeure partie de notre temps quotidien : Nous y habitons, y logeons, nous y travaillons, étudions ; Nous occupons, traversons et expérimentons chaque jour et en chaque instant un monde que nous avons construit pour y séjourner, demeurer, habiter et vivre.

En effet, les villes nous offrent un tissu de compréhension et d'appréhension de notre relation au monde et de notre condition humaine, corporelle, émotionnelle et presque charnelle. Elle définissent et conditionnent notre situation d'Hommes habitants et la qualité de notre séjour sur Terre. Pourtant, dans le temps, nous constatons que la qualité

[26]. Thomas, Rachel. *Marcher en ville, Faire corps, Prendre corps, Donner corps aux ambiances urbaines*, Éditions des archives contemporaines, 2014.

de nos espaces de vie, et plus précisément, les espaces urbains ; ceux de nos villes et de notre quotidien, nos lieux d'habitation, sont de plus en plus voués à profondément s'appauvrir, s'aplatir, se grisonner, et s'éloigner des formes et qualités de vies offertes par la Nature au fil du temps.

Nous sommes aussi persuadés que le rythme accéléré et visuel qui définit à l'échelle humaine et sociale une hégémonie réduit nos valeurs morales envers la nature, affadit voire éloigne la sensation de faire corps et d'apprécier le monde à sa juste valeur. Les qualités architecturales s'en retrouvent

impactées et profondément fragilisées.

Dans les années 1950, 1960, le capitalisme est accusé de produire une uniformisation voire une standardisation des processus de construction et d'uniformiser aussi le cadre et les expériences de vie puisqu'ils sont étroitement liés et interdépendants. Le logement est réduit à des questions financières et à des facteurs de fonctionnalité.

Aujourd'hui, sur les pas des grands architectes modernes, les logements contemporains sont de plus en plus hermétiques, les ouvertures vers le monde extérieur s'amenuisent et réduisent

l'habitat à un univers clos et emmuré. Malgré la qualité de vie fonctionnelle que proposait au départ l'architecture moderne, nous pensons que la qualité de son insertion dans l'environnement naturel s'est relativement appauvrie au fil du temps.

À l'ère de l'Anthropocène, nous pensons que la modernité et les désirs de croissance, sont venus distinguer l'architecture d'une certaine attention environnementale voire socio-spatiale concernant le bien-être éprouvé dans les espaces que l'homme se crée pour y habiter. Cette forme d'architecture hégémonique répand une bétonisation grisonnante et oppressante.

Les matériaux qui y sont employés sont de plus en plus dénués d'identité, de singularité, de matérialité et de couleur... Selon l'architecte Jacques Ferrier : « Le modèle urbain issu de l'architecture moderne produit des mondes sans qualités^[27] ». Ainsi, nous comprenons qu'il existe une relation de cause à effet entre la modernité et l'accélération, caractéristiques de l'ère de l'Anthropocène et les questions de qualités du cadre et des expériences vécues par les hommes au sein du monde.

L'architecte Frank Lloyd Wright, initiateur du mouvement moderne en architecture, eut construit

[27] Ferrier, Jacques. La possibilité d'une ville, Les cinq sens et l'architecture, éditions Ariéa, diffusion Seuil, Janvier 2013.



Lloyd Wright Franck. *La Maison sur la Cascade*, Mouvement moderne, Prairie School, Architecture organique, Maison organique, Pennsylvanie, États-Unis, 1935-1939.

cette maison nommée *Falling Water* ou *La Maison sur la Cascade*. Cette construction est le fruit d'un mouvement moderne appelé Prairie School qui portait une grande importance au cadre naturel et à l'insertion environnementale de l'architecture. La notion de Prairie est un concept qui représentait pour eux la qualité de la relation entre l'Homme et son environnement naturel puis construit. En effet, beaucoup des architectures de ce mouvement étaient insérées dans des résidences émergentes qui entraînaient encore un contact urbain avec la végétation. Elles étaient pensées pour s'y fondre de manière formelle. Les

matériaux naturels utilisés comme la pierre et le bois renforçaient cette intégration. L'architecte précurseur du mouvement moderne et de Prairie House commença à décrire ses architectures comme étant organiques car elles entretenaient un lien entre le citoyen et la nature, pour d'une part garantir le bien-être et la condition d'habitation de l'Homme et d'autre part assurer le respect et l'intégration environnementale architecturale de façon plus éthique et attentionnée.

On peut voir à travers l'étude de cette architecture une certaine forme de transversalité entre tradition,

rapport à la Nature et modernisation et innovation que l'on trouve intéressante en matière de confort apporté à l'homme et d'attention à l'environnement de manière transversale comme environnement de vie et environnement naturel contenant toute chose.

En effet, les architectes modernes pensaient l'organisation spatiale de sorte à garantir le confort et la qualité de vie de l'homme. Les plans étaient ouverts et libres à l'appropriation, les fenêtres bandeau qui ouvraient sur le monde extérieur étaient généreuses et garantissent une bonne luminosité intérieure nécessaire au

confort et à la qualité des espaces de vie. À partir du mouvement moderne, l'architecture est pensée pour y vivre, comme un ensemble global capable de garantir la qualité d'habitation intérieure et non plus comme une simple structure. Son esthétique est pensée de manière à se coordonner à l'environnement qui l'entoure. Les architectes de la Prairie School s'éloignaient quelque peu de l'esthétique industrielle et minimaliste proposée par l'architecture moderne générale et privilégiaient des matériaux traditionnels issus de l'architecture vernaculaire comme la pierre et surtout le bois.

Cependant, dans le temps et au fil des mouvements, l'architecture moderne est venue se distinguer d'une certaine forme d'attention et d'intégration de l'architecture dans son environnement naturel. Malgré la qualité de vie qu'elle proposait au départ par son fonctionnalisme exacerbé, qui garantissait une grande qualité des espaces de vie et d'habitation, elle est peu à peu venue se distinguer d'une esthétique, d'un goût et d'une attention de l'environnement naturel pourtant bénéfique à l'homme.

En poussant leur attachement pour le monde moderne, les architectes ont quelque part participé à l'ancrage

de l'architecture dans l'ère de l'Anthropocène et à l'éloignement des villes à l'environnement naturel. Les constructions et les lieux d'habitation modernes évoluent avec l'ère industrielle : ils sont construits de plus en plus rapidement. Leurs fonctionnalités, et rentabilités, poussées sont de plus en plus appauvrissantes et écrasantes pour la Nature.

En effet, les célèbres architectures de Le Corbusier nous montrent en effet ce rapport industriel entretenu au monde à l'échelle architecturale, qui eut dès lors défini et dicté un nouveau mode d'habiter le monde et un éloignement certain de



Le Corbusier,
Jeanneret, Pierre.
La Villa Savoye,
Mouvement
Moderne, Poissy,
Yvelines, Ile-de-
France, 1928
-1931



Le Corbusier, *La
Cité Radieuse*,
Marseille,
octobre
1947-octobre
1952.

l'architecture et des qualités environnementales de son milieu et du monde.

Par ses cinq piliers de l'architecture Moderne (les pilotis, le toit-terrasse, le plan libre, la fenêtre bandeau et la façade libre), Le Corbusier prônait une conception architecturale plus destinée à la qualité générale du confort de vie de ses habitants. Ses désirs étaient de concevoir une architecture à taille humaine. Par la recherche de solutions constructives renouvelées, notamment dans ses projets de logements collectifs, l'architecte avait la volonté de resserrer les liens existants entre les habitants tout en créant les

conditions nécessaires pour augmenter la qualité de vie et l'harmonie de l'habitat avec les besoins de ses habitants. Néanmoins, l'esthétique formelle et matérielle de l'architecture Moderne s'est nettement opposée à l'esthétique proposée par l'environnement, elle apparaît comme une frontière brute qui dissocie le plaisir naturel et le plaisir qui peut être éprouvé et vécu à l'intérieur.

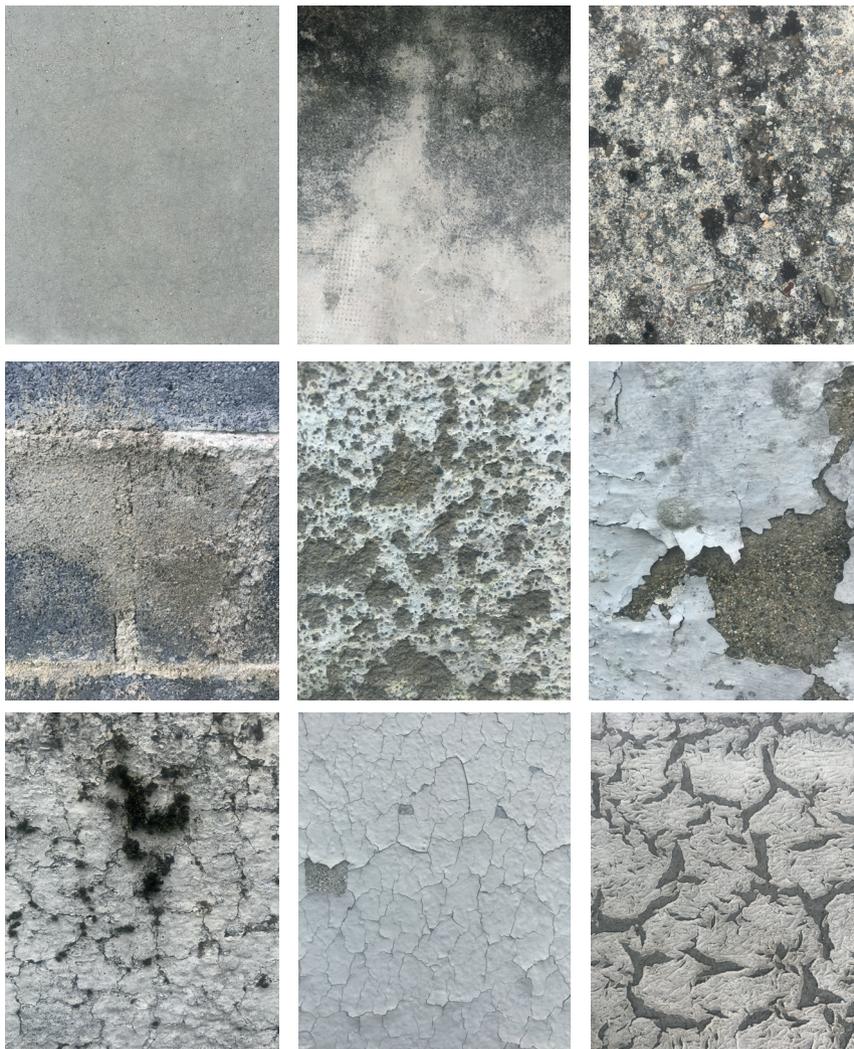
Dans ces quelques exemples, l'esthétique épurée de l'architecture minimaliste prônaient l'éloge des matériaux industriels, des bétons, des aspect lisses et uniformes, des formes géométriques



Le Corbusier, *Le Couvent de la Tourette*, 1959.

et standardisées. Nous sommes convaincu que cet attachement pour le monde industriel à tourné nos modes d'habitats vers un monde synthétique et profondément appauvrit et dénaturalisé. Au travers de ces espaces froids,

l'homme perd peu à peu son goût et son attention pour son environnement naturel. Nous sommes persuadés que le mouvement Moderne, par son attrait pour l'industrie, à ouvert la voix à un éloignement de nos villes



Reportage
photographique
personnel,
Architectures
contemporaines,
Toulouse, 2022.



contemporaines et de nos habitations quotidiennes avec la Nature pour les tourner vers un rapport fonctionnel et utilitaire, une dynamique accélérée et visuelle qui régie de manière négative un rapport de domination et d'éloignement du monde naturel.

Au début du 20^e siècle, le fonctionnalisme est apparu comme un moteur d'un profond renouvellement de l'architecture Moderne qui garantissait le confort de vie intérieur. Cependant, un siècle plus tard, à force d'être reproduites, copiées, déclinées, il ne reste plus que les aspects et les qualités réduites de ces architectures

: « un squelette^[28] », disait Jacques Ferrier. En effet, l'architecte nous livre : « De plus, les tailles de villes ont été décuplées et les vieilles recettes ne sont plus opérationnelles, elles sont obsolètes^[29] ». La ville moderne subit une uniformisation et une banalisation où les acteurs de la ville ne se soucient plus de la qualité de vie qui y est proposée. Jacques Ferrier eut caractérisé les typologies architecturales modernes de la sorte : « [...], des environnements oppressifs, une catastrophe dont on ne saurait réduire la portée, car c'est dans ce type d'espace que des millions de gens passent le plus

[28]. Ferrier, Jacques. *La possibilité d'une ville, Les cinq sens et l'architecture*, éditions Ariéa, diffusion Seuil, Janvier 2013.

[29]. *Ibid.*

clair de leur journée^[30] ». Les bâtiments contemporains perdent la générosité qui était recherchée par les précurseurs de l'architecture Moderne pour devenir des entités hermétiques, closes, emmurées et artificielles qui deviennent de plus en plus insupportables pour les gens qui y travaillent et qui y vivent.

Aussi, l'architecture contemporaine et commune est imaginée en bureau. Les architectes ne prennent plus le temps ni le goût d'étudier les terrains de manière sensible pour mieux intégrer l'architecture à l'environnement dans lequel ils vont l'insérer. Chaque conception architecturale est

de plus en plus pensée par le biais optique des écrans de nos ordinateurs et manquent profondément d'un goût et d'une expérience réellement vécue du monde.

Le reportage photographique ci-dessus, saisi dans la métropole de Toulouse, nous montre bien que les formes et les matériaux utilisés au sein de nos architectures contemporaines, quotidiennes et fonctionnelles sont dénués de sensibilité voire de matérialité. Le béton, le ciment, le plâtre, le goudron sont autant de matériaux synthétiques qui régissent désormais nos villes. La blancheur apparaît comme un non-choix chromatique

[30]. *Ibid.*

à l'ère où tout doit faire propre et moderne. Selon les instances qui régissent la qualité de nos espaces de vie, une façon de poursuivre l'objectif d'un environnement « idéal » architectural consisterait à l'épurer au maximum. On assiste de ce fait à l'approche d'un urbanisme « clean » qui consiste à faire le vide en gommant la patine du temps sur le visage de villes. Pourtant, les matériaux issus de l'architecture moderne s'altèrent et se dégradent relativement vite. Ainsi, les enduits et peintures blanchâtres qui s'écaillent laissent place à des bétons toujours plus grisonnants, les matières synthétiques s'entassent, se superposent

et creusent d'avantage l'écart entre l'environnement naturel et nos territoires anthropisés et conçus pour y séjourner. En voulant lisser et aplanir l'esthétique urbaine, les villes perdent nettement de leurs sensibilités matérielles et chromatiques, de leur histoire, de leurs secrets. Le visage des villes devient de plus en plus conforme et uniforme, il devient plus froid et marque nettement l'opposition entre l'Homme et la Nature. Pourtant, nous sommes persuadés qu'il apparaît nécessaire aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, ère bouleversée par des nombreuses crises, d'être plus attentifs à la nature voire plus intéressés à y cohabiter

de manière plus éthique et durable.

Nous sommes à la ville de même qu'à la campagne : sensibles aux matières, aux odeurs, aux paysages, au temps qui passe. Néanmoins, la nature en ville est avant tout devenue une nature domptée que l'Homme a sélectionné pour embellir ses édifices. Le végétal y est ordonné et taillé afin de se conformer aux normes urbaines et remplir un rôle qui se veut fondamentalement esthétique au regard de tous les usagers. En général, dans la relation du vivant à l'architecture d'aujourd'hui, la planification spatiale urbaine n'intègre

pas dans ses prévisions l'intégration du végétal. Le végétal est contraint à s'adapter à des formes architecturales brutes et synthétiques et fait l'œuvre d'une forme d'esthétisation porelle, comme une « touche verte », ou un « espace vert » qui permettrait de l'esthétiser et de l'adoucir.

En terme d'intégration, cette végétalisation occupe certains interstices qu'on lui a spécialement laissé pour habiller peu-à-peu les façades. Dans certains cas, la nature est utilisée afin de venir ponctuer, d'adoucir, de verdifier la matière architecturale qui s'éloigne de plus en plus du paysage. La vivacité

naturelle, tant formelle que matérielle, marque une forte rupture avec la matérialité urbaine. Sous elle, sans elle, les constructions arborent toujours des couleurs grisonnantes et des matériaux froids et industriels dénués de sens, d'effets et de vitalité.

Aujourd'hui, à travers nos villes communes, seul le sens de la vue y est mobilisé. La conception de l'architecture contemporaine et quotidienne, celles de nos formes d'habitation de tous les jours, perd de plus en plus son attachement à la nature, aux saisonnalités, au temps qui passe, à la sensorialité et à l'affection, au bien-être de

manière générale.

Par son éloignement et son opposition, voire sa collision au monde naturel, la conception de nos villes et de nos lieux d'habitation tendent à éloigner les expériences sensibles que nous, habitants, pouvons au travers du monde. De plus en plus emmurés, de plus en plus enclos dans notre monde d'hommes, nous nous enfermons au cœur de nos dérives jusqu'à perdre le goût, la connaissance, l'attention, l'intrigue, l'appréciation et l'affection pour la nature, les paysages et les quelques fragments sauvages qu'il en reste, les environnements, les campagnes, les montagnes...

Pourtant, nous sommes persuadés que retrouver l'essence charnelle, sensuelle, sauvage et presque originelle de notre lien à la nature pourrait fortement transcender l'expérience de l'habiter que nous créons au quotidien à travers l'architecture comme contexte et condition première de l'habiter et de l'acte de séjourner et de résider.

Le philosophe Juhani Pallasmaa nous livre à ce sujet : « J'étais de plus en plus préoccupé par l'importance croissante de la vue au dépens des autres sens, dans la conception, l'enseignement, et la critique de l'architecture, et par la disparition des qualités sensorielles et sensuelles

qui en résultait dans les arts et l'architecture^[31] ». Dans *Le regard des sens*, l'auteur a voulu exprimer une prédominance du sens de la vue qui conduisit le monde et notamment l'architecture vers un éloignement de la nature, un oubli d'une pluralité sensorielle et notamment un oubli du sens du toucher. Pourtant, il établit une primauté du sens du toucher, notamment dans la conception et l'expérience architecturale, qui selon lui permettrait de venir toucher et mobiliser une multiplicité sensorielle qui dépendrait du tissu corporel et tactile pour exister.

Il nous livre aussi à ce sujet : « À l'évidence une architecture

[31] *Ibid.*

qui « améliore la vie » doit s'adresser à tous les sens à la foi et fondre l'image de notre moi dans l'expérience du monde. La tâche essentielle de l'architecture est le logement est l'intégration^[32] ». Or, le monde moderne s'est aujourd'hui dissocié de la question de l'intégration environnementale comme de l'intégration du corps et de la sensibilité de l'Homme.

Ainsi, l'urbanisme sensoriel s'est construit en réaction à l'urbanisme moderne, à l'heure où l'architecture s'éloigne de la nature et finalement d'une certaine forme d'humanité ; aussi en vue de palier à ces problématiques d'intégration. Selon l'architecte Jacques

Ferrier, l'urbanisme Moderne a ainsi conduit à une « opposition de la ville contemporaine avec la nature, les sens, la vie collective, la variation des saisons, la mémoire du temps qui passe...^[33] ». Cette approche sensorielle de l'urbanisme, fait aujourd'hui écho à des préoccupations contemporaines prégnantes, et en particulier à celles qui dessinent les enjeux de la « durabilité » urbaine : Reconsidérer la nature en ville, l'impact des saisons et plus largement des temporalités, mettre au centre de la réflexion l'être humain et ses dérives, répondre à une certaine recherche de bien-être et ne plus concevoir notre écosystème et notre univers

[32]. *Ibid.*

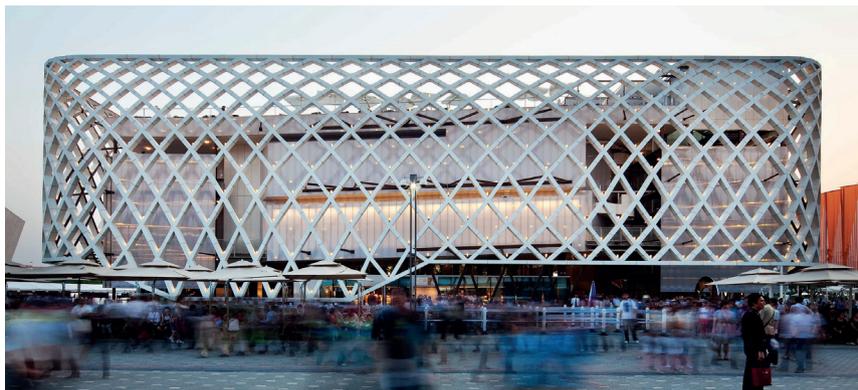
[33]. *Ibid.*

de façon anthropocentrée. Dans cette perspective, on s'aperçoit qu'il y aurait une étroite relation entre les principes du développement durable et les exigences d'une approche sensible, plus responsable et plus durable de l'espace. Cette proximité tient à la volonté de planifier et de concevoir l'espace en plaçant l'Homme et son environnement naturel au centre des préoccupations.

C'est dans ce cadre que la nature, les cinq sens, la sensibilité et plus généralement l'esthétique pourraient être (re) considérés. Cependant, cette convergence théoriquement évidente, entre principes du développement durable et approche sensible de

l'espace, reste aujourd'hui très largement ignorée. L'habitant et son rapport sensible au monde et à l'environnement construit se révèlent encore à ce jour une dimension négligée du développement durable urbain et de l'habitabilité (comme Heidegger l'entend).

Pourtant, aborder les questions de notre insertion et de l'expérience proposée à travers la nature, des qualités multisensorielles et émotives vécues en ville permettrait d'aborder de manière plus consciente et holistique la durabilité spatiale, de sortir d'une approche essentiellement centrée sur les questions techniques d'une certaine écologie, et



Ferrier, Jacques.
La Ville sensuelle,
Exposition
Universelle,
Shanghai, Pavillon
France, 2010.

d'intégrer une vision plus phénoménologique et sociale de celle-ci.

En effet, l'architecte et urbaniste Jacques Ferrier dans son livre *La possibilité d'une ville. Les cinq sens et l'Architecture*, nous rapporte ses réflexions sur une ville « sensuelle » capable de rendre possible une autre approche de l'environnement ; une autre triade Homme, architecture nature où l'architecture serait le moyen de faire le lien entre les deux. Son concept d'architecture « sensuelle » est né de la volonté de concilier rigueur constructive et recherche d'une émotion par l'attention et l'intégration du vivant.

De plus, Kevin Lynch, professeur et théoricien de la conception urbaine fut un grand modèle inspirant pour Jacques Ferrier, qu'il considère comme précurseur d'une vision sensible du design urbain contemporain. Selon lui, il s'attachait à la manière dont les gens percevaient leur environnement et aux émotions qu'ils y créaient.

À partir de cela, il nous livre aussi son intérêt et sa grande inspiration pour le paysage et la ville rurale qu'il estime plus proches de la Nature : « Dans une planète devenue urbaine, la réflexion sur les territoires ruraux est bien évidemment devenue indissociable de celle sur les villes^[34] ». L'intérêt

[34] *Ibid.*

pour lui comme pour nous du paysage et de la Nature et notamment du lien qui peut exister entre les deux naît de la volonté de faire naître une architecture pour une vie plus durable et plus attentive au monde environnant. Pour l'architecte, la question du durable repose sur le fait de penser que le rôle de l'architecture dans la société dépasse les seules questions environnementales mais compose en les intégrant pour remettre en question la totalité du projet architectural.

Le thème de l'exposition Universelle de Shanghai, pour laquelle Jacques Ferrier a imaginé sa ville sensuelle, était : « Une meilleure vie

dans une meilleure ville ». Il nous livre à ce sujet : « Tous les pavillons mettaient en avant le développement durable : green-city, eco-city, sustainable-city... Je voulais aller au delà de ce qui me paraît aller de soi ». Il nous fait part au travers de son ouvrage de ses envies et attentes en matière d'architecture « sensuelle » : [...], une autre idée a émergé, que tous nos sens puissent être comblés dans une journée en ville, que l'on trouve plaisir à vivre dans une nouvelle « nature urbaine », sans être nostalgique d'un paysage naturel imaginaire. C'est une nécessité car pour la plupart des gens la possibilité de sortir de la ville n'est plus d'actualité : leur vie est et sera toujours

enclose dans la sphère urbaine. Nous avons donc élaboré le message du pavillon sur les cinq sens, critères de confort et d'épanouissement, plus que jamais maltraités quand la journée de chacun se passe, en grande partie, devant un écran d'ordinateur, de smartphone, de télévision ! Parmi les cinq sens celui de la vue à écrasé tous les autres ; alors que le toucher, l'ouïe, le goût ou l'odorat ne sont jamais requis pour penser la ville d'aujourd'hui^[35] ».

En réponse à l'architecture contemporaine et générique, qui privilégie la rapidité d'exécution des architectes, la rapidité des modes de vie et le rapport optique entretenu

avec les paysages ; le projet d'une ville « sensuelle » est intéressant pour nous car il s'intéresse à rompre la frontière existante entre ville et nature. Nous trouvons intéressant voire nécessaire, à l'ère dénuée de l'Anthropocène, de retrouver le rapport qui nous unissait à la nature, ceci, aussi au cœur des villes. Il serait intéressant de remettre la nature, les sens et les émotions au centre du projet urbain pour ouvrir le monde vers l'extérieur et non plus le renfermer sur lui et ses problématiques liées à la modernité de manière générale : l'emmurement, l'aseptisation, l'achromatisation des villes, la bétonisation omniprésente, le mésestiment des besoins humains, la réduction de

[35]. *Ibid.*

la luminosité à l'intérieur de l'habitat, la mauvaise qualité de l'air respirable... Par le fait de redonner de la saveur au paysage urbain par l'environnement de manière générale, nous sommes persuadés que l'effet pourrait être de renouveler la planification urbaine et nos modes de construction de l'habiter afin de redonner goût au cadre et à l'expérience de nos paysages urbains et habitables de tous les jours.



2.

**La nécessité d'une pensée
et d'une culture paysagère.**

Dans cette seconde partie et en vue d'engager une dynamique réflexive et discursive qui puisse questionner la nécessité d'une attention paysagère pouvant se révéler à la fois éthique et emphatique au regard des enjeux : la question de l'habiter en Anthropocène, les diverses crises spatiales, environnementales et sociales actuelles, les effets et impacts de notre éloignement de la nature, l'appauvrissement du cadre et de l'expérience de nos paysages urbains. Nous verrons qu'il existe une nécessité de ménager et de prendre soin de l'environnement, dans une dynamique plus éthique, responsable, durable et profondément sensibles aux

problématiques actuelles. Nous aimerions définir et caractériser divers typologies et caractères paysagés qui nous environnent de manière plus ou moins quotidienne. Des paysages dits « naturels », ceux qui favorisent l'errance, la déambulation, l'imaginaire et la poésie aux paysages intérieurs et émotionnels, ceux qui résonnent plus intimement en nous par le biais de émotions en passant par les paysages territorialisés, politiques et architecturés, cadres de nos vies et expériences quotidiennes. Nous souhaitons caractériser une variété de paysages habitables et une multitude de manières qu'il existe de les habiter.

Dans notre compréhension voire dans notre rapprochement à la nature de manière plus durable et aussi afin d'éduquer et instruire au regard des enjeux paysagés actuels et notamment à la question de la préservation du paysage, nous sommes persuadés que commencer par questionner la nécessité de savoirs et connaissances sur la thématique paysagère se retrouve alors essentielle pour questionner l'objet ou plutôt le sujet de notre intérêt, de notre motivation et inspiration. Nous verrons qu'aborder le paysage comme un objet ne peut plus être concluant en matière d'éthique environnementale. Nous aimerions l'aborder comme un sujet à part entière,

réceptif, sensible, muable, vivant capable de nous offrir des réponses et des modes d'être au monde intéressants.

Par ce processus réflexif et didactique, nous aimerions donc porter à connaissance l'environnement paysagé et le contenu de ses savoirs pour que sa possible appréhension et appropriation puisse se révéler d'avantage éthique, emphatique voire durable. Nous voulons mettre en lumière les enjeux d'un accroissement au regard de la connaissance, de la sensibilité et de la sensibilisation sur la thématique paysagère par tout un citoyen, à la valeur et à l'effet des paysages comme à leur rôle et à leurs

possibles appréhensions et transformations dans la société. Nous pensons que mieux connaître voire renouveler nos savoirs en matière de paysage à la force de proposer et d'ancrer une réflexion fondée sur la culture de la vie de manière générale. Nous opterons pour un regard critique et analytique qui s'intéresse à diverses pratiques d'enseignement et de construction de savoirs en matière de paysage. En articulant savoirs théoriques et instructifs et savoirs pratiques et éducatifs nous voulons comprendre diverses possibilités de caractériser et d'appréhender voire d'enseigner une éthique de

la vie par le paysage. Nous pensons que la recherche de formes de connaissance, de compréhension voire d'appréhension du paysage, de manière générale et transversale, à la force de soutenir les débuts d'une posture éthique et empathique sociale et spatiale porteuse de sens vis-à-vis du contexte qui nous pose aujourd'hui question. Nous avons la volonté d'élever nos valeurs morales vis-à-vis du paysage pour remettre en question notre engagement dans celui-ci, nos manières de l'habiter, de l'éprouver, de le vivre.

Par cette approche morale en matière de paysage,

qui se veut favoriser notre posture sensible, éthique et empathique, nous voulons évidemment la mettre au regard de notre précédente partie et du contexte de crise socio-spatiale qui nous pose aujourd'hui question. Notre relation à la Nature et aux paysages ainsi que nos conditions d'habitants se dégradent à l'ère de l'Anthropocène. Nous aimerions donc, dans cette partie, prendre le temps de questionner diverses perceptions et appréhensions du paysage pour comprendre quels sont ceux qui ont pu nous mener à cette ère de collision, de crise, d'éloignement, de dégradation qui traverse

notre époque parsemée de changements.

Nous pensons que ce mode de pensée et de recherche sera essentiel pour élever notre attention et nos savoirs en matière de paysage. Nous voudrions questionner ,renouveler les modes d'action sur le sujet et comprendre les types d'appréhension qui nous ont finalement éloignés de la Nature de manière générale et d'une certaine forme de durabilité dans notre appréhension voire dans notre insertion au travers celle-ci. Aussi, nous voulons appréhender la réalité spatiale telle qu'elle se donne à nous, notamment au travers

de ses diverses perceptions, typologies, caractéristiques et phénomènes. En plus de caractériser diverses typologies et caractéristiques paysagères, nous voulons analyser l'expérience vécue et créée par l'homme au travers de celle-ci.

Cet intérêt est né d'une attention socio-spatiale qui s'intéresse à caractériser la réflexion sur nos regards et nos expériences du monde en prenant le sujet, le percepteur/acteur, le spectateur du paysage, pris dans ses multiples constitutions sociales, culturelles, politiques pour comprendre son attachement, son insertion et

ses revendications au sein de l'espace.

Nous verrons qu'il faudra penser et croiser la définition de manière transversale entre diverses caractéristiques paysagères et approches et attitudes humaines. Par cela, nous tenons à faire la lecture et la définition de l'objet et du sujet du paysage pour comprendre l'objet ou le sujet de nos pensées, de nos savoirs, de nos intentions et de nos pratiques quand nous l'abordons.

Ensuite, nous voulons définir et caractériser différentes typologies spatiales par lesquelles il peut être constitué

voire dissocié. Par une étude sur divers sens et identités spatiales, nous distinguerons certaines formes qui le composent comme la Nature, l'environnement ; le territoire ; l'ambiance et l'atmosphère, mais qu'il faut savoir dissocier pour mieux le caractériser et le situer.

Aussi, nous porterons de manière brève notre attention sur différents acteurs et types d'actions portées envers le paysage, une multiplicité d'appréhension et de postures au sein du paysage, c'est à dire différentes lectures, différentes écritures et donc différentes définissons et enjeux paysagers du point de vue de

la géographie, des sociétés et des cultures, de la géopolitique et de l'écologie par exemple. Par la présente approche, nous ne voulons pas uniquement faire l'énumération de typologies paysagères, de types d'appréhension et de considération de celles-ci au travers les sociétés ; Notre volonté est aussi née de la besoin de tirer parti de cet intérêt didactique et poétique en vue d'élever nos valeurs morales et éthiques, élever notre attention, notre sensibilité, notre empathie, notre goût pour le paysage de manière générale. Par dessus tout, il s'agit de caractériser notre rapport dégradé à la Nature à l'ère de l'Anthropocène, les

éléments qui ont causé notre méconnaissance du paysage. Nous voulons trouver des manières de penser et de renouveler nos savoirs en matière de paysage ; d'enrichir nos manières de le percevoir et de le définir ; de favoriser positivement nos manières de le pratiquer ; de mieux le penser ; d'éduquer par celui-ci ; de rechercher à travers lui...

Nous verrons que l'éducation et la recherche en matière de paysage ont la force de possibilité de proposer un ancrage fort et une éthique au niveau d'une culture commune autour des enjeux paysagés. L'éducation et la recherche ne peuvent plus s'établir sur lui comme si nous le dominions

mais plus encore avec et par lui comme si son appréhension ne pouvait finalement pas s'établir que dans une distanciation théorique avec le sujet du paysage.

Nous verrons en quoi l'éducation scolaire pourrait détenir la possibilité d'élever nos valeurs morales et éthiques envers les enjeux du paysage et ceci dès le plus jeune âge et pourquoi l'éducation scolaire en matière de géographie manque cruellement d'une part pratique sensible pour moduler à bien l'attention, la connaissance et le respect pour le paysage de manière générale. Nous verrons que cette appréhension ne peut se faire qu'à son contact,

pourtant, ce lien sensible manque cruellement dans la manière dont on instruit et on éduque aux valeurs paysagères comme à la vie.

Aussi, nous verrons que la recherche en matière de paysage ne peut plus s'établir de manière distancée du sujet car elle ne permet pas d'éprouver les réalités socio-spatiales in-situ. Nous nous intéresserons à des laboratoires spécialisés en recherche sur l'espace et l'urbain, comme le laboratoire AAU (Ambiances Architectures Urbanités) et les équipes du CRESSON et du CRENAU, qui proposent une investigation de l'espace en méthodes tout à fait intéressantes. Nous

verrons sur leurs pas que la recherche et la connaissance du paysage ne peut se détacher d'une pratique avec et par celui-ci.

Dans une prochaine grande partie, donc, il sera aussi important de s'intéresser à la part d'action sur ou avec le paysage car l'attention, seule, ne permet pas encore de le découvrir, de le comprendre ni de le caractériser dans sa globalité.

L e p a y s a g e

Par la volonté de comprendre de manière plus approfondie ce que peut représenter le paysage, nous comprenons tout d'abord que ses définitions sont assez vastes, aussi à l'image des diverses formes qu'il peut prendre et des diverses possibilités qui peuvent lui être rattachées en matière d'appréhension.

Du fait de la relation d'interdépendance qui existe entre la notion du paysage et la notion de l'habiter, il existe autant de paysages qu'il y a de perceptions et de pratiques du monde. Chaque science à une définition bien singulière. Leurs études

et leurs distinctions nous permettent donc de porter à connaissance différentes approches paysagères et de comprendre en quoi celles-ci modulent différemment nos attitudes et pratiques personnelle et collective vis-à-vis de celui-ci.

Il est important de pouvoir déterminer et délimiter le sujet du paysage de manière brève et concise, bien que cela soit relativement complexe, non pas uniquement dans le but d'en faire l'inventaire ou le commentaire mais pour distinguer aussi cette notion d'autres typologies et relations spatiales qui peuvent lui être voisines et influentes : la nature, l'environnement, le territoire,

l'ambiance et l'atmosphère. Cette analyse nous permettra aussi de comprendre le paysage dans certaines proximités relationnelles existantes vis-à-vis d'autres typologies et caractères spatiaux et contextuels et qui peuvent en effet permettre de caractériser et de préciser la notion du paysage.

Selon Jean-Marc Besse : « Le paysage est avant tout constitué de relations. Plus exactement, il est l'espace relationnel des métamorphoses à l'échelle de la terre. Dans le paysage, la nature, le territoire, la vue, les ambiances et atmosphères s'assemblent et en s'associant se modulent continuellement.

Le paysage est le milieu vivant de compositions instables au cœur desquelles les humains sont plongés et dont ils participent^[36] ».

Nous interrogeront donc par la suite certaines notions qui sont en lien au paysage mais qui, en leur différenciation sémantique, nous permettent de mieux pouvoir le caractériser et le délimiter. Avant tout, il sera question d'une appréhension sociale vis-a-vis du paysage : la manière dont on l'imagine, dont on le perçoit, dont on le pratique et le conçoit, dont on l'enseigne, dont on en fait le sujet premier d'une recherche...

En effet, on ne peut pas dissocier les sociétés et les

[36] Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.

paysages qu'elles se fabriquent pour y vivre et y évoluer car il sont le témoins d'un milieu de vie, d'un milieu d'expérience et de pratiques. Ces formes relationnelles et relatives seront à tenir ensemble afin de caractériser tout au long de cette partie l'identité du paysage et les enjeux qui peuvent lui être directement reliés, notamment ceux qui concernent son attention et sa protection.

Si l'on se fie aux définitions basiques le concernant, le paysage représente un bout de pays que la nature présente à un observateur. Car avant tout, définir le paysage c'est comprendre qu'il s'agit aussi en cela de définir une

corrélation de regardant-regardé. En effet, le paysage nous touche, nous enveloppe et nous influence de toute part et en chaque instant. Nous le regardons quotidiennement mais lui aussi, de part le fait qu'il nous environne et nous enveloppe, nous observe continuellement.

S'intéresser au paysage induit forcément l'établissement d'un questionnement sur notre façon de percevoir et de pratiquer le monde. Le paysage représente une vue d'ensemble qu'offre la nature et qui est toujours perçue par le biais de notre propre réalité et de nos propres limites humaines : notre perception, notre condition, notre

corporéité, notre sensibilité, notre culture : notre propre phénoménologie humaine et socio-spatiale. On peut donc affirmer que le paysage est une voire la principale dimension constitutive de l'existence et de l'expérience humaine. Selon la proposition de Georges Bertrand, géographe français, « Le paysage naît en effet de la rencontre entre un être pensant doté de mémoire et de sensibilité, de culture et des questions ou d'interrogations : un sujet et un point de vue^[37] ».

Puis, le paysage peut aussi naître d'un objet matériel : un arbre, un cours d'eau, une cabane de pierre, un viaduc... Un objet affecté d'une multitude de sens par la société qui l'a

conçu et toujours intégré dans le paysage géographique. En effet, le paysage est un produit du travail humain qui n'est jamais originellement naturel mais qui arrange et combine des fragments de nature à la nécessité humaine. Il est un espace projeté envers l'exercice et le développement de nos sociétés humaines et collectives, de nos modes d'habiter le monde.

Pour Augustin Berque, tous les êtres humains sont à leurs manières sensibles à leur environnement. Cependant, tous les êtres ne pensent pas leurs rapports au monde et leur existence par le prisme et par la nécessité du lien au paysage. Lui comme

[37] Bertrand, Georges. Les géographes français et leurs paysages, *Annales de géographie*, n°515, p. 218-229. 1984

nous avons conscience que l'homme fait connaissance de l'environnement paysagé qui l'entoure de manière visuelle notamment, pourtant la lecture paysagère par le biais d'une sensorialité complète manque critiquement dans notre rapport collectif au monde et dans notre façon de faire paysage.

Le paysage géographique

Le paysage est un concept essentiel de la géographie qui le considère comme le produit des relations entre la nature et les activités humaines. Il est aussi associé au cadre et au contexte de vie humain. S'intéresser à la géographie de manière générale permet

d'appréhender les contextes de vie dans lequel les hommes sont amenés à vivre et évoluer. À l'origine la discipline globale de la géographie a tenté de préserver ses deux versants : la géographie physique, se consacrant essentiellement à l'étude ces composants abiotiques, biotiques et anthropiques, dans la mesure où ceux-ci découlent des facteurs naturels ; la géographie humaine qui consiste dans l'analyse des activités humaines à la surface de la terre.

En somme, le paysage géographique résulte d'une approche visuelle : d'un paysage perçu, la géographie voulant dire un « point de

vue objectif ». Au travers du paysage géographique.

Le paysage est alors conçu dans une visée objective et généalogique : il est le résultat des actions des hommes s'adaptant à leur environnement naturel au cours de l'histoire. Il devient un vaste ouvrage où le géographe peut distinguer les éléments naturels des éléments culturels, et leur intime mélange dans bien des régions, se succédant au cours du temps. Cette approche, qui réduisait le paysage à l'ensemble des objets qui le composent a longtemps dominé la pensée géographique et l'a quelque peu éloigné d'une certaine

question de subjectivité et de sensibilité qui sont pourtant essentielles et indissociable du sujet.

Le paysage géopolitique

En France, la « Loi paysage » de 1993 a donné une impulsion décisive qui a fait entrer l'objet du paysage dans le cadre légal, rendant obligatoire pour toute procédure d'urbanisme et d'aménagement, la préoccupation pour le paysage du quotidien, dit « ordinaire ». Dans le champ des politiques publiques de développement, la référence explicite tant à la durabilité qu'au respect du paysage est devenue un principe normatif. Le paysage, objet de l'action

publique, devrait pourtant être davantage intégré dans une visée de changement et de durabilité des territoires et des sociétés qui l'habitent. La politique mobilise des groupes d'acteurs qui négocient, voire se disputent le territoire, tant dans ses dimensions concrètes que symboliques. Les paysages sont des lieux de pouvoir des sociétés contemporaines, les terrains d'applications de forces politiques. La territorialisation d'un paysage peut s'exprimer de manière assez brutale et démesurée à l'échelle des sociétés voire des continents entiers. Ce sont les projets d'aménagement portés par les puissances politiques par exemple, que John

Brinckerhoff Jackson appelle des « paysages politiques », à l'inverse des « paysages vernaculaires ^[38] », dont leur ampleur écrasante éloigne sensiblement l'échelle d'une vie, l'échelle du corps et des sensations, l'échelle de la nature et de son ménagement. Il nous fait part d'une distinction fondamentale entre le paysage politisé, produit par le pouvoir et le paysage local et vernaculaire, plus proche de la société, qui révèle deux manières de territorialiser et d'aménager l'espace à travers l'histoire.

Le paysage socioculturel

Dans le paysage socio-culturel, ce qui est en jeu au regard

[38]. Brinckerhoff Jackson, John. À la découverte du paysage vernaculaire, Actes Sud, 1909-1996.

des différentes disciplines c'est avant tout un cadre conceptuel à l'intérieur duquel les relations entre humains et non-humains peuvent être pensées et caractérisées. Les possibilistes, comme Augustin Berque, estiment qu'un même environnement naturel offre aux humains diverses possibilités, diverses expériences, diverses approches et donc et diverses cultures et rapport au paysage. Dans la thèse qu'il eut rédigée en 1970 sur la colonisation de Hokkaidô, il nous livre : « La réalité d'une même île pouvait être fort différente selon qu'on était un paysan japonais ou un agronome américain. (...) La réalité de tout milieu est une affaire de prises ambivalentes

entre nature et société. » Pourtant, insatisfait de se cantonner à cette conception de la réalité, il questionne cette séparation qui s'opère entre l'environnement naturel et la société et propose de dépasser la notion de paysage « naturel » ou d'environnement « naturel » comme étant simplement le fruit d'un réservoir de biodiversité pour l'Homme à profit de la notion de « milieu^[39] » notamment dans son livre *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*.

Le débat sur la signification du terme paysage d'un point de vue culturel a donné lieu à d'intenses polémiques, notamment autour de la

[39]. Notion argumentée par Augustin Berque dans son livre intitulé *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, éditions Belin, 2014.

dimension matérielle et immatérielle des paysages. « le là d'ici n'est pas celui d'ailleurs. L'être ne saurait y être là comme il serait ailleurs^[40] ». Il caractérise donc cette notion d' « écoumène » comme terre anthropisée, habitée et stratifiée par une multitude de couches culturelles paysagères à l'échelle planétaire.

L'écologie du paysage

L'émergence des préoccupations à l'égard de l'environnement ont fortement modifié le sens du paysage. Elle s'intéresse à la dynamique spatiale et temporelle des composantes biologiques, physiques et sociales par

exemple dans les paysages anthropisés et les paysages dits « naturels ». Elle associe pour cela des disciplines telles que l'écologie, la géographie, les sciences socio-culturelles, le paysagisme et l'urbanisme...

L'IALE (l'Association Internationale d'Écologie du Paysage) définit l'écologie du paysage comme étant l'étude des variétés et de la variation des conditions environnementales à l'intérieur et entre les paysages à différentes strates, échelles et relations spatiales et temporelles. Cette science cherche à comprendre les causes biologiques et physiques, biophysiques, et sociales de l'hétérogénéité paysagère

[40]. *Ibid.*

et leurs conséquences. L'hétérogénéité du paysage est définie par la composition en habitats humains et leur configuration spatiale et considérée comme un facteur majeur qui affecte et module considérablement la biodiversité et le visage du paysage. Toujours selon l'IALE, les principaux sujets d'étude de l'écologie du paysage et de sa nature sont les suivants : La structure spatiale temporelle des paysages, allant de la nature dite « sauvage » à la nature périurbaine et urbaine. La relation entre structure paysagère et processus écologique. Les effets des activités humaines sur la structure, le processus et les changements paysagers.

Les effets des échelles et des perturbations sur le paysage. L'expression d' « écologie du paysage » aurait été imaginée par le géographe Carl Troll en 1939. Il semble avoir été le premier des pionniers de l'écologie du paysage en Europe et est à l'origine d'une classification des climats. Aussi, il eut utilisé et expérimenté la photographie aérienne pour étudier les relations entre l'environnement et la nature végétale par exemple. L'écologie du paysage telle qu'il l'a développée faisait alors écho à une théorie unifiante émergente proche de la biogéographie, mais accordant une grande importance aux échelles dites « paysagères »

ou «éco-paysagères» dans l'étude des processus et des arrangements du vivant et du sauvage. En effet, la définition du paysage et de son lien avec la nature oscille entre ces deux pôles. Il est une œuvre conjuguée de l'homme et de la Nature.

Le « Tiers-Paysage »

Le Tiers-Paysage est une notion soulevée et argumentée par le paysagiste Gilles Clément notamment dans des ouvrages comme *Le jardin planétaire*, *Le jardin en mouvement* ou encore *Le Manifeste du Tiers-Paysage*. Elle désigne la somme des espaces où le paysage, délaissé par l'homme, évolue

de manière sauvage, selon sa nature et sa détermination propre. Cette notion concerne plusieurs typologies d'espace transitoires ou en transition : « Les friches, les marais, les landes, les tourbières...^[41] », Dans son rapport au monde, son regard se porte plus que quiconque sur les lisières, les marges de champs, les terrains en attente, les reliquats non exploités du paysage, mais aussi les bords de routes et de trottoirs, les rives, les bord de voies piétonnes, ferrées, cyclables... À l'ensemble de ces délaissés spatiaux nous pouvons ajouter les légumes, les herbes folles, les mousses et les lichens qui poussent çà et là, entre le pavé et les interstices naissantes

[41]. Clément, Gilles. *Le manifeste du Tiers-Paysage*, Présentation d'Alexis Pernet, éditions du commun, Février 2020.

urbaines. Dans un entre-deux entre campagne et ville, le Tiers-Paysage s'offre à la fois comme un lieu de diversité et de cohabitation : une terre d'accueil et de refuge. La dualité symbiotique et le contraste qu'elle opère dans son mode d'insertion au monde abîmé et délaissé ne remet que d'avantage en lumière sa force d'intégration à un monde synthétisé, esthétisé et souvent hostile. Ce contraste et cette force d'émergence, dans le renouvellement de formes de vie spatiales, met en avant une sorte de contraste harmonieux dans la coexistence et l'entente de matérialités de natures bien divergentes et polaires : le paysage « naturel », sauvage

et la matérialité urbaine qui laisse des vestiges de part son aménagement. Les adventices et les sauvages qui poussent çà et là dialoguent de manière spontanée avec la matérialité urbaine parfois difficile.

En effet, l'acceptation, la revalorisation voire l'intégration des principes que soulèvent la notion de Tiers-Paysage, notamment dans la triple relation de perception de - d'action dans et de création du paysage habitable, pourrait participer à la revalorisation d'une éco-poétique paysagère. Il existe en l'appréhension du Tiers-Paysage une possibilité déterminante par rapport aux enjeux prégnants d'écologie.

À ce sujet, Gilles Clément affirme : « La valorisation de ces espaces répond à une préoccupation centrale, jugée supérieure à n'importe quelle autre : la protection et le maintien de la vie. La diversité du vivant (biodiversité) est ici regardée comme l'expression même de la vie et l'une des composantes essentielles de l'évolution. Le Tiers-Paysage se positionne donc en rapport à la richesse biologique qu'il détient et non en rapport au foncier éventuellement récupérable qu'il présente sur le cadastre. Enfin il constitue, par nature, un ensemble déréglementé assimilable à un espace de liberté partout en régression sur la planète^[42] ».

[42]. *Ibid.*

Le Tiers-Paysage relève d'un certain type de rapport au monde vivant et à la biodiversité. Quelque part, les schémas qui accompagnent le manifeste s'inspirent directement, pour tout ou partie, de l'idée d'écologie du paysage. À partir de cette attention et affection pour cette dynamique, le spectateur ne regardera pas tout à fait les choses sous un angle commun, « portant ses yeux sur de minces fissures, des mousses et des lichens s'accrochant à des poteaux électriques, des boisements oubliés, des chantiers abandonnés...^[43] ». Gilles Clément relève l'intérêt, l'importance et presque l'urgence qu'il existe à reconsidérer les délaissés au

[43]. *Ibid.*

regard des éléments qui nous posent aujourd'hui question comme les enjeux liés au fait d'habiter l'Anthropocène et les crises qui s'en suivent.

N a t u r e , e n v i r o n n e m e n t , b i o d i v e r s i t é

En effet, si le paysage contient des éléments « naturels », il ne se révèle pas simplement être « la nature ». Ce sont des idées qu'il faut penser ensemble et savoir distinguer pour comprendre la relation qui s'opère entre les deux dimensions. Puisque le paysage est avant tout un environnement perçu grâce à des possibilités et matérialités physiques, une diversité

« d'éléments naturels » qui représentent les données constitutives de son identité.

Dans le monde et la Nature, les paysages sont comme la représentation spatiale de ces réalités extérieures qui se donnent à nous, un ensemble de conditions naturelles qui dressent une phénoménologie d'un monde vécu, appréhendé et avec lequel nous sommes amenés à composer notre monde d'hommes.

Par de multiples composantes et dynamiques paysagères nous pouvons palper les caractères de la Nature : la vitesse du vent, l'air plus ou moins frais que nous respirons, le sol qui nous porte, la chaleur

ou le froid qui nous enveloppe, les sensations d'humidité et celles irrémédiablement arides du soleil en plein été, l'ombre et la lumière, le timbrage du vent dans les feuilles d'une végétation dense et mobile, les formes et les mouvements naturels, les palettes d'odeurs, de couleurs, de saveurs qui viennent à nous de manière continue dans notre expérience du monde.

Cette nature s'offre à nous par le biais d'une multi-sensorialité mise en exergue. Nous évoluons comme des corps sensibles sans cesse en mouvement et mis au contact et à l'épreuve de multiples réalités extérieures qui conditionnent notre réalité

et notre insertion au sein de la Nature. Nous appelons ces conditions et phénomènes « naturels » puisque ils sont indépendants de notre propre volonté humaine.

Le paysage est souvent le nom que nous donnons à un extérieur composé de nature et conditionné par elle. Ce lien tiré entre paysage et nature décrit aussi un environnement complexe ordonné en systèmes, en strates, en échelles, en lois et en rythmes variables qui nous dépassent et échappent souvent à notre propre volonté et contrôle humain. Dans le paysage, la nature se révèle alors être une condition et une dynamique profondément

créatrice d'un monde habitable pour l'homme dont il ne peut réellement se défaire.

Selon Maurice Merleau-Ponty, philosophe français qui eut proposé des analyses novatrices sur le corps, la perception, ou encore le langage nous livre à ce sujet : « Il y a nature partout où il y a une vie qui a un sens, mais où, cependant, il n'y a pas de pensée ; d'où la parenté avec le végétal : est nature ce qui a un sens, sans que ce sens ait été posé par la pensée. C'est l'autoproduction d'un sens. La nature est donc différente d'une simple chose ; elle a un intérieur, se détermine du dedans^[44] »

La relation entre paysage et nature existe aussi dans le fait que la nature, de manière générale, soit un terrain d'entrée pour les paysages, ses arrangements et ses formes d'organisation pour former un monde pour l'Homme. Aussi, grâce et à partir de la nature, le paysage insère au cœur de nos existences humaines des formes et des organisations naturelles vivantes, spontanées et indépendantes de nos propres volontés et concepts : des temporalités, des spatialités, des états, des caractères, des forces, des rythmes et des variations, des vibrations, des mutations, des conditions climatiques, géologiques, topographiques, des couleurs,

[44]. Merleau-Ponty, Maurice. *La Nature, Cours du Collège de France, 1956-1960.*

des matières, des textures, des odeurs tous autant variés, variants et mutables... De part leurs natures, ces facteurs naturels déterminants sont non-induits par les humains mais ils définissent tout de même des dynamiques fortes, des conditions, des intentions voire des déterminismes qui régissent notre rapport au monde et plus précisément au paysage.

Entre perception et pratique paysagère, par la nature se dresse un milieu influé et influent qui conditionne le cadre et l'expérience de l'existence humaine. Le paysage apparaît donc comme un point de convergence entre sciences écologiques

et naturelles et sciences sociales qu'il faut savoir autant dissocier que penser ensemble. Aussi, comme l'écrit John Brinckerhoff Jackson (géographe, professeur d'université, historien du paysage américain et fondateur de la revue *Landscape*, nous livre à ce sujet : « Un paysage n'est pas un élément naturel de l'environnement mais un espace synthétique, un système artificiel d'espaces superposés à la surface de la Terre, fonctionnant, évoluant, non pas selon des lois naturelles mais pour servir une communauté (...). Un paysage, ainsi, est un espace créé à dessein pour accélérer ou pour ralentir le processus naturel. (...) Il représente

l'homme reprenant à son compte le rôle du temps^[45] ».

De ce fait, le paysage est aussi un espace géographique qui, à la surface terrestre, garde le dépôt et les traces de l'histoire du monde et de l'humanité en les inscrivant à une échelle temporelle et matérielle. Il est le dessein d'une multiplicité de strates et de géographies humaines, sociales, culturelles, religieuses et politiques qui organisent, découpent et stratifient le monde en autant de couches qu'il existe de manières de le percevoir, de l'aborder, de le vivre et de le ressentir. L'espace paysager est un espace organisé et opéré par diverses formes de relations, de perceptions,

de conceptualisations qui font varier les manières qu'il existe de le pratiquer et donc de le spatialiser. Il existe une nécessité de considérer et d'envisager le paysage non plus comme étant le contexte d'une fatalité d'apparition de phénomènes naturels mais comme étant le contexte d'une transversalité globale voire de polarités relationnelles entre nature et humanité, spatialité et temps.

La géographie physique insiste aussi sur la morphologie spatiale et environnementale afin pouvoir définir ce que représente un paysage : sa topographie, sa géologie, ses caractéristiques, ses typicités, son identité naturelle.

[45]. Brinckerhoff Jackson, John. À la découverte du paysage vernaculaire, Actes Sud, 1909-1996.

Il existe en effet diverses théories qui établissent un lien direct entre paysage et nature. Premièrement, il existe une perception de la nature et du paysage qui émerge dans l'idée que le paysage au sein de la Nature est presque uniquement une affaire d'homme puisqu'il l'a modulée, arrangée, aménagée et exploitée depuis des centaines de décennies et qu'elle ne relève presque plus à l'échelle terrestre d'un caractère purement « naturel » et « sauvage » mais d'une valeur territorialisée. Cette approche tient compte d'une appréhension humaine qui soit utilitaire. Aussi, il existe en la théorie de conception naturaliste du paysage une

identification de la nature dans sa persistance et son évolution en dehors de l'existence humaine et des conditions posées par l'homme. Cette perception éloigne quelque peu l'humain de l'évolution de son environnement pour le penser indépendamment. Pourtant, nous sommes convaincus que l'impact humain sur les paysages et la nature ne peut pas ou plus être écarté et mésestimé dans ce qui relève de l'identité du paysage à l'échelle de la Terre, d'autant plus dans une ère de l'Anthropocène et dans un monde et une Nature de plus en plus abîmés.

En effet, ce qui peut être intéressant en cette perception

est que la conception du paysage naturaliste se veut d'imaginer une vision plus humaniste, holistique et presque « naturelle » dans l'harmonie qui réside entre la nature et l'Homme. Le paysage naturel fait désormais l'objet d'une discipline scientifique à part entière qui est considérée comme un patrimoine commun à préserver plus que jamais : l'écologie du paysage.

Du point de vue de la science de l'écologie, l'identité dite « naturelle » du paysage, sa nature et sa forte dynamique mobilisent une prédominance quasi innée de la nature sur l'homme. Plus largement, elle s'intéresse à la dynamique spatiale et temporelle des

composantes biologiques, physiques et sociales des paysages naturels mais aussi anthropisés. Elle associe pour cela des disciplines telles que l'écologie, la géographie et les sciences sociales par exemple. L'écologie du paysage est ainsi devenue une branche interdisciplinaire des sciences et devient de plus en plus une question fondamentale de l'existence humaine puisqu'elle est plus que jamais motif et volonté d'une préservation, voire, d'une restauration durable de notre rapport à la nature.

Pour en venir à la notion d'environnement et de ce qui peut le rapprocher ou le différencier du paysage et de

la Nature. Nous savons que les mots environnement, nature ou même encore paysage ont chacun de nombreux sens et sont parfois utilisés l'un pour l'autre, voire confondus.

La subjectivité au cœur de l'approche du paysage semble remettre en cause l'idée d'une analyse scientifique du paysage, avant tout naturaliste, notamment développée chez les géographes. Cette non-scientificité du paysage, Alain Roger l'oppose à l'environnement : « le paysage ne fait pas partie de l'environnement^[46] », dit-il. En effet, « l'environnement » est un concept récent, d'origine écologique et identifiable d'un traitement scientifique. Il

regroupe les caractéristiques paysagères comme l'eau, la terre, l'air, la végétation, les reliefs : « il est alors équivalent de ce que, mais bien à tort, certains géographes physiiciens nomment paysage^[47] », qui réduisent ce dernier à son socle naturel.

Cependant, comme le rappelle Alain Corbin, un paysage s'inscrit et est « inséré » dans un environnement. Les termes « Paysage » et « environnement » ont souvent été dissociés. C'est le cas chez le philosophe Alain Roger dans un article de 1994 : « Paysage et environnement : pour une théorie de la dissociation ». Il considère que l'environnement est un

[46]. Roger, Alain. *Court traité du paysage*, éditions Gallimard, collectio Folio Essais, 2017.

[47]. *Ibid.*

espace support mesurable, quantifiable, purement objectif. Le paysage quant à lui est une construction mentale, une représentation, une réalité davantage subjective.

T e r r i t o i r e s , t e r r i t o r i a l i t é s .

La notion de territoire prend en compte l'espace géographique ainsi que les réalités politiques, économiques, sociales et culturelles des paysages. Elle inclut l'existence de frontières, pour un territoire politique ou administratif, ou de limites pour un territoire naturel. Dans la langue française, le terme de territoire apparaît au 13^e siècle. Dans l'ancienne acceptation du terme, le territoire était

synonyme de région, de contrée ou de province. Cette perception implique donc une occupation et une appropriation de l'espace par la société qui l'occupe.

Il y a bien évidemment des formes de territorialité dans le paysage. Le visage du paysage et ses projets subissent les effets de dynamiques volontaires et opératoires de territorialisation. Pourtant, le paysage nous porte plus loin que les limites qu'imposent le territoire. Par delà les frontières, il nous invite à dépasser, à voyager par-delà les limites établies. Le lien qui peut être tiré entre le paysage et le territoire existe dans le fait que le paysage

apparaît aussi comme un espace organisé, déterminé et interprété, comme étant une matière et une idée humaine à la fois. Selon Jean-Marc Besse : « Le paysage présente ce double aspect d'être à la fois une matière et une idée. un signe donc, un ensemble de signes en deçà du langage, une expression à déchiffrer. Tout paysage implique un art de la lecture et de l'interprétation, une herméneutique, une clinique, voire une symptomatologie. Un art d'observer les surfaces et les phénomènes qui s'y déploient^[48] ».

Les formes de territorialité se retrouvent dans le paysage, dans ses organisations

spatiales, ses délimitations, ses morphologies, ses frontières, ses limites, des toponymies, ses centres, ses chemins...

Toute opération de territorialisation équivaut à un mouvement d'appropriation d'une part de paysage, en deux sens : posséder un fragment de paysage comme une terre, une étendue et à la fois le rendre propre à un ensemble d'usages qui sont propres à la vie humaine, c'est à dire faire d'un paysage notre terrain, notre terre d'habitation.

Au regard de la notion de l'habiter justement, il y a en l'idée du territoire et des pratiques de territorialisation des points

[48] Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.

intéressants notamment vis-à-vis de l'investissement du paysage. La dimension territoriale est présente dans le paysage quand il s'y présente une volonté voire une nécessité de transformer et d'approprier une étendue extérieure du monde en un espace d'intériorité beaucoup plus intime, symbolique et émotionnel. Par la territorialité, le paysage apparaît comme un contexte rendant possible l'habiter. Malgré des tentatives de territorialisation assez brutales visant à la possession et au contrôle d'une forme de spatialité, il existe en effet en l'idée de territorialisation du paysage des formes beaucoup plus douces d'appropriation qui recherchent en cela la

possibilité d'une protection, la création d'un abri, d'un nid, d'un cocon.

L'enfant, par exemple, dès son plus jeune âge, engage une multitude de pensées et d'actions imaginaires avec le paysage. Moi aussi, enfant, j'aimais créer des cabanes constituées de branchages et de brindilles récoltés dans mon jardin et me constituer comme une sorte de territoire qui soit à mon image et à mon échelle, un endroit rassurant et plaisant. Un lieu où je me sentais en sécurité. Ce lieu apparaissait comme une forme de représentation matérielle et spatiale symbolique et poétique qui témoignait, à petite échelle

et de manière poétique, mon lien, mon attention, mon attachement au paysage. C'était ma manière et celle de beaucoup d'autres enfants de me l'approprier pour m'y sentir bien, pour m'y sentir comme chez moi. En effet, la recherche d'un lieu où se blottir pour pouvoir penser et agir en tranquillité et l'une des définitions que Gaston Bachelard, dans *La Poétique de l'espace*, tire de la notion d'habiter.

Cependant, à plus grandes échelles, d'autres formes de territorialisation voient le jour et nous inquiètent d'avantage sur les rapports éthiques et emphatiques qui peuvent être entretenus au paysage.

En effet, les grands pouvoirs politiques et économiques expriment de manière plus brutale et plus démesurée, à l'échelle de populations, de pays voire de continents tout entiers cette idée de territorialisation. C'est ce que l'on appelle plus précisément, et ce que John Brinckerhoff Jackson appela aussi des « paysages politiques^[49] », produits par le pouvoir. Le géographe oppose ce type de territorialisation avec le « paysage vernaculaire », fabriqué localement par les habitants et montre qu'il existe deux manières d'aménager l'espace à travers l'histoire.

De l'échelle personnelle à l'échelle collective, la

[49]. Brinckerhoff Jackson, John. À la découverte du paysage vernaculaire, Actes Sud, 1909 -1996.

territorialisation du paysage est un vecteur d'identité et d'appartenance de la Nature. Selon Marc Augé, le paysage est un « principe de sens pour ceux qui l'habitent^[50] ». Mais le paysage et ses possibilités expérimentales humaines ne sont pas uniquement dictées par la notion du territoire. Divers fragments de paysages échappent encore aux formes et aux postures d'appropriation caractérisées par la territorialisation. La notion du territoire ne fait pas toujours sens à l'échelle collective voire universelle. Elle ne permet pas de rendre compte de manière objective ou subjective les infimes relations qu'il existe à la surface de la terre et les possibles usages

et dynamiques à déployer. Notamment au sein de modèles sociaux qui n'ont pas opéré de dualisme naturaliste ni favorisé une perception/action « productiviste » sur la nature, postures qui sont pourtant caractéristiques des sociétés occidentales modernes.

Les différents modes de territorialisation du paysage et les différentes empreintes qui y sont laissées mettent davantage en lumière des pratiques incluses dans des dynamiques alarmantes vis-à-vis du paysage. Comme nous l'avons vu précédemment, le paysage et le cadre de ses expériences, inclus dans un monde visuel en

[50]. Augé, Marc. *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, collection La Librairie du XXI^e siècle, 1992.

perpétuelle accélération et régi par de nombreux facteurs économiques et politiques sont réduits à profondément s'appauvrir, à perdre leurs multiples identités.

Nous sommes persuadés que certaines dynamiques de déterritorialisation du paysage pourraient permettre de l'appréhender dans des expériences qui laissent davantage place à une réalité subjective du monde. La question de l'effacement, de la perte du paysage est à prendre en compte de manière soucieuse et emphatique, notamment dans le cadre d'une forte anthropisation ou artificialisation du territoire ou dans un contexte de

crise environnementale par exemple.

Mais cette idée d'effacement n'est pas toujours synonyme d'appauvrissement, d'éloignement, de perte... Elle peut aussi prendre la forme de dynamiques qui peuvent s'avérer porteuses de sens et de renouvellement pour le paysage. Le paysagiste Gilles Clément, notamment dans son livre *Le manifeste du Tiers-Paysage*, appelle cette part d'espace indéterminé et indécis le « Tiers-Paysage ». Il représente « l'ensemble des lieux délaissés par l'Homme^[51] ». Le Tiers-Paysage n'est donc pas un territoire. C'est, ou ce sont plutôt, des fragments, des

[51]. Clément, Gilles. *Le manifeste du Tiers-Paysage*, Présentation d'Alexis Pernet, éditions du commun, Février 2020?

parcelles, des systèmes, des milieux paysagers qui se retrouvent dé-territorialisés par diverses formes d'actions sur le paysage ou diverses formes de non-actions ou non-choix sur le paysage par exemple. Il peuvent-être les résultats d'enfrichements agricoles ou urbains, de reprises de forces dans diverses formes matérielles urbaines, pousser entre le pavé de la ville, s'intensifier dans les marges, se démultiplier aux lisières, reprendre force aux bordures, aux frontières d'un espace construit et architecturé. Ces formes vivantes de paysages sont désaffectées et délaissées de tout déterminisme ; de toutes formes de détermination et

de fonctionnalisation utilitaire. Elles échappent quelque part à des dynamiques d'emprise, de possession, d'aménagement, de territorialisation humaine.

Outre ces perceptions négatives d'abandon et de délaissement rendues par l'harmonie du Tiers-Paysage, perceptions qui sont souvent partagées par les fonctions d'aménagement et de territorialisation du paysage politique ; Le Tiers-Paysage met en lumière, au cœur de cette dynamique d'altération et de mutation du paysage, de délaissement voire de perte justement, une riche apparition de refuges de biodiversité totalement satisfaisantes et inspirantes au regard des

grandes questions et enjeux prégnants qui dessinent les enjeux d'aujourd'hui : ceux de l'habiter et de la préservation de la Nature notamment.

De ce fait, intégrer une dynamique de déterritorialisation dans notre lien au paysage émergent pourrait s'avérer intéressante au regard des-dits enjeux par exemple. Cela représenterait aussi serait l'idée de retrouver dans nos modes d'habiter le monde des manières plus douces de cohabiter, des manières plus éthiques et emphatiques d'accueillir, d'insérer, de laisser place aux formes vivantes spontanées, indécises, indéterminées qui font la force naturelle et

dynamique du monde : des formes à proprement parler naturelles et sauvages et non plus qui opèrent une volonté esthétisante dénuée de toute forme de vitalité au sein de territoire anthropisés.

Le Tiers-paysage, en contraste aux paysages et territoires anthropisés, est un milieu vivant qui n'a pas de formes préconçues et idéalisantes. Au travers de ce prisme, le paysage n'est alors plus envisagé comme un simple tableau pittoresque figé, un spectacle, un décor ou aussi un paysage territorialisé par les différentes organisations humaines. Il est un milieu vivant aux multiples facettes relationnelles occupé par une multitude

de formes et de pratiques de vie. Nous comprenons que les phénomènes de Tiers-Paysages renvoient à une nature qui traverse et transperce les limites établies par l'anthropisation, par les nécessités voire les dérives humaines tout en ramènent à l'intérieur des villes une force naturelle sauvage et spontanée qui subsiste et persiste malgré l'aridité synthétique du terrain et les contextes problématiques comme le réchauffement climatique ou la montée de eaux.

« Mais ce qui vaut sur le plan des objectivités paysagères vaut également sur le plan des pratiques et des expériences

de l'espace. Car, face aux dispositifs territoriaux les plus déterminés, les plus contrôlés, les plus appropriés, il reste toujours la possibilité de se mettre en chemin, la possibilité de l'étendue, de l'ailleurs de l'horizon, il reste la possibilité de la transgression, du passage de la frontière, de l'échappée, de « l'en allée », vers les lointains ouverts. Le paysage se tient aussi là-bas, ou plutôt dans ce « hors-là », dans cet au-delà des limites, des lignes de démarcation tracées ou non sur le sol, des signes de propriété^[52] ».

Nous pourrions dire que par rapport au territoire, le paysage se trouve à côté, en deçà, au-delà, en dessous, autour de tous

[52] Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.

les régimes d'intentionnalité et de contrôle qui le régissent et le modulent. Le paysage dépasse toujours le cadre du territoire et des marges établies. L'univers, le monde, la Terre, les paysages ne peuvent pas être uniquement pensés, expérimentés et conçus sous le prisme territorial. Il existe une nécessité à rééquilibrer le sens de nos rapports au paysage pour pouvoir penser le monde et s'y insérer de manière plus éthique : moins dans le sens d'une territorialisation, d'une action sur, d'une modification du paysage mais plus d'une action avec le paysage sans pour autant agir sur lui, le moduler, le dévisager.

Ce type de pensée revient à

considérer le paysage comme un tout ambiant et sensoriel, capable de produire des émotions plutôt qu'une entité, une matérialité, une possibilité, d'une ressource utilitaire, maniable et accommodable. Comme le souligne Jean-Marc Besse, « Il faudrait au contraire, comme nous y invite le paysage, penser positivement l'indisponibilité du monde^[53] ».

A m b i a n c e s , a t m o s p h è r e s

L'espace du paysage opère des interrelations et un entrelacement vivant entre l'homme et le monde. C'est un espace de relations tant objectives que subjectives

[53] *ibid.*

composé de diverses strates d'expériences tissées, qu'elles soient collectives ou personnelles.

Le paysage, c'est avant tout un espace de l'habiter qui met en lumière divers modes sensibles. « Cet espace, cependant, possède deux faces, deux aspects distincts : une face active, qui correspond à l'ensemble des gestes habituels par lesquels nous agissons dans le monde, nous pratiquons le monde et en usons, et une face réceptive, qui correspond aux différentes manières dont nous sommes affectés par le monde où nous nous tenons. L'espace de l'habiter est à la fois actif et réceptif^[54] ».

Nous comprenons donc que le paysage, l'espace de l'habiter est appréhendé à partir d'un état physique et moral, d'un état affectif et sensible, d'une humeur, d'une émotion qui permet alors subjectivement de donner une tonalité spatiale : le ton tiré du lien entre les caractéristiques spatiales paysagères objectives et les couches subjectives et sensibles qui découlent de sa perception et de son expérience.

Au sein du paysage, en plus d'une subjectivité qui est mise en exergue par une extériorité objective, l'affect pour le paysage représente aussi un état pré-personnel humain à envisager de

[54]. *Ibid.*

manière résonante et phénoménologique, dans sa capacité à répercuter en lui une manière d'habiter et presque d'être habité par le monde.

Les notions d'ambiance et d'atmosphère peuvent représenter des espaces émotionnels aux multiples tonalités qui peuvent être caractérisées du point de vue de la phénoménologie, donc, et plus précisément, de la phénoménologie de la perception, comme Maurice Merleau-Ponty l'entend. Du point de vue de cette branche philosophique, les valeurs d'ambiances et d'atmosphères sont comme des entités non déterminées, des aires aux

bordures floues et molles. Cette valeur laisse place à de multiples réalités qui s'établissent entre objectivité et non-objectivité de manière systématique. D'une part, le paysage est traversé par une réalité objective puisque, par le biais de l'expérience, il se matérialise en nous, il nous effleure, nous enveloppe, nous traverse, nous emplit de toute part en nous touchant à différents niveaux de profondeurs. Mais, d'autre part, il possède une part immatérielle que l'on ne peut pas saisir comme un simple objet mais plutôt comme l'aura d'une émotion, d'une présence, d'une force. « Le paysage serait la réalité de cette inobjectivité qui nous

touche et nous affecte. Nous sentons cette réalité non-objectale, nous y participons à notre manière. Nous sommes affectés par quelque chose qui ne ressemble pas aux objets physiques auxquels nous avons affaire habituellement, avec leur substance et leur forme, mais qui n'est pas rien : c'est une réalité sans substance, et j'ajouterais qu'elle n'est pas représentable. Pourtant elle nous touche^[55] ».

Les notions d'ambiance ou d'atmosphère sont caractérisées par la philosophie moderne comme étant justement cette articulation logique entre une forme de sentir qui serait non subjective et une forme de

réalité qui serait non objectale.

Le paysage est sans aucun doute un cadre, un lieu donné à l'ambiance, un espace caractérisé et imprimé par la notion forte et déterminante qui est celle de l'ambiance et de l'atmosphère. Au sein du paysage, les choses dont nous faisons l'expérience opèrent toujours selon des dynamiques mouvantes, mobiles et muables. C'est une dimension du paysage qui ne peut pas être territorialisée, contenue et maîtrisée. Les impressions sensibles rendues par l'ambiance nous parviennent dans une forme d'aura, de halo, de brume plus ou moins épaisse combinant des variétés et des variations

[55]. *Ibid.*

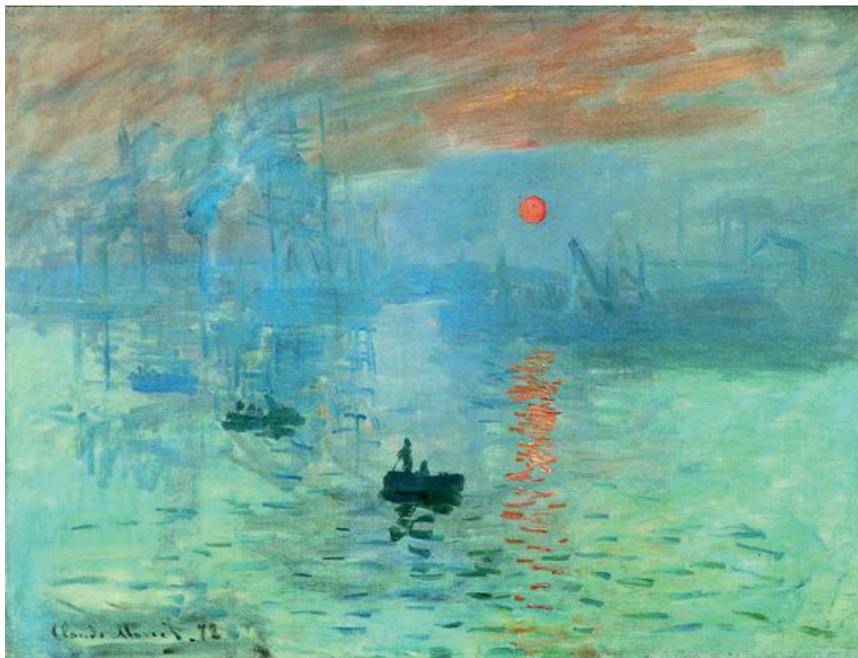
de sonorités, de couleurs, de formes, d'odeurs, de saveurs...
« Cet espace qui flotte autour des choses et qui leur donne leur relief et leur apparence, c'est l'atmosphère ou l'ambiance^[56] ».

Le terme d'ambiance, probablement créé au 19^e siècle est issu du verbe latin *ambire*, étymologiquement *amb* - *ire* aller - retour, qui signifie entourer, environner. Les terme d'atmosphère est plus ancien (17^e siècle). Il est issu du grec ancien *atmós* (« vapeur ») et *sphaîra* (« balle, sphère »). Comme en concordance, en ressort pour les deux terminologies un aspect englobant, environnant, enveloppant et

émanant. Une certaine forme de relief et de profondeur, de substance dotées de capacités enveloppantes déterminantes.

Cette atmosphère, cet air ambiant flottant et fugace sont caractéristiques de mouvements artistiques comme l'impressionnisme par exemple. Cézanne et Monet ne peignaient pas les contours de leurs sujets. Au contraire, ils laissaient en suspend la mouvance des formes en rendant possibles leurs inépuisables interactions et mutations spatiales. D'après Maurice Merleau-Ponty au sujet de l'ambiance chez les impressionnistes : « les contours des objets, conçus comme une ligne qui les cerne,

[56]. *Ibid.*



Claude Monnet,
Impression,
Soleil Levant,
Huile sur toile,
1872.

n'appartient pas au monde visible, mais à la géométrie^[57] ». Aussi, la technique picturale du sfumato, à l'ère Baroque, chez des artistes comme Rubens par exemple, donne aux sujets des contours imprécis au moyen d'un

glacis d'une texture lisse et transparente et rendent cette impression d'indécision, de mouvance qui définit bien le caractère insaisissable et fugace du paysage et de ses atmosphères ambiantes. L'ambiance, l'aura émanent et

[57]. Merleau-Ponty, Maurice. Sens et non sens, éditions Nagel, 12 janvier 1966.

transpirent des corps et des objets en mouvement qui peuplent le paysage.

D'un point de vue phénoménologique, elle se caractérise par un enveloppement, une sorte de film qui enveloppe les choses. Une couche sensible, une sorte de vapeur flottante. Cette aura ne transporte pas simplement des signes sensoriels, des odeurs, des sons, des couleurs émergents, des aspects qui se métamorphosent, mais bel et bien des humeurs et des sentiments directement rattachés à l'expérience du paysage.

Au travers les qualités et valeurs atmosphérique et ambiantes,

donc, se tient en le paysage un contexte relationnel entre une corporéité et une sensibilité subjective. L'ambiance ou l'atmosphère peuvent définir le paysage comme étant des phénoménalités qui le traversent et le modulent continuellement, de toute part et en tout instant. C'est par la prédisposition de mon corps que ma condition humaine, corporelle et affective est exposée, touchée, affectée, conditionnée par ces extases propres aux choses environnantes et englobantes, c'est-à-dire, par l'atmosphère qui enveloppe le monde jusqu'à me toucher moi, par un affect, des l'atmosphère d'un



Rubens, Peter Paul, Paysage orageux, Huile sur bois, 1625.

C'est donc cette relation de corps-à-corps en un corps humain et un corps environnant, un contenant et un contenu, que l'on peut envisager les notions d'ambiance et d'atmosphère. C'est une forme de sensualité matérielle, palpable par le

corps mais pourtant volatile et fugace qui englobe les choses et les fait exister. Cette atmosphère est dite « métasensorielle^[58] » car, d'une part, elle ne sépare pas un sens particulier des autres et se mêle continuellement aux autres sens de manière

[58]. Tellenbach, Hubertus. *Goût et atmosphère*, traduction Jean Arnsler, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p.17.

autres sens de manière
synesthésique

L'ambiance vécue de l'atmosphère d'un paysage, donc, est déterminé par ses caractéristiques et ses typicités comme sa matérialité, ses aspérités, ses formes, ses couleurs, ses odeurs, son esthétique pluri-sensorielle au regard d'une expérience multi-sensorielle du monde. De manière générale, nous pensons que l'ambiance est un facteur déterminant qui donne cette saveur au monde.



Il existe une nécessité mais aussi une complexité dans les enjeux de l'attention et de l'éducation au paysage : qu'ils soient éthiques et écologiques, socio-culturels, géopolitiques, économiques... Nous nous intéresserons à la question de l'acquisition et du transfert des savoirs du paysage, notamment entre diverses disciplines qui font quelque peu varier les perceptions, les pratiques paysagères et donc les méthodes d'instruction et d'enseignement de celui-ci. Instruire au paysage, c'est transmettre des connaissances et des savoirs qui lui sont propres et liés alors qu'éduquer au paysage relève d'une dynamique pratique entre savoirs-être et

savoirs-faire. D'un point de vue didactique il est intéressant de combiner ces deux approches utiles à la vie sociale, aussi en vue de produire et de propager une conscience et une connaissance collective du paysage qui pourrait favoriser une forme d'empathie et de respect durable vis-à-vis du monde et d'autrui. Une science de la vie de manière générale.

Cette formation à la thématique paysagère peut donc relever d'une acquisition de savoirs-faire et d'une capacité à les mettre en œuvre dans un espace-temps. Nous sommes persuadés que cette acquisition et cette maîtrise du sujet est à élargir non plus au professionnels du domaine

du paysage : paysagistes, urbanistes, architectes... mais à ouvrir au cadre global humain et social pour favoriser des dynamiques collectives qui puissent se révéler éthiques au regard de la question de l'éco-poétique paysagère. Selon Jean-Marc Besse à ce sujet : « D'autre part, outre la formation spécifiquement adressée aux (futurs) professionnels au sein des écoles de paysage et d'architecture, s'élève aussi la nécessité d'une éducation plus générale au paysage, voire d'une éducation par le paysage, destinée non plus spécialement aux paysagistes et aux architectes mais plus largement aux populations (habitants, acteurs

institutionnels, décideurs, politiques) qui sont impliquées dans l'organisation, l'entretien et la transformation des cadres matériels et spatiaux de la vie collective. Le paysage engage donc une interrogation de type épistémologique, et didactique sur les modèles de formation, ainsi qu'une réflexion sur les enjeux culturels et sociaux de l'éducation au paysage^[59] ».

Éduquer à l'attention p a y s a g è r e

L'approche cognitive mobilisée dans l'éducation au paysage met en jeu certaines capacités à percevoir, à définir, à décrire et à sentir les situations qui peuvent le composer. Penser le paysage engage une certaine

[59] Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.

forme de prédisposition mentale et affective capable d'anticiper ses phénomènes, notre intégration au travers de celui-ci, et de manière générale, favoriser notre attention à son égard. Jean-Marc Besse nous livre, au sujet du manque d'attention qui régie nos modes de pensée et d'actions envers le paysage, cette phrase suivante : « Notre époque, [...], est celle d'une crise de l'attention, et plus précisément, d'un affaiblissement des capacités attentionnelles, à l'école et dans la société. Les raisons que l'on donne de cette crise sont diverses : développement des outils numériques avec leurs effets anthropologiques « dispersifs », sur les régimes

de perception, stratégie d'excitation visuelle et mentale déployées par l'industrie de divertissement et des médias à l'âge du capitalisme néo-libéral, techniques de manipulation de la curiosité déployée par les firmes dans le monde de la consommation de masse, accumulation exponentielle des données et des informations [...]»^[60]

En effet, nous avons identifié, plus haut, que le contexte qui nous pose aujourd'hui question repose sur le rapport visuel et accéléré que l'on entretient avec le monde, qui conduit à une dégradation de la fonction d'habiter et d'expérimentation du monde, un éloignement à la Nature,

[60] *ibid.*

voire, un appauvrissement de nos paysages construits et quotidiens. En réponse à cela, nous identifions une nécessité d'éduquer à l'attention du paysage dès le plus jeune âge pour tenter de moduler des possibles formes et attitudes éthiques et empathiques qui soient plus durables et holistique, c'est à dire, en s'intéressant à l'objet ou le sujet du paysage de manière transversale et globale.

Éduquer aux enjeux d'une attention au paysage revient à la volonté d'inculquer une posture et des appréhensions qui puissent se révéler davantage éthiques et morales, puis sensibles et soucieuses au sujet du

paysage et de ses devenir, de leurs environnements, de leur biodiversité. Nous sommes convaincus qu'il apparaît nécessaire d'éduquer tout un chacun, le plus tôt possible, aux grands enjeux qui dessinent notre époque de changements, notamment en matière d'écologie et de notre insertion plus ou moins éthique et durable dans le monde. L'attention au paysage dès le plus jeune âge sera une hypothèse pour nous, comme un moyen par lequel nous sommes persuadés qu'il peut développer dans le caractère de notre condition au monde, une forme de posture socio-spatiale éthico-empathique.



CARACTÉRISTIQUES PAYSAGÈRES
MARCHE ET SENSATIONS
POÉTIQUE ET IMAGINAIRE



Classeur, Projet personnel, carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Dans notre approche personnelle du paysage, nous affectionnons l'idée d'élever et de combiner, en matière d'appréhension du paysage, des formes qui relèvent de la pensée, de formes réflexives, analytiques, descriptives en matière de paysage ; et de pratiques, notamment dans l'analyse de nos modes d'être et de ressentir le monde ; par une épistémologie de la description et de la représentation. Des adjectifs, des caractères, des conditions, des phénomènes, des esthétiques... C'est d'ailleurs le cas dans notre travail de classeur où nous avons développé, dans l'approche de différentes typologies de paysage, une réelle attention

pour eux, c'est à dire, un mode de description et de représentation qui se soucie de sa nature, de ses conditions, ses caractéristiques matérielles, chromatiques, ses phénomènes et nos rapports sensibles et corporels à eux, nos états d'âme, nos sensations corporelles, nos émotions...

La nécessité de la géographie scolaire.

Du point de vue de l'éducation et par le biais scolaire notamment, nous voulons comprendre de manière succincte, comment sont abordées, transmises et enseignées les valeurs, les nécessités et les enjeux liés au paysage en nous demandant

comment pouvons nous restituer, des le plus jeune âge, des qualités sociales et collectives en vue de favoriser l'attention, le soucis pour le paysage et le goût pour son expérience.

Nous somme convaincus qu'il existe une nécessité de sensibiliser notre approche didactique du paysage, pour en faire découler une appréhension pratique qui puisse s'avérer davantage durable, plus éthique et empathique en matière de paysage, est souvent en retrait des programmes scolaires. À partir de cela , nous étudierons l'intérêt de former, d'éduquer et d'instruire au regard de l'observation, de l'attention et

du souci pour le paysage dès l'école.

La France est un pays impliqué dans les causes du paysage et est signataire de la convention européenne portée à son sujet, qui comporte plusieurs articles, dont un (l'article n°6), qui stipule un engagement au niveau national et éducatif, à « promouvoir des enseignements scolaire et universitaire abordant, dans les disciplines intéressées, les valeurs attachées au paysage et les questions relatives à sa protection, à sa gestion et son aménagement^[61] ».

Cependant, le paysage est souvent en retrait des programmes d'éducation à la

[61] Conseil de l'Europe, Convention européenne du paysage et documents de référence, Strasbourg, 2000.

géographie scolaire, « malgré une discipline qui avait fait de son point d'entrée fort le paysage^[62] », d'après Isabelle Lefort, dont le souhait était de « faire comprendre aux élèves l'impératif d'un développement durable et équitable de l'habitation humaine de la Terre^[63] ».

Il était donc évident que dès l'insertion scolaire et dès l'enseignement de la géographie et de sa possible interconnexion avec les sciences de la vie et de la Terre par exemple ; aborder et lier la didactique du paysage aux enjeux de l'attention et de préservation de celui-ci, pouvait favoriser, renouveler voire transcender de manière

plus durable la relation et l'expérience vécue au sein du paysage dès le plus jeune âge et dans le temps.

D'après Anne Sgard, enseignante et chercheuse en didactique géographique, notamment dans son ouvrage intitulé *Les dimensions politiques du paysage*, il s'agirait alors selon elle de penser et d'enseigner le paysage en deux méthodes qui affindraient notre regard et consoliderait notre posture sur ou avec celui-ci : une éducation par et une éducation avec le paysage. De plus, diverses approches du paysage sont traitées dans l'enseignement de la géographie scolaire, diverses manières de

[62]. Lefort, Isabelle. *La lettre et l'esprit, Géographie scolaire et géographie savante en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1992.

[63]. Bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, spécial n°11, 26 novembre 2016.

favoriser les savoirs et les apprentissages collectifs. Nous sommes en tout cas persuadés que l'enseignement de la géographie en matière du paysage aurait la force d'inculquer le raisonnement géographique, les enjeux liés à l'écologie et au développement durable, et donc l'éducation par et avec le paysage et autrui.

Pourtant, la part expérimentale de l'homme au paysage, son approche corporelle, affective du monde, qui définit une forme d'appréhension spatiale réelle et quotidienne, n'est que rarement explorée, voire, est en retrait des programmes d'éducation scolaire et parascolaire.

Étant plus jeune, je me souviens que la géographie à l'école était le plus souvent et presque uniquement abordée d'un point de vue théorique et distancée du rapport à l'environnement, comme l'appréhension d'études de cas, d'études de cartes géographiques et de photographies par exemple. L'approche vécue du paysage était que très peu expérimentée au sein des classes, à part au regard d'autres disciplines telles que l'éducation sportive par exemple, où la place et l'intérêt de l'in-situ paysager, de l'expérience et de la découverte passaient qu'au second plan.

Je me souviens néanmoins de deux expériences avec le

paysage qui ont su me marquer, moduler mon attention et me faire approcher le sujet, en classe, sous un angle nouveau et une mobilisation d'une multisensorialité plus complète. Lors de deux sorties scolaires, nous avons pu faire évoluer nos savoirs en matière de caractère sensible, de géologie, de cosmologie ou d'ambiance par exemple par une approche corporelle éducative, dans l'in-situ du paysage, pour aborder la géologie et la géologie endémique des Pyrénées ou l'étude du ciel et de ses constellations par exemple.

Nous avons pu approcher et nous instruire en matière de paysage par une expérience

permise par la pensée, l'exercice et l'insertion du corps dans l'espace temps et dans la réalité du monde. Nous sommes persuadés que ces approches devraient être davantage considérées dans l'éducation de manière générale ; aux paysages comme à autrui.

Nous sommes persuadés que favoriser et développer un mode d'enseignement par et avec le paysage qui se soucierait d'avantage de l'expérience spatiale vécue à travers lui pourrait renouveler la fonction et les enjeux scolaires ainsi qu'améliorer le rapport au monde spatial et social, les valeurs morales et éthiques, l'empathie pour

le paysage et pour autrui et quelque part, une meilleure connaissance et préservation de l'environnement, de la nature, de nos conditions d'habiter et d'exister dans le monde.

Dans l'apprentissage scolaire, il existe une nécessité d'appréhender le paysage d'un point de vue relationnel et social : de vivre une expérience dans sa capacité à moduler les savoirs acquis et ensuite les modes d'actions et de relation à celui-ci.

Dans ce contexte de crise environnementale et d'éloignement à la nature, il paraît plus que tout évident d'engager un lien qui puisse

tendre vers un mode de relation affectif au paysage, aussi en vue de sensibiliser dès le plus jeune âge les hommes aux enjeux de notre époque. C'est notamment le cas des enjeux environnementaux et sociaux liés à l'ère de l'Anthropocène qui modulent et redéfinissent aujourd'hui la question de l'habiter et l'insertion éthique de l'Homme dans le monde.

L'éducation géographique et donc plus généralement l'éducation sociale ou politique pourraient davantage être grandies par une mise à l'épreuve du corps et de la sensibilité dans leurs capacités à moduler positivement l'attention et les attitudes paysagères

chez les enfants. Il existe une nécessité donc, de remettre la question paysagère puis son appréhension corporelle et affective au centre des préoccupations de l'éducation.

Ainsi, Jean-François Thémines et Anne-Laure Le Guern, dans leur article intitulé *Paysages des mobilités ordinaires : éduquer au regard en géographie scolaire*, nous livrent à ce sujet : « Tout projet d'éducation intellectuelle peut s'entendre que comme une éducation sensorielle, émotionnelle et rationnelle, car l'être humain est d'abord un être charnel, et qu'il s'inscrit, dans et par son corps, dans la fragilité d'une existence^[64] ».

Aussi, selon Anne Volvey : « Une didactique du paysage ainsi conçue nous semble de nature à soutenir une éducation du regard qui ne tient pas le sujet à distance et en surplomb mais, bien au contraire, tient ensemble l'œil et la main, le sentir, le faire et le comprendre, pour rapprocher la géographie scolaire de sa discipline académique de référence et de son épistémologie renouvelée^[65] ». Nous voudrions, par cette volonté d'éduquer par le paysage et non sur lui, une forme d'appréhension spatiale corporelle et affective qui puisse sensibiliser tout un chacun aux sujets et aux enjeux, à la connaissance comme à la valeur des

[64]. Thémines, Jean François, Le Guern, Anne Laure. *Paysages des mobilités ordinaires : éduquer au regard en géographie scolaire*, 2018.

[65]. Volvey, Anne. *Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique* », *Carnets de géographes*, n° 9, Géographie des émotions, 2016.

paysages qui nous entourent.

Ceci tient en la volonté d'établir des modèles de « classes plus vertes », qui se soucient davantage, par l'éducation et l'expérience, des enjeux de cohabitation avec le monde en crise. Le modèle de « classe verte », aussi appelée « classe nature », est un séjour dans le paysage et les campagnes, au plus proche de la nature, au cours duquel plusieurs élèves peuvent découvrir un milieu et participer à des activités de mise en contact du corps au paysage. De manière transversale sont abordées les matières traditionnelles qui sont étudiées en salle de classe en exploitant les thèmes locaux liés au milieu

exploré. Ensuite, se déroulent en alternance des activités de découverte du milieu, des balades d'observation de la biodiversité, une approche sur les savoirs artisanaux en lien au paysage et au lieu, la visite d'exploitations agricoles, des activités sportives variées qui favorisent l'exercice du corps par les contraintes du paysage.

La crise économique a eu raison des programmes de recherche sur le paysage et l'environnement qui n'ont plus reçu de financement à partir de 2014. Pourtant, la France était le seul pays européen à avoir fait autant d'efforts pour la recherche sur le paysage, l'Autriche ayant aussi mis en place un seul programme dans les années 1990-2000. Le ministère de l'écologie a changé de stratégie et a engagé en 2015 un nouveau programme de recherche-action nommé « Paysages, transitions, territoires », centré sur des projets d'aménagement du territoire expérimentaux cherchant à mettre en œuvre les transitions énergétiques, écologiques et

économiques. D'un point de vue politique et national sur la question du paysage et des questions environnementales et écologiques en France, le Ministère de la transition écologique base par exemple ses enjeux sur d'une part la préservation et la promotion de la qualité et de la diversité des paysages à l'échelle nationale ; et d'autre part, le fait de faire du paysage une composante opérationnelle dans les démarches d'aménagement et de territorialisation de l'espace. Mais les financements publics sur la recherche liée au paysage ne sont pas tous assurés. Nous sommes persuadés que la recherche sur le paysage à quelque part échouée puisque

notre méconnaissance du paysage continue de perdurer. Nous avons ainsi la volonté de moduler nos rapports et la qualité de notre étude du paysage pour tourner la recherche « sur » en une recherche « dans » le paysage, qui puisse éloigner cette part territoriale du paysage et nous concentrer davantage sur ses composantes comme indissociables du cadre et de l'expérience du monde.

Nous aborderons et étudierons des équipes et laboratoires de recherche qui basent leurs études sur le paysage et sur des thématiques comme les ambiances urbaines, la sensorialité, la question de l'habiter, la nature par une

mise en pratique du paysage en méthode. C'est notamment le cas du laboratoire AAU (Ambiances Architectures Urbanités), une Unité Mixte de Recherche du CNRS qui associe les Écoles Nationales Supérieures d'Architecture de Grenoble et de Nantes et l'École Centrale de Nantes. L'unité de recherche réunit deux équipes : le CRENAU, Centre de Recherche Nantais Architectures Urbanités ; et le CRESSON, Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain. Depuis sa création en 1998, le laboratoire de recherche évolue de manière interdisciplinaire et transversale, tant par sa composition (architectes, sociologues, informaticiens,

anthropologues, urbanistes, géographes, physiciens, historiens, philosophes), que par les problématiques et enjeux auxquels ils répondent (architectures, environnements, paysages, urbanités, ambiances), et par les outils qu'ils conçoivent et mettent en œuvre (méthodologies d'enquêtes in situ, modélisation et simulation des phénomènes d'ambiances...).

Leur ambition scientifique est d'impulser un élan créateur tout en fédérant la communauté nationale et internationale qui œuvrent dans le domaines du paysage notamment au regard des ambiances architecturales et urbaines

par exemple. Leurs objectifs s'appuient sur : la puissance opératoire de la notion d'ambiance dans le champ de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, les plans théoriques et pratiques au regard des connaissances sur les relations qui existent au sein des paysages notamment entre ambiances, architectures et urbanités puis l'engagement dans les débats et enjeux d'aujourd'hui, notamment sur les questions environnementales, politiques, paysagères, jusqu'à la possible transformation de nos cadres de vie et expériences de l'habiter. Le laboratoire dessine et explore six échelles de recherche et d'action avec le paysage qui sont le fait de

situer les approches en terme d'ambiance dans le champ des études sur l'atmosphère ; de déployer et des questionner les enjeux politiques de la notion d'ambiance ; de sensibiliser les futures transformations socio-écologiques des milieux de vie ; de tracer et de critiquer la pratique architecturale, urbaine et territoriale contemporaine ; d'expérimenter les ambiances par l'échelle architecturale dans une volonté de porter son attention sur les mondes perçus et vécus.

Le laboratoire interroge l'ouverture des politiques publiques, les types d'action et de planification architecturale, urbaine et paysagère aux questions écologiques et à la

part qui est laissée au sensible dans cette écologisation ou éco-poétique paysagère.

Rachel Thomas, membre du laboratoire AAU et de l'équipe de recherche du CRESSON, tente d'étudier et de caractériser notre insertion dans le monde par le biais de la marche. En prenant la marche comme un double outil d'investigation capable de favoriser la pensée, les savoirs et les pratiques, les expériences du monde. Elle ouvre le champ de la recherche en matière de paysage et de société à une manière de penser et de vivre transversalement l'étude « sur » le paysage, et l'exploration « dans » le paysage et avec autrui. Dans son livre intitulé

Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines, elle met au point une méthodologie de recherche-action sur le paysage en trois échelles et par trois moyens d'analyse, le faire corps avec le paysage urbain, de prendre corps et de donner corps à celui-ci. Par cette approche transversale et complète en terme de rapport au paysage et de recherche sur et avec lui, elle constitue une étude holistique qui s'intéresse à faire du paysage une globalité dont on ne peut extraire un caractère, un phénomène et un type d'être par le corps.

Dans tous les cas, la marche peut être abordée comme

un moyen de favoriser d'une part la pensée et les savoirs, comme outil pluriel capables d'aborder et d'interroger le paysage et l'expérience humaine ; et d'autre part l'engagement du corps dans des formes d'ambiance plurielles par le biais d'une corporéité en action, d'une sensibilité et d'une émotivité mises en exergue par l'exercice du corps et de la pensée.

La chercheuse a mis au point un dispositif méthodologique expérimental par la marche ; des systèmes analytiques et descriptifs, des techniques d'enquête, capables de « mettre en mot » l'expérience vécue des habitants de l'urbain à différentes échelles

	Mise en mouvement de l'enquête	Mise en mots de l'expérience	Mise en perspective des données	Mise à l'épreuve du terrain
1 ^{ère} personne	Explorer	Descriptions	Expériences comparées entre enquêteurs	Degré de lisibilité et d'hospitalité de l'espace
2 ^e personne	Accompagner	Entretiens	Analyse croisée des paroles habitantes	Degré de disponibilité des passants
3 ^e personne	Suivre	Récits	Contextualisation des conduites sociales observables	Degré d'anonymat et de visibilité en public

Scann du livre *Marcher en ville*, *Faire corps*, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines, Rachel Thomas. Tableau, La marche aux 3 personnes.

petite illustration des corpus de dérives photographiques : les affections de la marche

...Je marche sur les berges. Le sol est en terre. Je croise quelques cyclistes, des joggers et des femmes venues promener leurs chiens. Cadre bucolique propice à la détente et à la flânerie. Impression de respirer à pleins

poumons, d'être

...Rue Mortillet, des immeubles s'alignent de chaque côté. A leur pied, tout le long, des voitures en stationnement. Personne.

L'ambiance déchetterie, moins flâne

...Je marche toujours au centre de la rue, puisque le lieu reste désert. Je ne rencontre personne. C'est très calme, hormis ces bruits de marteau qui subsistent. Depuis que je suis rentrée dans le quartier par la rue Charreton, impression que je suis dans un enu

...Avenue du Maréchal Randon. En faisant encore quelques pas, l'espace donne l'impression de se dilater à nouveau. Une impression de vide se dégage de la chaussée, la circulation est moins présente, comme diluée. La voie de tram laisse une



Scann du livre *Marcher en ville*, *Faire corps*, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines, Rachel Thomas. Petite illustration des corpus de dérives photographiques : les affections de la marche.

Scann du livre
Marcher en ville,
Faire corps,
prendre corps,
donner corps
aux ambiances
urbaines, Rachel
Thomas. Figure 6
: Compte-rendu de
marche, Grenoble,
2007.

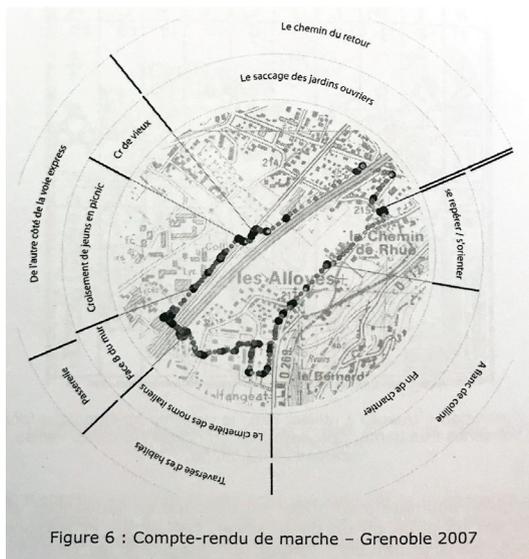


Figure 6 : Compte-rendu de marche – Grenoble 2007

Scann du livre
Marcher en ville,
Faire corps,
prendre corps,
donner corps
aux ambiances
urbaines, Rachel
Thomas. Figure 7
: Enregistrement
de 3 marches à
St Raphaël, 2007.

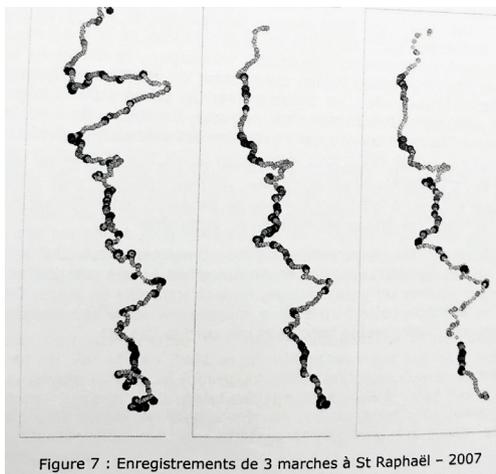


Figure 7 : Enregistrements de 3 marches à St Raphaël – 2007

et points de vue (je, tu, il). Dans le tableau ci-contre, elle croise, par une approche transversale, diverses manières d'étudier et de rapporter les expériences vécues au sein du paysage de manière rationnelle. Elle développe, par la méthodologie de la marche, une épistémologie de la description et de la représentation. Par ces quatre exemples suivants d'analyse d'expériences tirées du paysage, elle met en place des modes de représentation graphiques ou des modes de descriptions textuels, pour enregistrer certaines données vécues et créées en société ou de manière singulière. Par des illustrations graphiques qui allient image et texte, elle tente d'analyser et de synthétiser

certaines données socio-spatiales. En effet, au fil de ses déambulations, elle établit de méthodes de saisie des paysages et des expériences vécues, de sensations et des impressions éprouvées au travers lui par des notes, des croquis, des enregistrements pour matérialiser des formes d'imprégnation corporelles et émotionnelles in-situ. Par la recherche sur, dans et avec le paysage, elle tente de « dresser des portraits synthétiques de l'expérience sensible des lieux traversés^[66] » pour ainsi venir nourrir les savoirs en matière de paysage de manière collective et avec les différentes équipes de recherche du laboratoire.

[66] Thomas, Rachel. *Marcher en ville, Faire corps, Prendre corps, Donner corps aux ambiances urbaines*, Éditions des archives contemporaines, 2014.

D'après Rachel Thomas,
« Cette approche à la première
personne aide à dégager
les affections de la marche,
c'est-à-dire des manières
d'être en marche en tant
qu'elles expriment, traduisent
et mobilisent les emprises de
l'environnement sensible^[67] ».

[67]. *Ibid.*



3.

**Pratiquer le paysage.
Agir avec le paysage.**

D'après Augustin Berque sur la question du paysage : « Le paysage est un milieu biface composé d'une part humaine et d'une part naturelle^[68] ». La pratique d'action paysagère peut donc être composée de deux mouvements polaires mais associés : l'un qui va de l'extérieur, de l'environnement terrestre, ses formes et ses contenus vers l'intérieur, le monde humain. L'autre pratique peut se projeter de l'intérieur vers l'extérieur pour de multiples nécessités : inspiration, exploration, créativité... Selon Jean-Marc Besse « Une mesure est à trouver entre ces deux mouvements, aussi bien sur le plan de l'espace que sur celui du temps. La recherche de

cette mesure transcendantale constitue l'un des enjeux fondamentaux du projet de paysage^[69] ».

Aussi, nous sommes persuadés qu'il existe deux grands modes de perception et d'action sur et vis-à-vis des paysages qui soulignent divers modulations relationnelles, affectives et émotionnelles en mobilisant des éthiques et empathiques spatiales et sociales tout à fait singulières et parfois divergentes. Nous savons qu'il existe entre l'homme et le paysage une dynamique relationnelle qui dépend d'une question de proxémie et de préposition ou prédisposition spatiale et sociale. La proxémie ou

[68] Berque, Augustin. *Poétique de la Terre, Histoire naturelle*, éditions Belin, 12 mars 2014.

[69] Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.

proxémique est une approche du rapport à l'espace matériel et corporel qui peut nous permettre de caractériser davantage la relation du corps à l'espace dans un lien expérimental. À ce sujet, nous sommes persuadés que l'action paysagère peut être caractérisée à partir de différentes formes d'actions, diverses dynamiques et postures : agir sur, agir avec, agir vis-à-vis de, agir d'après...

Nous verrons que ces différentes prépositions nous mènent à deux typologies relationnelles que les hommes, les spectateurs comme les praticiens ou les spectateurs du paysage, sont amenés à mobiliser dans leur lien à

sa matérialité : L'agir sur et l'agir avec. Ces deux attitudes sont souvent combinées et entrelacées dans l'expérience et la planification de l'objet-sujet du paysage, pourtant, elles sont la traduction de deux attitudes remarquables vis-à-vis de celui-ci et probablement deux perceptions et conceptions différentes de sa matière. Il s'agira donc dans cette partie de souligner et d'argumenter les raisons qui nous mènent vers un « agir avec et vis-a-vis » du paysage car nous sommes persuadés que cette forme d'action peut nous mener vers un modèle d'insertion dans le monde de manière plus attentive, plus ou moins éthique et empathique.

Nous verrons brièvement qu'est ce qui peut relever d'un agir sur le paysage et comment aller au delà pour créer des formes de relations plus sensibles au paysage. « L'agir sur » le paysage relève d'un lien humain conceptuel sur l'environnement naturel qui précède son propre indépendantisme et autonomie.

Dès lors, dans le mode d'agir sur, les systèmes et arrangements du paysage sont pensés de manière dominante sur les dynamiques proprement naturelles, sauvages, phénoménales paysagères qui sont pourtant indépendantes de nous, de nos propres volontés et décisions.

Ce mode d'action, qui se prédispose « sur » le paysage me semble quelque peut dissocier l'action et la matière-paysage. Il découle aussi d'une volonté de moduler, fabriquer, arranger ses composantes matérielles d'après un désir utilitaire.

D'après Jean-Marc Besse à ce sujet : Agir sur met donc en œuvre une double dualisme, séparant d'une part le sujet et l'objet, et d'autre part la forme et la matière^[70] ». Une question qui peut donc se poser aux paysagistes et aux praticiens du paysage est la suivante : l'attitude envers le paysage et le mode d'action vis-à-vis des paysages peuvent-ils toujours relever d'une dynamique

[70]. Besse, Jean-Marc. *La nécessité du paysage*, éditions Parenthèses, Collection La nécessité du paysage, 2018.



Photographie,
Pech-David, projet
professionnel et
personnel, 2022.

éthique et empathique dans une approche conceptuelle et « fabricatrice^[71] ».

Vis-à-vis de notre nécessité d'engager une posture sensible, éthique et empathique, nous doutons de la pertinence et de la durabilité de ce mode d'action, notamment au regard des grandes questions et enjeux qui motivent notre recherche : la durabilité spatiale, environnementale et sociale de manière générale, l'habitabilité terrestre et ses modes de conception, notre lien et posture vis-à-vis de la « nature », notre insertion et notre expérience au cœur du paysage... Ce mode d'action agit dans le paysage et sur la nature comme si ils

relevaient d'objets inertes sans dynamiques propre et non de sujets dotés de vies et d'intelligences indépendantes, sensibles, créatives et mutables. Nous pouvons associer cette dynamique et posture vis-à-vis du ou des paysages à des postures spatiales commerciales, politiques ou touristiques par exemple où le paysage devient l'objet de nombreuses dynamiques d'arrangement et de « fabrication^[72] ».

Aussi dans une visée territorialiste qui pousse l'homme vers l'appartenance, la possession, l'utilisation, la modification du paysage, de l'environnement, de la nature et de la biodiversité.

[71]. *Ibid.*

[72]. *Ibid.*

Nous sommes convaincus que ce type d'attitude encre et inscrit davantage dans le présent et le futur une ère irréversible de l'Anthropocène. D'après François Gemenne, politologue et spécialiste des questions de géopolitique de l'environnement et directeur exécutif du programme de recherche interdisciplinaire nommé « Politiques de la Terre » à Sciences Po Paris (USPC), nous livre : « L'Anthropocène est une nouvelle époque géologique qui se caractérise par l'avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques. C'est l'âge des humains ! Celui d'un désordre planétaire inédit^[73] ».

En effet, les paysages politiques relèvent d'une nécessité de production, d'aménagement, de terrassement, de renversement et d'aplanissement du paysage, lieux de nos vies quotidiennes. Dans une dynamique accélérée et lissante, cette attitude fait du paysage une matière disponible et profondément désensibilisée. À partir de cela et en opposition à ce mode d'action, nous explorerons des modes d'actions avec le paysage qui soient plus à l'écoute, plus lents, et qui relèvent d'une interconnexion relationnelle plus résonante, plus sensible et émotionnelle.

[73]. Gemenne, François, Denis, Marine. Qu'est-ce que l'Anthropocène?, Article, publié le 8 octobre 2019.

La marche se révélera être une méthode d'insertion du corps sensible et émotionnel dans l'espace puis un moyen de mise en pratique expérimentale à l'épreuve du paysage et de ses multiples composantes spatiales : ses mouvements, ses profondeurs et ses différents plans, ses arrangements particuliers, ses couleurs, ses ambiances et ses atmosphères variées et variables, ses métamorphoses, ses sonorités, ses goûts... Nous sommes persuadés que la marche et la mise en mouvement du corps à l'épreuve du paysage peuvent permettre de mettre en exergue voir d'augmenter radicalement notre rapport au monde dans une visée

relativement plus empathique. Quand nous envisageons le paysage, quand nous le pratiquons voire quand nous le créons, nous sommes persuadés que la marche relève d'une posture spatiale à l'écoute et attentive aux paysages traversés et qu'elle saura nous donner les clés pour appréhender le monde par une corporéité toujours affective mise en mouvement.

Ainsi dans *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, le sociologue et anthropologue David Le Breton nous livre à ce sujet : « La marche est un lien d'éthique élémentaire au hauteur d'homme^[74] ». En effet, la condition humaine et collective est avant tout

[74] Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 5 avril 2012.

une condition corporelle et affective, un lien du corps à l'espace toujours dans un enchaînement de relations mouvantes, variables et « métamorphosantes^[75] ».

À l'ère de l'Anthropocène, au regard du rapport accéléré, visuel et quelque peu affadissant que nous entretenons avec le monde, nous perdons ce lien relationnel et émotionnel qui nous unit à la nature puis aux paysages car « l'humanité se retrouve assise et immobile^[76] » et s'affranchit de plus en plus de cette activité pour la mobiliser à des fins utilitaires.

Dans ce contexte d'éloignement, de perte,

de crise, d'accélération, d'aliénation quotidienne, qui tend à affadir voire à sensiblement éloigner la qualité de nos relations spatiales et sociales ; la marche apparaît donc comme une hypothèse capable de nous reconnecter au monde et à l'essence du paysage de manière douce, adaptative et empathique et dans une visée de compréhension, de profonde attention qui en font une méthode d'éco-poétisation spatiale intéressante : « Anachronique dans le monde contemporain qui privilégie la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance qui privilégie la lenteur, la disponibilité, la conversation,

[75]. *Ibid.*
[76]. *Ibid.*

le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies (...) Prendre son temps est une subversion du quotidien, de même la longueur plongée dans une intériorité qui paraît une abîme pour nombre de contemporains dans une société du look, de l'image, de l'apparence, qui n'habitent plus que la surface d'eux-mêmes et en font leur seule profondeur^[77] ». En effet, la condition humaine et son rapport au monde est corporelle avant d'être spirituelle et l'individu n'existe que là où il se tient à travers ses perceptions, sa sensorialité, son affectivité, ses gestes et

ses mouvements. Sa présence au monde est toujours celle d'une corporéité en action. À travers elle, il s'approprie la substance de son existence qui prend place dans le monde, selon ses conditions physiques et socio-culturelles. Sans elle il n'est plus homme car il existe dans le monde que par son corps. « Instrument général de la compréhension du monde^[78] », disait Merleau-Ponty. En effet, la branche phénoménologique de la philosophie, à l'inverse de l'idée de mathématisation du monde, consisterait à revenir à l'origine du monde et de la condition humaine pour penser de manière indissociable le lien entre l'environnement et le corps.

[77]. *Ibid.*

[78]. Merleau-Ponty, Maurice. *La phénoménologie de la perception*, éditions Gallimard, 1945.

En effet, Merleau-Ponty a ainsi décrit deux corps propres à l'Homme et en a fait leur opposition : Le corps médical, anatomique et le corps propre. Le corps propre étant opposé à un corps mathématique, étudié, disséqué et inerte, il représente quant à lui un corps vivant et conscient de son rapport au monde et de son existence. Un corps existant dans le monde et de telle façon que le monde ne soit pas dissocié de lui. « Le corps propre est dans le monde comme le cœur de l'organisme^[79] », disait-il. Ainsi, notre conscience forme avec le monde un système, signifiant d'ailleurs « tenir ensemble » en grec, de ce fait, nous sommes convaincus

qu'il nous est impossible d'accéder et de prendre goût pour l'expérience de quelque chose sans réellement la vivre de manière consciente et sensorielle. Car oui, la marche permet de mettre en action et de combiner une forme de pensée et une forme d'expérience sensible du monde, marcher c'est penser ; marcher, c'est être attentif à la vie ; marcher c'est résonner, marcher c'est vivre.

Dans la marche du philosophe, ce qui compte avant tout, pour Sénèque, c'est la relation à la pensée. On marche comme on pense, et inversement. Mais cette équivalence ne s'exprime pas principalement dans les gestes les plus

[79]. *Ibid.*

infimes de la démarche. Elle prend son sens plutôt dans ses orientations, dans ses modulations, dans ses styles et dans ses fonctions. Avec pour point de départ et pour ancrage fondateur l'idée que la vie toute entière est une marche et que l'homme est sédentaire, mobile et toujours en action.

Nous sommes convaincus que l'existence humaine, sociale et collective est indissociable de l'action et de l'expérience du monde et que donc un objectif d'augmenter la saveur de notre expérience au monde, aux divers paysages à l'échelle terrestre, qu'ils soient « naturels » et/ou construit, il relève en la marche et la mise

à l'épreuve du corps un réel moyen de redonner chair, de redonner vie à la substance du monde et à l'existence de ses sociétés.

Aussi, de nombreux philosophes comme Sylvain Tesson et David Le Breton vantent et mettent en avant les joies sensorielles de la marche en allant même jusqu'à faire l'éloge de celle-ci. « On marche pour découvrir des lieux et des visages inconnus, élargir sa connaissance d'un monde inépuisable de sens et de sensorialité. De ce fait, le monde devient l'émanation d'un corps qui le traduit en terme de perceptions et de sens^[80] ». La perception représenterait alors le fait d'une activité de

[80]. Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 4 avril 2012.

l'esprit par laquelle un sujet prendrait conscience d'objets dans son environnement sur le fondement d'informations délivrées par ses sens. La marche, la déambulation ou la flânerie sont des expériences corporelles, sensorielles et symboliques ; elles permettent d'enregistrer en soi une multitude d'informations et de faire exister des territoires émotionnels singuliers qui dessinent à l'échelle humaine une multitude de strates spatiales et de couches affectives créées par une humanité collective et mobile.

De plus, Rousseau a inventé la promenade infinie. Dans son ouvrage intitulé *Rêveries d'un promeneur solitaire*, nous

affirme que c'est le trajet qui devient essentiel. Le plaisir l'emporte sur l'utilité. Après lui, sur son impulsion, les romantiques vont faire de la promenade et de la flânerie un art, une façon d'être, presque une raison de vivre : marcher pour découvrir ce qui nous entoure et non forcément pour aller quelque part, voilà la nouveauté.

Marcher est donc un besoin, l'occasion de s'adonner à la méditation et à l'introspection. Mais, pour les philosophes comme pour nous, les raisons de la marche et de la déambulation sont multiples : se vider l'esprit, retrouver l'élémentaire, explorer et affronter l'inconnu, se

ressourcer, perdre notion de ses repères et du temps, augmenter ses connaissances et ses impressions du paysage, renouveler notre mémoire sensible... L'exercice du corps et celui de la pensée sont donc liés et indissociables.

De plus, David Le Breton nous livre au sujet des possibilités de la marche : « Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée mais ce qui se joue en elle à tout instant. Les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner. C'est exister tout simplement, et le sentir^[81] ». En effet, l'auteur Sylvain Tesson caractérise aussi les traits d'une société accélérée et en souffrance et d'un monde abîmé en

donnant comme hypothèse première l'exercice du corps et l'expérience du temps : « De nos vies riches et bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole. Il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini un instant^[82] ». Car déambuler c'est prendre le temps de perdre son temps, ne plus compter les heures qui défilent mais les ressentir, pour rentrer en contact direct et faire l'expérience subjective du monde qui nous entoure.

En effet, pour de nombreux artistes marcheurs, la marche apparaît comme hypothèse

[81]. Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 4 avril 2012.

[82]. Tesson, Sylvain. *Dans les forêts de Sibérie*, éditions Babelio, 1^{er} septembre 2009.

afin de ralentir l'engrenage et la cadence imposées par nos société et d'être davantage sensible aux enjeux écologiques qui marquent notre ère. Ainsi, pour David Le Breton, la marche permet de voir plus loin que le cadre et les rythmes qui sont imposés par la société en permettant de « laver les malaises de la vie quotidienne^[83] ». L'aventurière et exploratrice Sarah Marquis y compris, perçoit la marche comme un moyen de reconnecter à la nature et d'élever nos valeurs morales envers elle, elle apparaît comme solution première à l'Homme dans un monde abîmé afin qu'il sauve son habitat, qu'il se tire d'un engrenage accéléré voué à

la perte. Elle nous fait part de ses explorations et de ses expériences en rapportant : « Si mes expéditions n'avaient qu'un but, ce serait celui-ci : montrer que le lien avec la nature est le seul moyen pour l'être humain de sauver sa peau (...) Après tout, il s'agit seulement de retrouver la condition originelle de l'Homme : mettre un pied devant l'autre et recommencer, au cœur de l'immensité de la nature^[84] ».

Or, les espaces indéterminés, ouverts à la déambulation, à la surprise, à la découverte diminuent sensiblement de nos paysages urbains, construits et habitables, cette possibilité de faire corps à

[83]. Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 4 avril 2012.

[84]. Interview de Sarah Marquis par Yoanna Sultan-R'bibou, *Sarah Marquis marche pour communiquer avec la nature*, article, 25 juillet 2017, <https://cafebabel.com/fr/article/sarah-marquis-marche-pour-communiquer-avec-la-nature-5ae00bd9f723b35a145e7fe1/>

avec le monde au cœur de l'immensité de la nature s'amenuise sensiblement et s'éloigne visiblement de nos vies quotidiennes. La marche pourrait pourtant être la clé à la compréhension de notre monde en insérant l'Homme au contact de son essence même, la nature, et en lui procurant de multiples expériences émotionnelles et subjectives. La marche est une méthode d'immersion dans le monde, un moyen de se mettre en contact avec un univers inaccessible aux modalités de perceptions et de connaissances de la vie quotidienne. Un moyen de s'éloigner des façons dont notre système s'est éperdument borné à

conceptualiser la nature à des fins pragmatiques et utilitaires. La marche exige de sortir de chez soi, d'aller par delà les limites et les rythmes établis par la société. Nous sommes persuadés que nous devons porter notre attention vers un extérieur rempli de nature et d'indécision pour renouer avec nos fonctions d'habitants et peut-être pouvoir renouer avec une posture qui soit plus empathique.

De plus, comme l'affirme David Le Breton : « La destination n'apparaît que comme prétexte. C'est le voyage lui-même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'aux pieds une collection de panoramas, de bruits, de

saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir de nouveaux horizons (...) Tout ce dont nous prive le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes^[85] ». Au fil de son avancée, le marcheur élargit son regard sur le monde en plongeant son corps dans des conditions toujours nouvelles. Ainsi, David Le Breton caractérise aussi les traits d'une société moderne. Il évoque qu'aujourd'hui, l'humanité se retrouve assise et immobile et qu'elle ne pratique que la marche à des fins utilitaires ou obligatoires, sans avoir à se confronter au risque de la rencontre ou de la découverte de paysages inconnus ou d'autrui. Le sociologue nous rapporte : « En tournant dans son bocal,

il (le citadin) s'affranchit de la peur de la rivière^[86] » En effet, la marche exige de sortir de chez soi et de son confort afin d'aller découvrir ce qui nous entoure, de se décaler des nos modes des vies actuels dictés par les entrailles d'une société de consommation et d'aliénation : « Méthode tranquille de réenchantement de la durée de l'espace de l'existence, la marche exige de sortir de chez soi. Parcourir les sentiers ou les routes, arpenter les forêts ou les montagnes (...) Anachronique dans le monde contemporain qui privilégie la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la

[85]. Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 4 avril 2012.

[86]. *Ibid.*

curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies. Prendre son temps est une subversion du quotidien^[87] », Nous dit-il. De ce fait la marche est un lieu où se défont les schémas conventionnels d'appropriation du monde de par son caractère inattendu et les expériences émotionnelles multiples et subjectives qu'elle va permettre à l'Homme.

De plus, l'expérience sensorielle et perceptive du monde s'instaure dans la relation entre le sujet et son environnement. L'éducation, l'identification, les saveurs, les couleurs façonnent sans aucun doute

la sensibilité de l'être humain. Les perceptions sensorielles dessinent un monde de significations et de valeurs. Un monde de communication entre l'Homme et son milieu. De son expérience des sens sur son environnement, l'Homme prendra réellement conscience de son être et de sa façon d'être et d'habiter son environnement. C'est d'ailleurs le cas pour David Le Breton quand il affirme : « L'individu ne prend conscience de lui qu'à travers le sentir^[88] » Ainsi, pour l'anthropologue et sociologue, la condition humaine n'est pas toute spirituelle mais corporelle. En effet il n'est rien par l'esprit qui ne serait pas passé par la sensorialité. Allant même jusqu'à remettre

[87]. *Ibid.*

[88]. *Ibid.*

en cause les fondements d'une ancienne philosophie où Descartes y affirmait : « Je pense donc je suis^[89] ». Cependant, en considérant que la corporéité précède la spiritualité, il serait plus juste d'affirmer que « nous sentons donc nous sommes ». En effet, la sensorialité a permis notre premier rapport au monde depuis notre enfance. Les sens permettent la découverte et l'exploration de notre monde voire même l'éducation sur celui-ci. L'enfant va dès son plus jeune âge « goûter » le monde en mettant tout ce qu'il va trouver à la bouche, avant même d'avoir une conscience propre sur les choses et les espaces qui l'entourent. Ils va de ce fait, par l'expérience

qui lui a été permise par l'exploration de ses sens, façonner son être conscient en devenant, façonner la personne qu'il est sa façon d'être et d'agir dans son environnement. Or, nos modèles de vie actuels nous poussent à aller de plus en plus à l'encontre de cette nature qui permet pourtant à l'Homme de jouir de ses sens naturels.

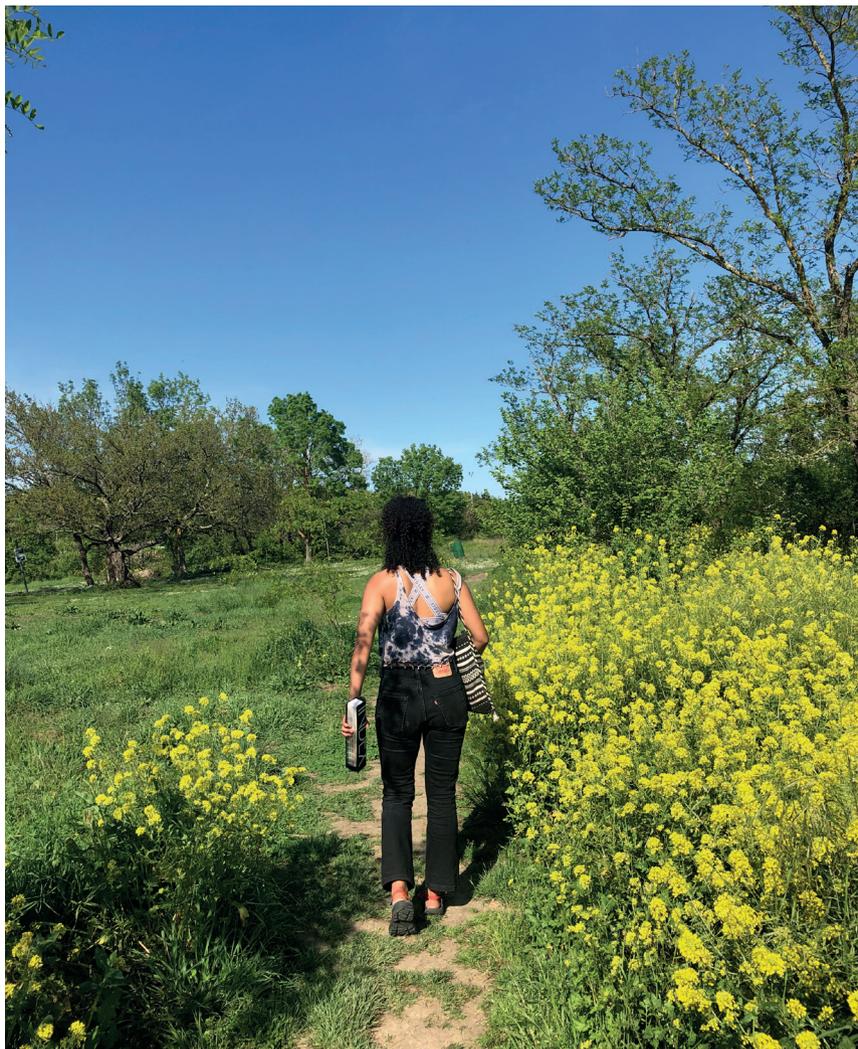
Le marche est pour moi la méthode qui me permet d'entrer en « vibrance » au monde, de faire le lien direct entre la sensorialité du paysage et ma propre réceptivité, ma sensorialité, mon corps. Elle me permet d'entrer en résonance directe avec ses composantes,

[89]. Descartes, René. Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, 1596 - 1650, paru à La Haye le 8 juin 1637.

ses atmosphères et ses ambiances variées et variables. Par elle, je prend le temps de faire connaissance de ce qui m'entoure, je prend le temps de m'approprier la substance de mon être en mouvement pour m'imprégner et emmagasiner une variété de qualités du monde vivant et sensible qui défile sous mes pieds, tout autour de moi et qui résonne à l'intérieur de moi, mobilisant tout un bagage sensible et émotionnel dont j'en garde la mémoire psycho-corporelle à jamais. Chaque marche, chaque expédition, chaque voyage est une possibilité pour moi de m'adonner à un terrain toujours nouveau et qui déborde de secrets et de qualités inspirantes. Chaque

chemin, chaque sentier, chaque territoire accidenté est pour moi une invitation à renouveler une émotion et un attachement à un lieu donné.

Chaque paysage parcouru s'offre comme une strate sensible qui se superpose, s'enchaîne, se combine pour former une impression globale du monde. La marche est pour moi une méthode d'insertion dans le paysage, qui, nous le verrons plus bas, fera l'objet d'une grande source d'inspiration voire d'une matière à création qui nous offrira une possibilité de renouveler le paysage urbain et habitable.



Photographie,
Pech-David : *La
méthodologie de
recherche, projet
professionnel et
personnel, 2022.*



Hamish Fulton,
Walking,
installation, 30
octobre 2013.

Hamish Fulton affirme que marcher transforme. L'artiste-marcheur arpente le monde depuis les années 1970 et fait de ses excursions dans la nature des performances artistiques restituées sous forme d'œuvres d'art. Il restitue ses expériences intimes avec l'environnement par le biais de

la photographie, de la peinture murale et de la sculpture. Il est aussi l'un des premiers artistes, à côté des Land artistes, à imposer la photographie documentaire dans le champ de l'art contemporain. Il évolue et traverse le paysage en démultipliant ses points de vue par la marche et engage

son corps et ses sens de manière continue. Le corps de l'artiste devient sculpture évoluant dans l'espace. A l'occasion de ses excursions dans le paysage, qu'il soit naturel ou urbain, il entre en réelle interaction avec lui. La marche devient un espace d'énonciation et une méthode d'expérimentation de l'espace qui fait œuvre. Dans cette exposition qu'il eut nommée « *Walking* », il a rassemblé mais qui crée une faille physique et donc corporelle entre l'homme et son environnement extérieur et naturel. Tandis que pour se déplacer à pied et faire pleinement l'expérience du monde environnant, il faut être à l'extérieur, au contact direct avec la matérialité naturelle et

ses dangers.

C'est d'ailleurs le propos de Rebecca Solnit, critique d'art et essayiste, qui écrit dans *L'Art de marcher* : « Bien des gens, aujourd'hui, vivent dans une série d'intérieurs séparés les uns des autres, passant de la maison à la voiture, de la voiture à la salle de gym, au bureau, aux magasins. À pied, au contraire, ces lieux restent reliés, car qui marche occupe les espaces entre ces intérieurs. Vit dans le monde, plutôt qu'à l'abri des murs érigés pour protéger du monde^[90] ».

Le caractère entier, direct et sans intermédiaire de la marche réside dans l'absence

[90]. Solnit, Rebecca. *L'Art de Marcher*, Essai traduit de l'américain par Oristelle Bonis, Mars 2004.

de barrière entre le marcheur et le monde, il réside également dans le fait que seul le corps, dépourvu d'artifices, intervient dans cette expérience de déplacement et de découverte de l'environnement.

La marche permet à l'homme de faire l'appréciation directe de ce qui l'entoure car elle rend possible un certain équilibre dans notre rapport au paysage grâce à une approche spatiale qui soit plus lente et plus douce. Cette activité à la capacité de proposer une méthode de mise en relation par le biais d'une corporéité attentive et pleinement réceptive ce qui en fait un mode d'action intéressant au regard de la posture éthique,

sensible et empathique que nous motivons.

Son exposition nommée « Walking » regroupe plusieurs œuvres tirées de ses voyages. Elle est composée d'un ensemble de seize peintures murales réalisés in situ, de cinq photo-textes encadrés, de l'édition du « Mètre », d'une vidéo « Margate walking » et de documents (livres d'artiste, catalogues) sous vitrine. Le parcours qui est ici exposé dessine une grande traversée au fil des cours d'eau et des côtes qu'il a longés, des routes et sentiers parcourus et des massifs franchis de 1971 à 2012 en France, en Écosse, en Espagne, aux Pays-Bas, en Suisse, en Italie, en Autriche,

en Allemagne, aux États-Unis, au Japon et au Tibet. Pour son projet au Centre Régional d'Art Contemporain Languedoc-Roussillon, Hamish Fulton a réalisé durant l'été 2012 une marche de 23 jours à travers les Pyrénées, au cours de laquelle il a relié Hendaye à Llançà en suivant en partie le GR11 espagnol.

Hamish Fulton utilise un processus poétique pour composer et qualifier ses œuvres, proche des haïkus japonais, il ne recherche pas à décrire mais plutôt à évoquer subtilement des impressions sensibles et émotionnelles qui sont ressenties in-situ et par un corps réceptif et sensible en perpétuel mouvement.

Son texte « Into a Walk into Nature », commence par ces deux phrases : « L'implication physique de la marche crée une réceptivité au paysage. Je marche sur la terre pour m'introduire dans la nature^[87] » Or, il caractérise la difficulté à exercer cette activité, surtout dans un espace-temps moderne : « Depuis les fenêtres de la maison, aux vitres du bus, les vitres du train, les vitres de l'aéroport, les vitres de l'avion, les vitres de l'aéroport, les vitres de la navette de l'aéroport, les vitres du train, les vitres du taxi, les vitres de l'hôtel, les vitres du restaurant, les fenêtres de la galerie, l'écran d'ordinateur, et l'art protégé par du verre^[91] ». L'artiste aussi tire le portrait de

[91] Fulton, Hamish. *Into A Walk into Nature*, dans Hamish Fulton, *Walking Artist*, Düsseldorf : Richter, 2001.

manière caricaturale et fait la critique de nos rapports au monde et à autrui et de nos modes de déplacement dans une ère urbaine, qu'il décrit comme une succession continue d'intérieurs. En effet, il y a, dans les cadres et limites établies par la société, toujours une rupture, une séparation, une distanciation qui se veut protectrice et transparente, mais qui crée une faille physique et donc corporelle entre l'homme et son environnement extérieur et naturel. Tandis que pour se déplacer à pied et faire pleinement l'expérience du monde environnant, il faut être à l'extérieur, au contact direct avec la matérialité naturelle et ses dangers.

[88]. *Ibid.*



L'image et la pratique du jardinier nous intéresse par sa relation au paysage. Il met en œuvre une posture attentive et à l'écoute du monde qui en font un acteur sensible dans toute une éco-poétique socio-spatiale. Jardiner peut aussi être un acte d'art voire s'avérer être un acte de résistance.

En effet, du point de vue de l'histoire de l'art, le jardin est un lieu du vivant et un fruit du soutien, de l'arrangement et de l'imagination de l'homme. « C'est un lopin de terre, un morceau de ciel, sur et sous lequel l'homme fait jouer les lois de la nature pour son agrément^[92] ». C'est cette co-production si particulière entre l'homme et la nature

qu'on appelle le jardinage qui intéressera le fruit de notre pensée.

Le jardin c'est le lien entre le paysage, la phénoménologie en lien aux conditions et aux saisons, et le fruit de la main de l'homme. C'est cette cohabitation et cette entente qui pousse l'homme à l'appréciation du paysage, à la lenteur et à l'écoute que nous relevons, en l'action avec le paysage, une forme d'éthique et d'empathique : une éco-poétique paysagère qui saura nous nourrir.

Le jardinier et paysagiste Gilles Clément eut soulevé des idées très intéressantes en matière de relation à l'espace

[92]. Legendre, François. Toutes les natures se cultivent ! Du Jardin d'Art au Jardinage des Talents, article, <https://www.senzeoart.fr/single-post/2017/03/31/toutes-les-natures-se-cultivent-du-jardin-d-art-au-jardinage-des-talents>



La maison de Gilles Clément à Crozan dans la Creuse met en lumière le concept de «vagabondage» des plantes que nous soulevons.

et dans la pratique jardinage du monde notamment l'idée du jardin planétaire, du jardin en mouvement ou du jardin de résistance.

Gilles Clément fait naître, dans l'idée et l'intérêt qu'il

porte au concept du jardin en mouvement, la volonté d'un espace habitable qui soit plus foisonnant, plus vivant et d'un lien plus éthique et durable au regard de celui-ci. L'attitude du jardinier fait émerger un équilibre plus stable et durable

dans la relation de l'homme au paysage, une proximité plus intimiste qui définirait à l'échelle du territoire urbain un milieu plus intime et émotionnel.

D'après le jardinier et botaniste : « Jardiner c'est résister^[93] ». En effet, le mode d'action qui privilégie un rapport plus doux et plus lent au monde se retrouve en opposition aux instances qui maîtrisent, territorialisent voire dévisagent le paysage. Il porte la volonté d'un monde où l'homme vivrait avec la nature et non pas à son encontre. Il nous livre « Mon jardin et les voyages sont les deux sources d'enseignement pour moi. J'observe beaucoup ce qui se passe dans la

nature, puis j'argumente. Je fais des constats, ce n'est pas idéologique. Je me rends compte que l'idée d'une maîtrise de la nature par l'homme est illusoire et dangereuse. Il faut laisser faire, aller dans le sens des énergies en place, et non contre. C'est du « bon sens ». Il était presque fatal que j'arrive à ces conclusions, et j'étais presque choqué de ne pas avoir d'écho^[94] ».

Le concept de « Jardin planétaire » met en lumière le phénomène de « vagabondage » des espèces, les possibles hybridations et croisements en se basant sur l'idée que la Terre est, à l'image du jardin, un espace clôturé que

[93]. Clément, Gilles. *Jardiner c'est résister*, interview, Reporterre

[94]. *Ibid.*



Gilles Clément,
Parc André
Citroën, 14
hectares, 2 Rue
Cauchy, 75015
Paris, 1986-1992.

l'Homme, dans une attitude de « bon jardinier », sait et doit le ménager et en prendre soin. Aussi, les paysagistes et les jardiniers de notre ère constatent en la possibilité des modèles relationnels du Tiers-Paysage, en leur adaptation au milieu une adaptation au « climax », dans une époque

notamment bouleversée par les catastrophes causées par le réchauffement climatique. Chaque étape de l'évolution d'un fragment de Tiers-Paysage et de friche par exemple, correspond une nouvelle génération de végétaux qui émergent, évoluent et s'adaptent à des

milieux de vie quelque peu infertiles.

L'intervention du jardinier sait s'adapter et se situer avec empathie dans ces mouvements spontanés et sauvages avec discrétion et modestie. Gilles Clément nous livre « Mon jardin en mouvement n'est pas un modèle universel, précisez-t-il. Plutôt une philosophie : agir à travers la complexité avec le moins de coercition possible^[95] ».

L'émergence du parc André Citroën à Paris illustre ce rapport qui peut exister de la nature au paysage urbain territorialisé et géopolitisé. À l'inverse d'autres parcs

comme lieux d'exposition et d'esthétisation poussée, le parc André Citroën se propose d'être un jardin. Il a été réfléchi dans sa composition et dans son échelle monumentale par rapport et en réponse à l'urbanisme général de la ville de Paris.

Toutes les thématiques de ce jardin sont basées sur l'idée du jardin en mouvement, à partir de laquelle il est décliné plusieurs aspects et typicités de celui-ci, notamment en deux grandes idées qui se dégagent.

D'une part, il existe un jardin des transmutations où sont aménagées des typologies sériels de jardins qui se font

[95].Ibid.

face. D'autre part est pensé l'imaginaire du jardin des métamorphoses.

Ils constituent deux jardins allongés et disposés selon la perspective centrale et linéaire de cette forme paysagère qui cerne d'une part la Seine et d'autre part la ville.

Dans ces dynamiques matérielles qui sont pensées, il existe dans le jardin des transmutations des jardins de couleurs puisque chaque métaux de la transmutation alchimique à une couleur qu'il fallait traduire. Selon Gilles Clément, cette idée mouvante ne pouvait que se traduire par la diversité floristique des couleurs utilisées.

La diversité des couleurs ne naît pas simplement du souci de collection, d'expérimentation ou d'énumération des classifications botaniques possibles, à l'image des pratiques du jardin des plantes par exemple.

Dans l'évolution du jardin d'un point de vue général, ses mouvances et ses métamorphoses matérielles et chromatiques prennent forme, à partir de divers phénomènes qui sont traités et appréhendés d'un point de vue phénoménologique et holistique : l'apparition et la transition des différentes saisonnalités par exemple.

Aussi, dans l'Anthropocène,

ère d'un paysage territorialisé, géopolitisé et commercialisé ; jardiner le monde apparaît comme une forme de résilience et de résistance de l'homme face aux instances qui les maîtrisent et les dévisagent : « J'attachais de l'importance à la diversité, à la vie, et ça coïncidait avec les préoccupations de l'écologie. Un paysagiste peut faire du paysage avec du béton, le jardinier travaille avec le vivant. Certains paysagistes ne connaissent pas les plantes, ils sont plus des sculpteurs^[96] »

L'idée du jardin en mouvement laisse place à la vitalité et à la biodiversité. Il privilégie des dynamiques spatiales spontanées comme la

mouvance et l'itinérance des plantes, la transgression des lignes tracées, la désobéissance du cadre établi par la société.

On commence à comprendre qu'au travers même d'une apparence qui peut être dérangeante voire anarchique, notamment dans les formes d'apparition du Tiers-Paysage, existe une force biologique et une force de renouvellement. Cette dynamique serait intéressante pour faire un jardin ou pour faire une ville et non plus lutter systématiquement contre la mouvance et la force naturelle.

À l'image de la marche, nous sommes persuadés que la

[96]. *Ibid.*

pratique du jardinage peut permettre d'enseigner à l'homme l'art de la vie.

En effet, le jardinier se veut de prendre soin avec empathie et respect son jardin. Il dessine son propre paysage, en collaboration avec la nature qu'il va respecter dans toute sa diversité. Il ne va pas prendre soin de la même manière de la fleur de lys et de la tomate. Il va savoir adopter une attitude variée en fonction de chaque espèce vivante, il va repérer les besoins et les nécessités de chaque être pour lui permettre de se développer et de prospérer à sa juste valeur. À l'image de Gilles Clément, jardinier modèle, il est intéressant de donner de

l'espace et du temps à chaque plante pour lui permettre de s'exprimer pleinement, d'exprimer ses qualités et sa vraie nature, ses formes, ses couleurs, ses arrangements infinis, ses métamorphoses.

Il s'agirait donc, à partir d'une posture empathique, à l'image de celle du jardinier, de venir inspirer et renouveler l'attitude de l'homme comme habitant à l'échelle planétaire. Nous sommes persuadés que moduler notre attention par le biais d'une sensibilisation et d'une poétisation spatiale pourrait être une hypothèse de taille face aux nouveaux enjeux et desseins urbains qui se dessinent et s'ancrent à l'échelle de la Terre.

Nous sommes convaincus que la pratique du jardinage, aussi intime soit-elle, ne permet que de mettre en lumière un mode d'action intéressant qui pour nous relève d'une nécessité dont le monde en souffrance et en crise à plus que jamais besoin : une forme d'attention, une prise de soin, un accompagnement, un soutien, un réinvestissement, un renouvellement...

Michel Foucault nous livre à ce sujet : « Le jardin c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde^[97] » Cette pensée que le jardin est un faire valoir pour la totalité du monde fait du jardin un réel art de l'hétérotopie. Les jardins sont des formes condensées

de notre meilleure expérience du monde car nous faisons en sorte de les arranger, de les harmoniser et de les faire prospérer de la meilleure manière qu'il soit, tant pour leur propre développement que pour notre intérêt en tant qu'hommes.

C'est cette cohabitation douce et attentive qui pour nous pourrait faire l'objet d'un renouvellement d'éthiques et d'empathiques spatiales qui pourraient s'avérer nettement plus durables. Nous pensons qu'il est possible d'appliquer ce même modèle d'action et d'attitude à l'échelle urbaine par exemple : il en reviendrait à rapprocher l'ère urbaine et sa conception de manière

[97] Foucault, Michel. *Des espaces autres, Dits et écrits, 1954-1988*, vol. IV : 1980-1988, éd. D. Defert et F. Ewald, Paris, 1994.

plus éthique par exemple : s'intéresser aux populations locales et à leurs besoins de manière plus intime et dans un souci de cohésion à la réalité, de s'intéresser davantage aux lieux, aux paysages, aux territoires sur lesquels l'on voudrait s'implanter, s'intéresser à la diversité naturelle et aux ressources locales présentes sur le terrain et dans sa périphérie, prendre davantage en compte voire intégrer les notions de temps, de climat et de topologie du site, réintégrer les couleurs du paysage naturel et leurs métamorphoses pour fondre la construction dans son environnement de proximité et faire le lien direct entre nature et architecture... En effet, la

liste est longue et ne pourrait que davantage être étayée.

Nous verrons dans une prochaine grande partie en quoi et comment ces actions avec le paysage, et notamment le jardinage, représentent une source d'inspiration inépuisable, un répertoire inspirant qui ont la force de proposer un renouvellement des formes de construction et d'insertion de l'homme dans son paysage habitable et quotidien.

Le Land Art est une tendance d'art contemporain inspirée du paysage où les artistes composent directement dans le cadre et avec la matérialité du site et de sa nature : sur, dans et avec l'in-situ paysagé. Dans notre attention éthico-empathique pour le paysage, le Land art et la posture du Land artiste se révèlent être des formes d'art-action modestes, des sortes de performances dans l'in-situ paysagé qui mettent en place une méthodologie de recherche-action-crédation pour refaire paysage de manière totalement intéressante.

La posture et les méthodologies des Land artistes nous intéressent

car par elles et par leur goût général pour leurs expérience de l'environnement, ils tendent à agir dans le paysage de manière attentionnée, holistique et sensible : ils agissent sur, par et avec le paysage comme étant un tout sensible, indépendant, sauvage, muable, éphémère et dynamique.

L'artiste, par son insertion douce et lente dans le paysage, parfois en prenant la marche comme méthode d'enchantement, s'insère, s'inspire et crée dans le lieu tout en rendant possible une forme d'harmonie plurielle qui puisse réunir la Nature et lui même par leurs propres poétiques respectives mais combinées

: une auto-poïèse naturelle où la Nature est déjà en train de se faire et produit elle-même et de manière auto-renouvelée du sens, de la matière et des effets ; puis, la propre poïétique de l'homme artiste qui, grâce au site, crée une forme d'art qui émerge du milieu, du site, du paysage et de sa nature.

Par le Land Art, l'artiste opère une forme d'attention, de sensibilité et d'empathie spatiale et opère, de manière humble et modeste, des formes d'art éphémères. Le Land artiste se positionne en deçà ou à côté du paysage, il crée avec lui et existe par lui. Il n'opère pas des dynamiques orgueilleuses et dominantes sur le paysage, des formes

d'action sur, d'aménagement et de territorialisation du paysage ; plutôt, il opère un mode d'action plus lent, plus doux, une connexion intime, une poétique et une forme d'art commune partagée : la nature au sein du paysage.

Le Land artiste souligne poétiquement voire symboliquement les diverses forces de la nature sans la dégrader : ses mouvements et ses dynamiques, ses métamorphoses, ses arrangements, ses harmonies et sa beauté au sein du monde. Pour ce faire, l'artiste du paysage utilise des matériaux organiques recueillis dans l'in-situ paysagé : du bois, de la terre, du sable, des pierres, des

feuilles, des branchages pour former une création en parfait harmonie et résonance avec le lieu. Cette forme de résonance motive l'action de l'artiste car il est touché, émotif ; il est affecté par le paysage et exprime à son tour une émotion, une pensée, un message. C'est une forme de cohabitation, de communication, de partage entre l'homme et la Nature qui les réunit sous un même trait commun : le paysage. À travers l'art s'opère une forme de résonance entre deux corps sensibles, l'Homme et la Nature, qui induit une relation émotionnelle et une transformation mutuelle induite à la fois par la Nature et par l'artiste.

Le Land Artiste sort des sentiers battus, il s'exprime en dehors des musées, des grandes galeries, des podiums et des projecteurs, de la ville. Il rejette le plus possible la marchandisation de l'art comme la marchandisation et la défiguration du paysage de manière générale. Les modestes moyens qu'il utilise (son corps, le paysage, la photographie...) expriment un rapport au monde quasiment défait du rapport utilitaire et de la valeur marchande du paysage, des territoires et des sociétés qui y habitent. Majoritairement, les œuvres de Land art prennent forme loin des villes et finalement loin des sociétés.

Par cette forme d'action dans l'intimité du paysage et loin des yeux de tous, ils ont la volonté que leur art s'intègre davantage à l'environnement et au monde pour rendre leurs créations vivantes, parlantes, symboliques et porteuses d'un message collectif qui puisse nous toucher par les sentiments. Celui de la nécessité de l'attention au paysage, de l'idée de dégradation de notre rapport à la Nature, de l'idée de préservation et d'écologie du lieu par exemple. Nous sommes persuadés que le Land artiste s'intéresse au monde d'aujourd'hui, à ses problématiques et ses enjeux, pour ouvrir la voie à des formes d'actions et d'insertion dans le

paysage plus doux et durables. Le médium de la photographie, du croquis et du reportage vidéo permet à tout un chacun de faire la connaissance de ces formes d'art messagères pour qu'elles puissent créer de l'effet dans la société, partager auprès de tous une poésie du monde, favoriser ou moduler de manière collective ou subjective des formes de pensée soucieuses et empathiques vis-à-vis du paysage et de ses possibles devenir et transformations, des formes sensibles et émotionnelles qui élèvent nos valeurs morales et éthiques envers la Nature...

Certains Land artistes opèrent, par une méthodologie



Richard Long,
A Line Made By
Walking, sculpture,
1967.



d'insertion au paysage en marchant et créent à partir de ces expériences des formes d'art paysagés humbles et éphémères.

C'est le cas de Richard Long, Land artiste et artiste-marcheur adepte d'une forme de transformation douce et légère de l'environnement, dans ses oeuvres nommées *A Line Made By Walking* ou *Time and Space*. Cette volonté d'humilité face et avec la nature se retrouve dans ses travaux, il module les matériaux à la main la plupart du temps et fait apparaître des formes d'art à échelle humaine. Il propose ainsi une forme de co-création entre la nature et lui à travers son itinéraire pédestre et

déambulatoire comme moyen d'expérimenter, d'éprouver et de restituer une forme de génie du lieu et de phénoménologie naturelle et expérimentale dans l'in-situ phénoménal. Par la volonté de souligner ou de surligner l'expérience des ses paysages vécus et traversés, il tente de refonder de manière presque primitive le rapport proximal qui existait autrefois entre la nature et les premiers hommes par une forme d'expression la plus simple qu'il soit : des formes géométriques ou organiques, des cercles et des lignes droite ou sinusoides.

Véritable théoricien du Land art et praticien du paysage, l'artiste Robert Smithson eu sûrement réalisé l'œuvre de



Robert
Smithson,
Spiral Jetty,
photographée
en avril 2005.

Land art la plus percutante et célèbre de l'histoire.

Il eut façonné au sein du paysage et de la lande une spirale mathématique de 450 mètres de long pour 5 mètres de large, aux abords

du Grand Lac Salé dans l'Utah aux États-Unis en 1970. La géologie, topographie et les phénomènes du lieu comme sa sécheresse, ont directement inspiré et influencé l'artiste dans sa réalisation voire son installation. La forme

organique créée par l'artiste et sa troupe de 625 personnes, s'enroule dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Elle se constitue de matériaux endémiques et caractéristiques du site, de boue, de cristaux de sel, de rochers de basalte, de bois et d'eau du Lac.

Au moment de sa création, le niveau de l'eau du lac était anormalement bas à cause d'un épisode de sécheresse dans la région. Depuis, l'eau du lac n'a fait que monter et descendre et moduler petit à petit et au fil des phénomènes naturels l'identité de l'oeuvre. De temps en temps elle s'immerge ou émerge, de manière générale, l'oeuvre

tend à s'effacer au fil du temps. Cette douce et lente modulation et modification de l'oeuvre par son environnement apparaît comme une sorte d'aboutissement ultime pour l'artiste. Le caractère symbolique de l'oeuvre témoigne de manière poétique une certaine place retrouvée de la nature et une mise en avant de sa prédominance originelle et primitive sur l'homme et les sociétés.



4.

**Le paysage comme
source d'inspiration et
matière à création.**

Le paysage naturel représente pour nous comme pour autrui un grand modèle, une référence, une source inépuisable d'inspiration. La Nature à toujours été la première source d'inspiration pour l'Homme puisqu'il s'y insère et arrange grâce à elle un monde à sa convenance et adapté à ses besoins.

Nous pensons que grâce aux paysages de nature et aux expériences sensibles et émotionnelles vécues et créées avec lui et par lui, il est possible de tirer parti de certains résultats d'expérience où nous prenons goût de manière générale à l'attachement et à l'expérimentation de l'environnement.

Nous voudrions que cette part expérimentale puisse devenir une source d'inspiration première et un moteur à la création. Nous sommes sensibles à l'expérience du paysage et dans le souci d'en conserver une mémoire émotionnelle et matérielle, nous affectionnons le fait d'emmagasiner, de saisir, de relever et de collecter les données vécues et expérimentées en vue de pouvoir les réinvestir dans la vie de tous les jours, de constituer un répertoire qui puisse aspirer à renouveler notre vision et de notre savoir du monde.

Nous voulons, par un travail analytique de récolte du

paysage, pouvoir penser le monde et la conception environnementale sous un œil nouveau, toujours attentif et profondément inspiré par ce qui nous environne.

La nature recèle d'un répertoire intrinsèque sensible toujours renouvelé et métamorphosé au fil du temps, des cycles, des saisonnalités voire des problématiques rencontrées comme le réchauffement climatique par exemple. Elle élabore des systèmes toujours optimisés pour s'adapter au mieux et de manière sensible aux variations à travers les ères.

Nous sommes persuadés que les caractéristiques des

paysages de nature devraient être une source d'inspiration pour tout-un-chacun puisque rien n'est jamais passé par notre esprit qui n'aurait pas déjà été planifié et inventé par la nature.

Ses formes organiques, ses arrangements, ses couleurs et ses métamorphoses chromatiques, ses sonorités, ses odeurs, ses textures, ses aspérités sont autant de qualités que nous voulons conserver pour nous permettre de nous adapter et de nous insérer aux mieux à travers elle. Nous sommes intimement convaincus qu'investir la Nature et ses typicités à la capacité de produire davantage d'effets

et de sens dans notre monde humain de plus en plus aseptisé, dématérialisé et dénué de sensibilité.

En tant qu'habitant de la Terre, designer comme praticien de l'environnement, nous aimerions que ce répertoire puisse nourrir et renouveler la conception du monde, renouveler la qualité et la condition de vie de nos lieux d'habitation, renouveler nos villes, nos jardins... Par cette attention et cette inspiration pour la nature, nous voudrions redonner goût au cadre et à l'expérience de nos paysages urbains, quotidiens et habitables.

Nous sommes persuadés

que la vie en général mais aussi le design et la création qui construisent les cadres et rendent possible une expérience du monde, peuvent mutuellement se nourrir d'une part d'expérimentation pour constituer des ressources inspirantes et toujours ancrées dans le réel, afin d'envisager et de créer le monde humain de manière plus attentive, plus douce et plus durable au sein de la nature.



L'homme puise inspiration dans l'immense éventail de modèles que recèle la Nature pour y trouver des réponses, des clés, un miroir capable de lui offrir une intégration et une adaptation au monde naturel. La nature est de manière constante à l'œuvre et crée une forme d'art inégalable. Cette approche inspirante nécessite de prendre son temps pour apprécier sa valeur, remarquer ses métamorphoses, ses détails, ses arrangements, sa sensibilité et son intelligence. La nature est en perpétuelle évolution et se renouvelle constamment par des métamorphoses variées qui font part de son intelligence et de son aptitude à s'adapter selon les cycles, les saisons

et les phénomènes. La nature est belle et nous inspire car elle change au fil du temps. Par ses variations il est possible de palper la vitalité du monde qui nous entoure et nous porte. Elle fait preuve de méthodologies sensibles intrinsèquement conçues pour s'adapter au temps qui passe, aux saisonnalités voire aux conditions néfastes qui peuvent venir la perturber. C'est d'ailleurs ce que nous avons constaté dans l'émergence du Tiers-Paysage, qui a la capacité d'émerger et d'évoluer dans des zones urbaines hyper-anthropisées souvent hostiles pour le développement de la Nature de manière générale. Le Tiers-Paysage, par exemple, à toujours su nous inspirer

4. Le paysage comme source d'inspiration et matière à création.

LE GRIS : MATÉRIALITÉ ET DESIGN DE SITE

VOUS ACCÉDÉREZ LA COULEUR GRIS COMME MATÉRIAU DE CONSTRUCTION. COMMENT ? VOUS POUVEZ OBTENIR CETTE COULEUR EN MOUVANT COMME DE RÉGULARITÉ CHROMATIQUE, LAISSER PLUS DE MATÉRIEL PROBABLEMENT AU COEUR DE CHANGEMENT SUR L'ARÊTE DE CE POINT, PUIS S'ÉLOIGNER SUR LA PARTIE DU SITE DANS LEVOLUTION DES COULEURS ET DES SITES. NOUS PRÉSENTONS UN MÉTHODE (UNE ÉPISTEMOLOGIE) POUR LA MATÉRIALITÉ URBAINE, SON ÉVOLUTION ET SON ÉMERGENCE CHROMATIQUE. VOUS POUVEZ EN OBTENIR LA DYNAMIQUE MATÉRIELLE ÉMERGENTE. DANS UN DÉSIGN PÉRIODIQUE, RÉGULIÈRE, RÉVOLUEUR, LEVOLUTION ÉPISTEMOLOGIQUE, L'ÉPISTEMOLOGIE DU SITE.

LE SITE : DE CONSTRUCTION SUR LE SITE DE LA PLACE CENTRALE TENDU ET EN VOIE D'ÉMERGENCE, AU PLUS PRÈS DE L'UNITÉ MANUELLE ET CHROMATIQUE DE LA CATHÉDRALE. VOUS POUVEZ OBTENIR LA MATÉRIALITÉ URBAINE, SON ÉVOLUTION ET SON ÉMERGENCE CHROMATIQUE. VOUS POUVEZ EN OBTENIR LA DYNAMIQUE MATÉRIELLE ÉMERGENTE. DANS UN DÉSIGN PÉRIODIQUE, RÉGULIÈRE, RÉVOLUEUR, L'ÉPISTEMOLOGIE DU SITE.

UN MILIEU D'OMBRE QUI CREE UN MILIEU DE VIE.

LA CATHÉDRALE

Vivant
Organique
Lendement
Hérouant
Dynamique
Complexité
Sécheresse
Épaisseur
Caution
Hauteur
Telle

Gris
Léger
Mouvé
Organique
Généraliste
Plan
Clique
Clique
Stable
Fait

RÉFÉRENCES :

ÉCHELLE D'ÉMERGENCE CHROMATIQUE

Projet personnel. Le gris : matérialité et design de site, épistémologie du design, 2022.

par la capacité qu'il détient à réinvestir et à repeupler les territoires délaissés par l'activité humaine, à contraster voire à renouveler les formes urbaines souvent rigides et synthétiques. C'est d'ailleurs ce qui m'a inspirée un précédent travail de recherche

qui portait sur la question de la couleur grise du point de vue de la matérialité et du design de site. En effet, j'ai trouvé en la dynamique vivante et l'apparition matérielle du Tiers-Paysage une faculté à venir ré inspirer le paysage urbain quelque peu

grisonnant et renouveler son identité matérielle, haptique et sensorielle. Ce qui était fortement inspirant pour moi dans cette étude de cas, c'était l'auto-poïèse du paysage et de ses infimes fragments, qui détiennent la capacité d'auto-produire du sens et des effets qui soient en permanence en interaction avec le monde. En effet, le paysage est inspirant pour nous parce qu'il inspire déjà le monde de l'Homme, il reconfigure, réinvestit, redessine et fait constamment évoluer ce qui nous entoure.

Aussi, pour puiser inspiration dans la Nature et au sein des paysages, nous sommes tout d'abord convaincus qu'il faut y être attentifs. Pour cela, en

prenant le temps nécessaire à l'appréciation de ce qui nous entoure, nous nous devons de mobiliser notre corps réceptif et sensible pour se mettre en marche, à la rencontre de terres et de sentiers inconnus et au rythme nécessaire à la découverte. Pour puiser inspiration dans le paysage, nous pensons qu'il faut en faire l'expérience, le vivre, l'éprouver, le traverser, s'y immerger pour faire des observations et ressentir une palette de sensations variées, souvent nouvelles, puisque chaque paysage traversé à la capacité de renouveler et d'élargir l'expérience du monde.

Se laisser traverser, inspirer voire incarner par la Nature

nécessite de prendre le temps de déambuler au travers de ses paysages, de prendre le temps de s'y arrêter par moment, de se laisser étonner et intriguer par ses caractéristiques, de prendre le temps de balayer du regard son horizon, de toucher du doigt ses matières et ses textures, d'écouter ses sonorités, ses musiques, ses chants, d'apprécier ses couleurs, de mettre à la bouche ce qu'elle a à nous offrir pour goûter sa saveur...

Dans notre pratique de tous les jours comme habitante de la Terre comme dans notre pratique de designer d'environnement, Nous avons toujours eu un goût particulier pour l'expérience

du paysage car elle à toujours su grandement bénéfique voire nécessaire pour le bien-être de la vie quotidienne que pour la qualité de notre profession, le design d'environnement. Nous avons su mettre au fil des projets des méthodologies diverses et variées afin de nous inspirer, créer des mémoires émotionnelles et matérielles du paysage afin qu'il puisse devenir un réel modèle inspirant de manière générale.

Cette volonté d'emmagasiner la matérialité et les caractéristiques paysagères est naît d'une réelle passion pour les paysages de nature qui nous environnent, qui

résonnent en nous et par une volonté que ces expériences vécues puissent se traduire en inspiration première au cœur de nos projets.

La marche peut être appréhendée comme une méthode permettant d'enregistrer en soi, par le biais de l'expérience et de l'imaginaire, une collection de panoramas et un large panel de sensations. D'après David Le Breton, la marche apparaît comme une méthodes capable d'enregistrer en soi, c'est à dire finalement de résonner en nous et de nous inspirer. Selon lui : « C'est le voyage lui même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'aux pieds une

collection de panoramas, de bruits, de saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir de nouveaux horizons... Tout ce dont nous prive le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes^[98] ».

En effet, dans mes pratiques dans l'in-situ paysagé et dans mes expériences créées avec le paysage ; Par la marche, le jardinage ou le Land art par exemple, l'attention aux paysages et à la nature environnante apparaît comme une ressource première, un contexte qui peut nous procurer du bien-être ré inspirer notre insertion dans le paysage de manière positive et durable.

La nature est un moteur et une

[98] Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 4 avril 2012.

source de motivation pour moi, une ressource qui a toujours su m'inspirer, m'éduquer sur la vie de manière générale voire me donner des formes de solutions : une sensibilité et un goût général pour le monde et les paysages, une empathie certaine pour ce qui nous entoure, une attention particulière aux formes de vies et à la beauté de la Terre.

Notre base méthodologique d'investigation du paysage à toujours su animer notre intrigue, susciter notre curiosité et favoriser notre inspiration. Tout en déambulant nos yeux mouvants scrutent, captent et s'accrochent sur ce qui fait matière et paysage.

Notre corps se rapproche, se baisse, se penche ; nos doigts caressent et enregistrent un premier contact affectif et sensible qui constitue une sorte de mémoire émotionnelle de l'espace-temps vécu et exploré. Dans nos excursions, nous aimons relever la matière-paysage pour nous permettre de saisir son caractère et ses particularités. Ce premier contact tactile fonde pour nous un premier imaginaire du lieu pourtant très proche du réel que nous garderons pour sa capacité à toujours susciter notre imaginaire et nos remémorer l'expérience et le génie du lieu. Nous aimons glaner çà et là les typicités du paysage pour

continuer de favoriser et de matérialiser notre contact et notre mémoire sensible du lieu. Le glanage est, par définition, le fait de recueillir par-ci et par là des bribes dont on peut collectionner et tirer parti. Cette activité permet de s'approcher tout près de la riche matérialité du paysage tant par curiosité que pour toucher, sentir et voir de plus près ses multiples aspects, variants et variables.

La sélection de telle ou telle matière est motivée par sa représentation au sein du paysage : la place qu'elle y occupe et l'intérêt qu'elle suscite en nous. De ce fait, les matériaux sélectionnés pour être récoltés forment un

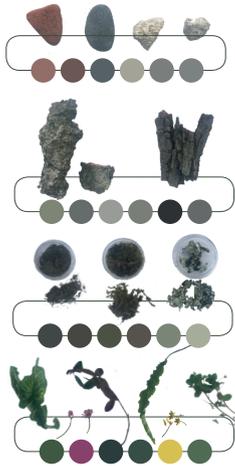
ensemble endémique voire symbolique au regard du site, de l'expérience que l'on a vécue, de la relation du temps à l'espace, de l'imaginaire et du souvenir que l'on en garde. Le repérage et la saisie de certaines données comme les couleurs, les motifs, les sonorités, les odeurs variées du paysage, peuvent permettre de rentrer plus en détail dans son intimité.

L'inspiration du paysage peut prendre une multitude de formes et donc de méthodes pour les capter et le relever. À l'aide de certains outils, il est possible de repérer et définir l'identité caractéristique d'un lieu. Par exemple : un nuancier permettra de s'approcher

au plus près et de saisir une identité chromatique. Un microphone permettra de capter une ambiance sonore. Quelques tâches d'aquarelle permettront de faire rendre compte, plus subtilement, de certaines données olfactives, relativement plus immatérielles et insaisissables...

Pour le contretypage chromatique, j'illustre ci-contre deux méthodes tirées de mon travail expérimental de classeur, plus ou moins scientifiques et sensibles et à différents niveaux de proximité avec le terrain durant la menée d'une étude. En contretypant à l'aide d'un nuancier, on recherche

attentivement sur le terrain, à la lumière naturelle du soleil et à la force de l'œil les couleurs les plus approchantes et significatives. Puis le contretypage numérique avec l'outil pipette, permet de contretyper les couleurs plus «facilement», rapidement sans besoin d'être au cœur du terrain au moment de l'étude. Nous pensons que l'étude chromatique d'un lieu ne peut se faire que dans une emprise avec la réalité du terrain. La couleur est une dimension inspirante du monde et nous pensons que son appréciation s'opère dans une double relation optique et haptique avec le paysage.



Paysage(s).
méthodologies
de relevés
chromatiques,
classeur, carnet
d'expérimentations,
2021-2022.

Au regard des différentes méthodologies qui ont précédé, nous comprenons aussi que l'acte de photographier ce qui fait paysage permet de capturer, de conserver et de témoigner d'une expérience réelle et concrète. La constitution d'un répertoire photo par des photographies qui soient empruntées au réel peut constituer la base de recherche d'une première approche méthodologique au regard d'une inspiration du paysage. Aussi, saisir différents plans et faire varier l'approche du corps (et de l'appareil photo) dans le paysage en fonction de différentes échelles (macro/micro, grands angles/zooms,

champ/hors-champ...) peut permettre d'enregistrer une multitude de caractères et de souvenirs inspirants du paysage.

La prise de notes accompagne et enrichit le rapport d'expérience, elle permet aussi de faire part d'émotions, de sensations, d'impressions beaucoup plus personnelles et émotionnelles. S'entraîner à trouver un champ lexical adapté à chaque expérience, à chaque lieu, à chaque pas nous aide réellement à mettre des mots et à extérioriser, conceptualiser voire théoriser des impressions beaucoup plus corporelles et intimes qui peuvent aussi grandement participer au caractère

inspirant du paysage.

Le fait de capter, d'emmagasiner, de récolter, de collectionner certaines ambiances et expériences vécues au sein du paysage favorise la qualité et le fondement de notre inspiration du monde puisque ce rapport s'effectue au plus proche de ce qui fait paysage, de sa matérialité, de ses changements, de ses phénomènes. La collection de toutes ces données sensibles permet de constituer une riche source d'inspiration pérenne. De manière générale, elle peut prendre plusieurs formes et aspects : des couleurs contretypées, des matières

glanées et classées dans une matérialauthèque, un herbier, des odeurs symboliques, des photographies, des notes éparses, des cartographies sensibles, des cartes mentales, des croquis, des sonorités... Tous ces éléments permettent en quelque sorte d'extraire les données du paysage pour les garder en mémoire ; de concrétiser et matérialiser l'inspiration pour qu'elle puisse devenir opératoire, c'est-à-dire pouvoir resservir dans la vie de tous les jours, pouvoir inspirer une idée, un travail, un mode d'agir avec le monde, une création... La collection permet, tout en combinant plusieurs données, de dresser un

tableau sensible, créer un panorama mouvant du monde, d'enregistrer des expériences vécues, des ambiances et atmosphères typiques pour chaque lieu, des impressions toujours renouvelées à l'échelle du temps.

Dans divers projets d'expérimentation du paysage et de sa matérialité, j'ai pu notamment mettre au point des méthodologies variées comme la marche et la récolte pour constituer un imaginaire riche capable de profondément nourrir et renouveler mon inspiration du monde et de la Nature.

En effet, dans mon projet

HAUTE MONTAGNE



FORÊT DES LANDES

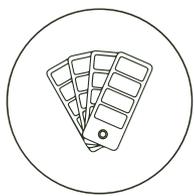


SYLVE TROPICALE



ALITUDINALE *rythmée*
 Gravitationnelle Pointue
 BOISÉE Ascensionnelle
 Proéminente *originelle* Dénivelée
 Rocheuse Accentuée TOPOGRAPHIQUE
 Brute FRAICHE
 Impressionnante Immense
 Inspirante *enneigée*
modélée VENTUEUSE SAILLANTE
 Caractérierelle Existentielle
 ESCARPÉE A b r u p t e
 P e n t u e

*Paysage(s),
planche descriptive,
typologie haute
montagne,
classeur, carnet
d'expérimentations,
2021-2022.*





GRÈS ROUGE



BRUYÈRE
CALLUNE



SAXIFRAGE
JAUNE



CHARDON
FAUSSE CARLINE



GYPSOPHILE
RAMPANTE



SAPIN ARGENTE



Paysage(s), planche
relevés chromatiques
et herbier,
classer, carnet
d'expérimentations,
2021-2022.

de classeur nommé Paysage(s), la méthodologie d'approche, d'insertion et d'inspiration paysagère que j'ai mis au point s'est basée sur différents niveaux et profondeurs exploratoires du terrain. Je me suis inspirée d'une part d'action réelle et d'une part imaginaire : La marche et le récit de voyage. Le glanage et la collection. La documentation, l'enrichissement et la synthèse, le classement et la projection des données.

Cette itinérance poétique au travers de trois extraits de voyage à donné lieu à l'imprégnation de mon corps et de mon imaginaire au travers de différentes

typologies et caractères paysagers. Ensuite et à l'appui d'un travail de documentation, de manière synthétique, j'ai eu la volonté de matérialiser cette expérience vécue sous différentes formes : des notes, des relevés photographiques, des relevés chromatiques, des relevés d'aspects et de textures, un champ lexical descriptif complet, un herbier. Ce travail d'expérimentation a grandement su nous inspirer de manière continue car il a aussi pu inspirer notre projet professionnel de fin d'études.

Pour ce projet, j'ai eu la volonté de porter mon attention pour le paysage plus haut et plus loin. En effet, j'avais la volonté de venir ré inspirer l'Office

du Tourisme de Toulouse, pensant que c'est un lieu qui est finalement censé faire la promotion des paysages comme étant des biens patrimoniaux à préserver et des valeurs à mettre en avant.

En portant un regard sur le présent et le passé, j'avais la volonté de restaurer le lien au patrimoine et à l'environnement Toulousain de manière générale pour valoriser de manière plus holistique l'identité urbaine et paysagère toulousaine à partir de son office du tourisme. Nous voulions, dans l'enceinte de l'office du tourisme de Toulouse, restaurer un lien aux paysages toulousains de

manière largement plus sensible et transversale : de son architecture à ses paysages dits « naturels » ; par une réelle étude in-situ à différentes échelles et strates urbaines : son architecture, ses réservoirs de biodiversité, ses berges, ses fleuves et ses canaux.

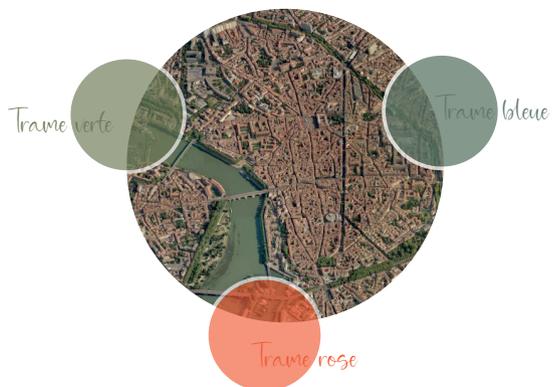
Pour se faire et afin de pouvoir m'imprégner et m'inspirer de ce paysage à la fois urbain et naturel comme élément patrimonial intéressant à relever voire à préserver, j'avais la volonté de réinvestir les méthodologies d'étude de terrain précédemment mises au point pour constituer une première inspiration du lieu qui pourrait nourrir notre étude. Par le biais de la marche et de

pratiques de relevés variées, nous voulions constituer un fort ancrage dans la matière-paysage de Toulouse pour nous en inspirer et pouvoir l'opérer au sein de son office du tourisme.

L'investigation des différents terrains d'étude a débuté par l'acte de marcher comme première méthode d'insertion et de mise à l'épreuve du paysage. Ensuite l'acte de relever est intervenu pour saisir la matérialité de ce qui nous environne et ce qui fait paysage. Ensuite, j'ai relevé les ambiances générales à l'aide de photographies puis les ambiances matériologiques et chromatiques à l'aide d'un nuancier qui m'ont permis de

garder en mémoire certaines typicités intéressantes pour commencer à constituer un répertoire pérenne qui ferait toujours l'objet d'une source inspirante personnelle et qui pourrait même devenir une source d'inspiration pour les acteurs de la ville et du paysage à l'échelle toulousaine. À partir de cela, j'ai fait un travail de synthèse, d'organisation et de sélection important pour classer de manière effective les données recueillies. Ensuite, ce classement a fait l'objet d'un répertoire que je me suis approprié personnellement grâce à une nomination personnelle pour venir renforcer la question de l'imaginaire et rendre effectif

Valoriser l'identité urbaine et son imaginaire



L'architecture



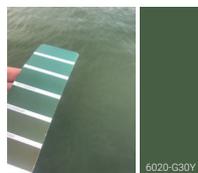
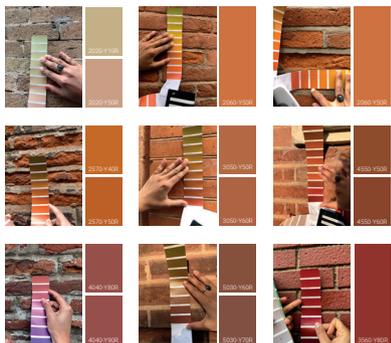
La biodiversité



L'eau



4. Le paysage comme source d'inspiration et matière à création.



Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, Relevés chromatiques et matériaux in-situ, architecture Toulousaine, Pech-Davis, La Garonne, Projet professionnel et personnel, 2022.

le répertoire mis au point.

Par ce travail inspirant de relevé de paysage basé sur le thème du panorama, ou des tramestypiquetoulousaines, j'avais la volonté de créer une collection qui matérialiserait l'expérience vécue et tirée de cette attention et de cette inspiration pour le paysage. J'avais la volonté que cette inspiration in-situ du paysage toulousain puisse tendre à nourrir et à redonner goût de manière générale à son office du tourisme quelque peu aseptisé ; qui ne transmet plus l'identité paysagère patrimoniale urbaine, voire, qui dégrade la valeur patrimoniale du lieu dans lequel elle s'insère : le Donjon du Capitole.

Pour rétablir le lien à l'environnement et au patrimoine du lieu, je me suis grandement inspirée d'une base d'archives de plans du Donjon du Capitole datant du 16ème siècle, au sein desquelles l'on pouvait voir un réel attachement pour le paysage, tant dans les formes de construction que dans les couleurs et les décors conçus à l'époque. Ces archives témoignaient quelque part d'une attention particulière pour l'environnement et de certains savoirs-faire patrimoniaux en matière de construction et de création qui se sont nettement perdus au fil du temps.

4. Le paysage comme source d'inspiration et matière à création.

255

Notre étude chromatique et finalement déjà présentes au sein du lieu dans le passé. C'est ce qui à su inspirer et à savoir l'architecture, l'eau et la biodiversité ; étaient l'environnement.



Nous avons vu tout au long de notre recherche que le paysage s'est révélé être un sujet largement inspirant pour nous, particulièrement dans notre champ d'action professionnel à savoir le design d'environnement.

En effet, les expériences vécues à travers les paysages modulent de manière positive notre attention et notre inspiration du monde. Nous sommes persuadés que réinvestir les données de ces expériences créées avec le paysage à la force de proposer une manière de penser la création en design de manière plus attentive et soucieuse de l'environnement dans lequel nous nous insérons et nous

créons en tant que designer. En effet, mon attention pour le paysage et mes expériences au travers de celui-ci ont toujours pu servir mes projets et mes créations.

Les fortes inspirations pour l'environnement, les répertoires et collections que j'ai créé et étayé au fil des mes investigations du paysage, notamment abordés dans la partie précédente, m'ont permis de créer des outils qui favorisent la qualité des mes créations, de mes concepts architecturaux, des mes aménagements de l'espace, de mes mises en ambiance, en matière et en couleur. Ces outils peuvent prendre des formes variées et permettent

de faire le lien direct entre une expérience qui est vécue, emmagasinée et fortement inspirante et la projection d'une conception environnementale par exemple. Afin de passer d'une phase d'inspiration par le paysage à une phase de création avec le paysage, nous réinvestissons les résultats de nos études de terrain et nos relevés pour les rendre opératoires. Pour ceci, nous faisons un travail de synthèse et de déclinaison des composantes paysagères recueillies et décrites pour constituer des outils qui pourront servir notre métier de designer.

Dans mes travaux de classeur et de recherche expérimentale

comme dans mon projet professionnel et personnel, j'ai réengagé les résultats recueillis au sein du paysage pour les rendre opératoires. Par exemple, à partir de couleurs relevées in-situ, j'ai ensuite fait un travail de déclinaison qui m'a permise de créer une collection d'enduits de façade pour l'habitat nommée *PANORAMA*. Cette collection de matériaux est directement inspirée de l'expérience vécue et créée à travers trois typologies de paysage, et confronte une part réelle et une part imaginaire : la haute montagne, la forêt des landes et la forêt tropicale. Pour tout ce qu'évoque poétiquement le panorama : un paysage sensible, un horizon sans fin,

une perception d'ambiances variables, une peinture en mouvement, presque un spectacle. La collection *PANORAMA* offre 3 gammes d'enduits muraux pour l'habitat inspirées de l'esthétique et de l'expérience du paysage. Elle est le fruit de documentations et de récits de voyages et de promenades. Au-delà, à la lisière, en marge du paysage urbain et quotidien. Elle présente des notes éparses tant poétiques que formelles. Des impressions sensibles et émotionnelles. Des matières et des matériaux de couleurs recueillis, glanés, collectionnés et documentés au fil des avancées. Des sensations olfactives. Elle explore et expérimente tout simplement

une itinérance poétique et symbolique au travers de trois récits ambulants pour raconter les matérialités sensibles de ce qui nous environne et tenter de les retranscrire dans l'habitat et au quotidien.

Chaque panorama comprend cinq palettes, cinq outils opératoires et donc de multiples possibilités créatives : une palette générale de vingt couleurs monochromatiques qui valorisent l'identité chromatique géologique du paysage. Une version matte et une version satinée à l'huile de lin. Une palette polychromatique qui associe les vingt couleurs géologiques et valorise les

4. Le paysage comme source d'inspiration et matière à création.



Tons calcaires
Tons pierre

Blanc Calcaire Roc de France	Blond Minéral Roc de France (C2)	Roc Rosé Roc de France (C2) T de Seine Calcaire (C2)	Roc Orange Roc de France (C2)	Roc Beige Ocre Roc de France

Tons terriens

Vieux Rouge Sédiment Jaune France (C2) Roc de France	Rouge Gris Roc de France (C2)	Rouge Terrien Terre de Seine Calcaire (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)	Orange Gris Terre de Seine Calcaire (C2) Jaune France (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)	Orange Calcaire Terre de Seine Calcaire (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)
Orange Mica Jaune France (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)	Rouge Hématite Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France	Brun Terrien Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France	Brun Pyrénées Jaune France (C2) Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France	Brun Gris Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France

Tons cendrés

Terre de Schiste Ocre de Fer Jaune (C2)	Terre Ombree Roc de France (C2) Roc de France (C2)	Brun cendré Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France (C2)	Gris Ardoste Roc de France (C2)	Gris Oligiste Roc de France (C2)



Tons calcaires
Tons pierre

Blanc Calcaire Roc de France	Blanc Pierre Roc de France (C2)	Blanc Linon Roc de France (C2)	Blanc Mica Ocre de Fer Jaune (C2)	Rose Pâle Sédiment Terre de Seine Calcaire (C2) T de Seine Calcaire (C2)

Tons terriens

Beige Pierre Roc de France (C2)	Gris Pierre Roc de France (C2)	Beige Sédiment Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France (C2)	Beige Sable Ocre de Fer Jaune (C2)	Ocre Sentier Jaune France (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)
Jaune Dune Ocre de Fer Jaune (C2)	Orange Luxur d'Été Roc de France (C2)	Orange Solaire Terre de Seine Calcaire (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)	Orange Vallée Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France (C2)	Orange Terrien Ocre de Fer Jaune (C2)
Ocre Littoral Ocre de Fer Jaune (C2)	Brun Labenne Jaune France (C2)	Brun Plage Jaune France (C2)	Brun Landes Roc de France (C2)	Gris Silicium Roc de France (C2)



Tons terriens

Beige Argille Roc de France (C2)	Beige Cendré Ocre de Fer Jaune (C2)	Terre Glaise Terre de Seine Calcaire (C2)	Gris Morne Roc de France (C2)	Brun Cendré Terre de Seine Calcaire (C2)
Rose Mangrove Roc de France (C2)	Marron Mangrove Terre de Seine Calcaire (C2) Roc de France (C2)	Marron Bois Flotte Terre de Seine Calcaire (C2)	Terre Battue Terre de Seine Calcaire (C2)	Gris Silicium Roc de France (C2)

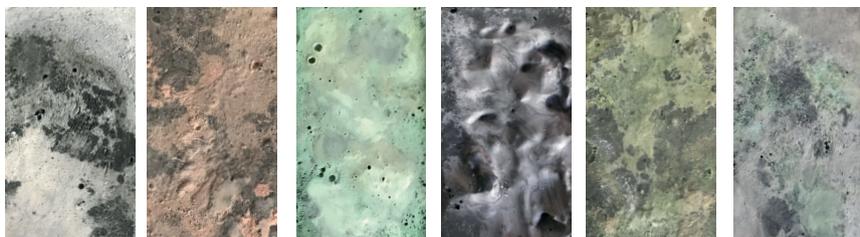
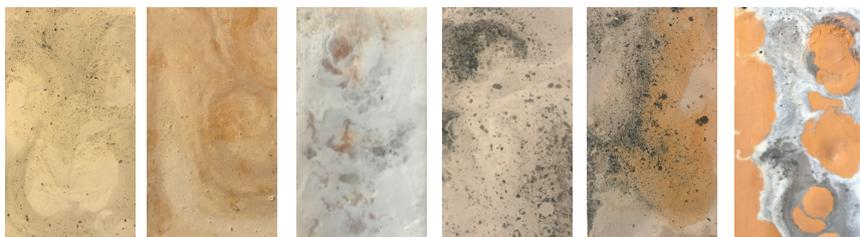
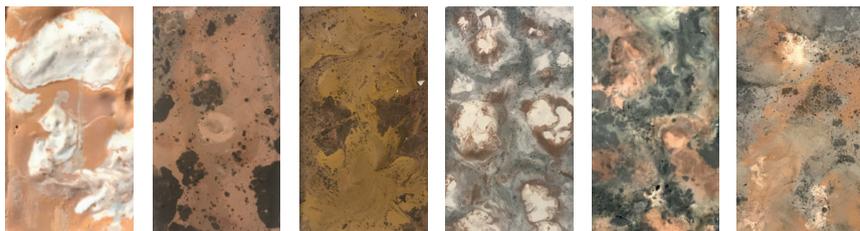
Tons végétaux

Vert Atmosphère Ocre de Fer Jaune (C2)	Vert Mousse Roc de France (C2)	Vert Liane Ocre de Fer Jaune (C2) Roc de France (C2)	Vert Vital Roc de France (C2)	Vert Fougère Roc de France (C2)
Vert Marécages Ocre de Fer Jaune (C2) Roc de France (C2)	Bois Mousseux Roc de France (C2) Ocre de Fer Jaune (C2)	Vert Spiruline Roc de France (C2)	Gris Boueux Roc de France (C2)	Noir Humus Roc de France (C2)

Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

relations chromatiques au sein du paysage. Une palette d'effets de couleurs, matières et textures en vue de dégager des aspects de finition qui mettent en avant l'hapticit  et la tactilos  matérielle du site. Une palette ponctuelle de matériaux récoltés, une collection d'herbiers qui valorisent les formes et la matérialité du paysage tout en renforçant son imaginaire au niveau sensoriel. Une palette ponctuelle de notes odorantes crées à partir d'huiles essentielles, accompagnée d'essais plastiques fait à l'aquarelle qui matérialisent symboliquement l'impression et l'imaginaire olfactif du paysage.

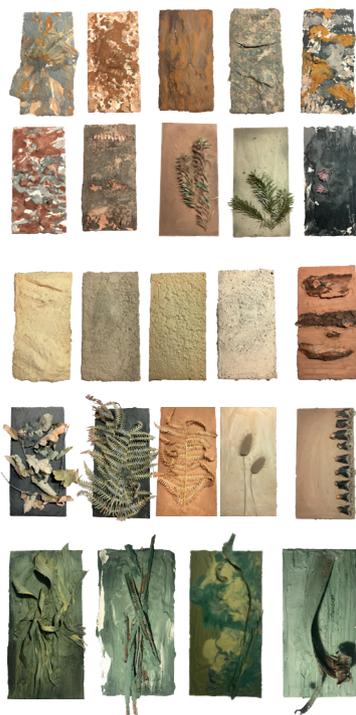
Par l'étude, la description et l'inspiration directe des trois typologies paysagères et de leurs composantes ; leurs ambiances ; leurs matérialités végétales et minérales ; leurs couleurs ; leurs formes ; leurs aspects et leurs textures ; j'ai fait un travail d'expérimentation qui m'a permis de retranscrire et de matérialiser poétiquement toutes ces impressions sensibles là en cinq outils opératoires. Par ces créations avec le paysage, j'avais la volonté de r inspirer l'intérieur de l'habitat en lui permettant de s'ouvrir sur les paysages de nature. En effet, j'étais persuadée qu'intégrer des éléments plastiques et poétiques directement inspirés du paysage avait

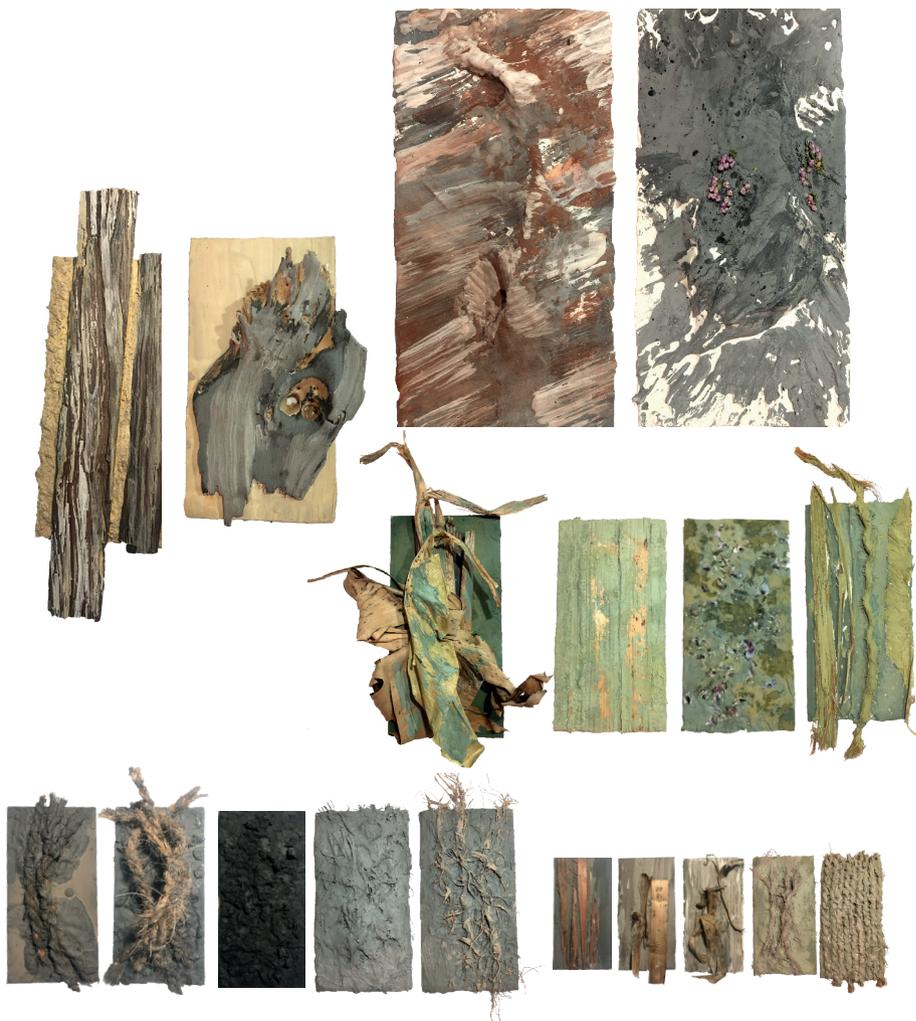


Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Palettes polychromatiques, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Projet personnel, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

la force de redonner goût au cadre et à l'expérience de nos paysages urbains, habitables et quotidiens, et particulièrement dans les environnements intérieurs de plus en plus modernisés, aseptisés et fermés sur le monde extérieur. Nous pensons que l'habitat est un lieu qui devrait davantage favoriser le bien-être, ceci passe aussi par la qualité des matériaux qui peuvent y être employés. J'avais la volonté que ces enduits puissent dégager une émotion, favoriser les sens et l'imaginaire, amener une touche de poésie à l'intérieur de nos espaces intimes, amener plus de caractère, des odeurs, des couleurs, des textures qui puissent

rompre et contraster avec les tendances contemporaines en matière d'aménagement. J'avais envie de créer des surfaces vivantes et parlantes au niveau sensoriel afin de vivre l'habitat de manière plus harmonieuse.





Paysage(s); PANORAMA,
Collection d'enduits minéraux,
Palettes d'associations couleurs,
matières, Haute Montagne, Forêt
des Landes, Sylve Tropicale,
Projet personnel, Classeur, Carnet
d'expérimentations, 2021-2022.

Aussi, dans l'avancée de mon projet professionnel et personnel, j'avais la volonté de décliner les inspirations et les expériences vécues au travers des trois trames paysagères toulousaines explorées (l'architecture, la biodiversité et l'eau), pour créer des outils qui puissent m'aider à ré-envisager mon lieu d'application : l'Office du Tourisme. Pour ce faire et à partir des ambiances chromatiques contretypées et recueillies lors des mes excursions, j'ai souhaité les adapter à des matériaux créatifs qui pourraient servir l'espace investi et sa mise en ambiance. J'ai donc imaginé et constitué des outils opératoires pour continuer à faire le lien entre l'expérience que j'avais

vécue et emmagasinée, qui faisait l'œuvre d'une forte inspiration et ma volonté de créer par cette expérience là.

Comme dans mon travail expérimental de classeur, j'ai ainsi décliné cinq couleurs contretypées et sélectionnées au sein de la ville pour constituer des palettes d'enduits minéraux qui alliaient du plâtre et des pigments. Par ces essais plastiques et la création de ces matériaux innovants, j'avais la volonté de pouvoir créer des surfaces enduites hyper-sensorielles qui valoriseraient davantage une dimension haptique voire tactile paysagère au sein de l'Office du Tourisme. J'ai également fait un travail

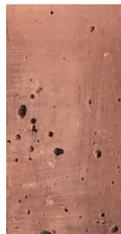
Les terriennes



NCS S 2020-Y50R



NCS S 2570-Y50R



NCS S 4040-Y60R

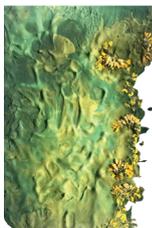


NCS S 4040-Y80R



NCS S 3560-Y80R

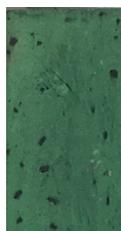
Les végétales



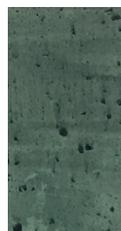
NCS S 2070-G70Y



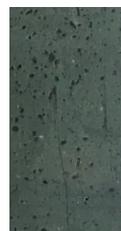
NCS S 5540-G60Y



NCS S 6020-G80Y

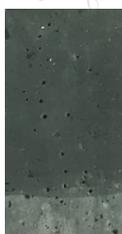


NCS S 5540-G30Y



NCS S 38010-G10Y

Les aqueuses



NCS S 5010-G70Y



NCS S 4040-G60Y



NCS S 4020-G90Y



NCS S 5030-Y



NCS S 6020-G30Y

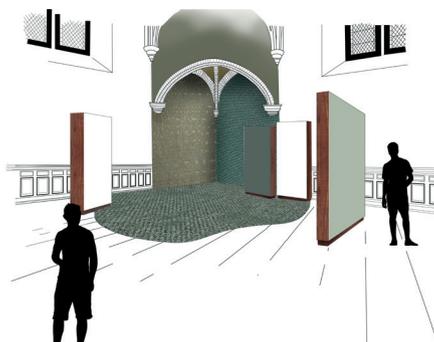
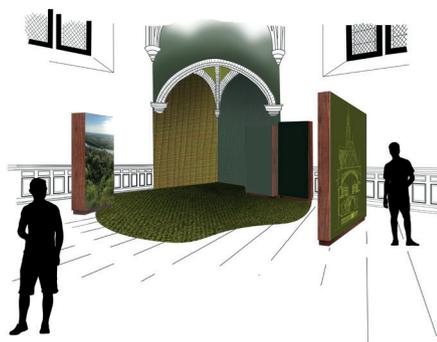
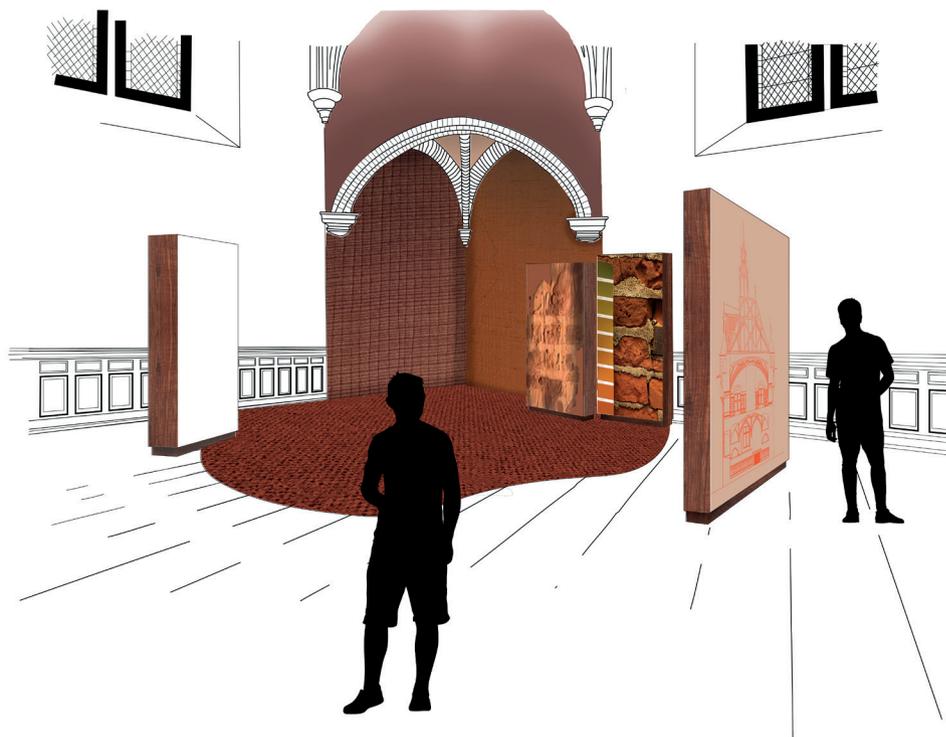
Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, CHROMATOULOUSE, Collection d'enduits minéraux, Architecture, Biodiversité, Garonne, Projet professionnel et personnel, 2022.

d'évocation poétique et imaginaire en associant et combinant des matières, des couleurs et des formes. Pour la trame rose, par exemple, j'ai voulu symboliser la brique par des couleurs terriennes et chaleureuses, des lignes verticales et horizontales et un aspect quelque peu granuleux et poudreux. En plus des pigments, j'ai également intégré sur la surface de l'enduit de plâtre de la vraie poudre de brique récoltée lors des mes études de terrain, dans le but de créer davantage de sens avec la réalité vécue. Pour la trame verte, j'ai utilisé plusieurs tons de vert pour symboliser la vitalité naturelle et végétale, j'ai créé des formes et motifs organiques

et mouvants et j'ai intégré des pétales de colza récoltés sur les coteaux de Pech-David. Cette fleur était endémique du lieu, de l'espace-temps exploré puisqu'elle symbolisait directement le printemps. Cette plante champêtre m'a accompagnée pendant toute mon étude de site, j'ai trouvé intéressant de la réengager. Ensuite, pour la trame bleue, j'ai tenté de reproduire un aspect lisse et plus glissant symbolisant l'eau de la Garonne, en combinant deux teintes aqueuses. Je les ai légèrement humidifiées pour rendre cette impression d'eau, pourtant difficile à rendre avec des matières calcaires qui sont celles du plâtre et des pigments.

4. Le paysage comme source d'inspiration et matière à création.





Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, mises en situations, trame rose, trame bleue, trame verte, projet professionnel et personnel, 2022.

Par la suite, j'avais la volonté de constituer une matériauthèque pour chaque trame qui valoriserait tant les couleurs recueillies que la matérialité et les effets texturés des éléments analysés. Cette matériauthèque est un outil qui m'a permise de venir réinspirer et redonner goût à l'espace de l'Office du Tourisme. Par le choix de matériaux textiles, j'avais envie de favoriser le sens du toucher et le confort au sein de l'espace en apportant une touche d'intimité que l'on pourrait retrouver à l'intérieur d'un habitat par exemple.

Comme nous l'avons décrit plus haut, l'Office du Tourisme s'est aseptisé au fil du temps et a perdu sa valeur patrimoniale que l'on trouvait à l'époque de la construction.

Par mon analyse du lieu et de ses évolutions au cours du temps, j'ai pu remarquer que les aménagements créés, tant du point de vue des couleurs que des matériaux utilisés, ne s'harmonisaient plus du tout avec le lieu, ils ne créaient pas non plus de lien avec l'identité urbaine toulousaine, qui est pourtant importante dans ce lieu on l'on fait la promotion de la découverte de la ville et de ses qualités. Nous pensons que la qualité de cet espace et donc, la qualité des services qui y sont proposés s'affaiblissent quelque peu au fil du temps. J'ai donc identifié un réel besoin de redonner du goût voire de la saveur au cadre intérieur de ce lieu et ainsi, transcender l'expérience proposée et vécue à travers lui.

CONCLUSION

À l'issue de mon cheminement et de mes recherches, j'ai tenté d'apporter une réponse à un constat d'un monde de plus en plus accéléré, qui privilégie le sens de la vue au dépens d'une richesse plurisensorielle. J'ai pu constater que le paysage dit « naturel » mais également les paysages que nous nous construisons pour y vivre souffrent d'un manque sensible de prise de temps, d'attention et d'attachement pourtant nécessaires à l'homme pour faire l'appréciation et l'expérience générale du monde. Les diverses crises globales que nous connaissons aujourd'hui, notamment les diverses crises écologiques et crises socio-spatiales de l'habiter, tirent en quelque sorte une

sonnette d'alarme visant directement nos modes de penser et d'insertion dans l'environnement. J'ai tenté d'exposer l'urgence que nous avons de décélérer la cadence que nous impose le rythme de nos sociétés et de reconsidérer notre attention pour le paysage de manière générale comme hypothèse première de ce « malaise » de l'ère moderne : l'ère de l'Anthropocène.

Je suis persuadée que nous nous devons de renforcer notre posture et notre insertion dans le monde pour le rendre plus durable. La posture éthico-empathique que nous avons développé tout au long de ce travail nous a permis de constater qu'elle était nécessaire afin d'élever

notre attention au paysage de manière générale, consolider nos valeurs morales et critiques, accroître notre sensibilité et nos émotions, renforcer notre résonance et notre attachement pour le monde ainsi que notre volonté de préserver la Terre. Cette posture éthico-empathique tient à se positionner avec le paysage, à ne plus agir sur lui comme un objet insensible mais à penser par lui, rechercher à travers lui, pratiquer avec lui et créer grâce à lui.

Par ce manifeste sur la thématique du paysage, j'ai pu l'étudier par une méthodologie de recherche-action-création qui m'a permise de l'aborder sous diverses approches tant

théoriques que pratiques. De manière générale, j'ai pu consolider une posture socio-spatiale attentive et soucieuse pour l'environnement et ses problématiques actuelles, j'ai pu développer une posture qui saura inspirer mon approche du monde de manière générale et particulièrement dans ma fonction de designer d'environnement. Finalement, traiter de manière critique l'état actuel du monde pour imaginer des moyens de nous y insérer de manière plus durable représente, à mon sens, l'enjeu majeur d'un designer d'environnement, soucieux et concerné par le monde et par l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE

L'ANTHROPOCÈNE, ÈRE MODERNE.

Augé, Marc. Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Seuil, collection La Librairie du XXI^e siècle, 1992.

Bourg, Dominique. La priorité politique devrait être de préserver l'habitabilité de la planète, *Le Monde*, article, 14/12/2018.

Finchelstein, Gilles. *La dictature de l'urgence*, éditions Fayard, 2010.

Gemmene, François, Denis, Marine. *Qu'est-ce-que l'Anthropocène ?*, Article, publié le 8 octobre 2019.

PAYSAGES, NATURE, TERRE.

Berque, Augustin. *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, éditions Belin, 2014.

Berque, Augustin. Poétique de la Terre, Histoire naturelle, éditions Belin, 12 mars 2014.

Bertrand, Georges. Les géographes français et leurs paysages, *Annales de géographie*, n°515, p. 218-229. 1984.

Besse, Jean-Marc. La nécessité du paysage, éditions parenthèses, collection la nécessité du paysage, 2018.

Brinckerhoff Jackson, John. À la découverte du paysage vernaculaire, Actes Sud, 1909-1996.

Clément, Gilles. Le manifeste du Tiers-Paysage, Présentation d'Alexis Pernet, éditions du commun, Février 2020.

Clément, Gilles. *Jardiner c'est résister*, interview, Reporterre.

Foucault, Michel. Des espaces autres, Dits et écrits, 1954-1988, vol. IV : 1980-1988, éd. D. Defert et F. Ewald, Paris, 1994.

Legendre, François. Toutes les natures se cultivent ! Du Jardin d'Art au Jardinage des Talents, article, <https://www.senzeoart.fr/single-post/2017/03/31/toutes-les-natures-se-cultivent-du-jardin-d-art-au-jardinage-des-talents>

Merleau-Ponty, Maurice. *La Nature, Cours du Collège de France, 1956-1960*.

Roger, Alain. *Court traité du paysage*, éditions Gallimard, collection Folio Essais, 2017.

ÉDUCATION.

Bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, spécial n°11, 26 novembre 2016.

Conseil de l'Europe, Convention européenne du paysage et documents de référence, Strasbourg, 2000.

Descartes, René. Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, 1596 - 1650, paru à La Haye le 8 juin 1637.

Lefort, Isabelle. La lettre et l'esprit, Géographie scolaire et géographie savante en France, Paris, Éditions du CNRS, 1992.

Thémines, Jean François, Le Guenn, Anne Laure. Paysages des mobilités ordinaires : éduquer au regard en géographie scolaire, 2018.

Volvey, Anne. *Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique* », Carnets de géographes, n° 9, Géographie des émotions, 2016.

MARCHE.

Fulton, Hamish. *Into A Walk into Nature*, dans Hamish Fulton, *Walking Artist*, Düsseldorf : Richter, 2001.

Le Breton, David. *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, éditions Métailié, 5 avril 2012.

Solnit, Rebecca. *L'Art de Marcher*, Essai traduit de l'américain par Oristelle Bonis, Mars 2004.

Sultan-R'bibo, Yoanna. *Sarah Marquis marche pour communiquer avec la nature*, article, 25 juillet 2017, disponible sur : <https://cafebabel.com/fr/article/sarah-marquis-marche-pour-communiquer-avec-la-nature-5ae00bd9f723b35a145e7fe1/>

Tesson, Sylvain. *Dans les forêts de Sibérie*, éditions Babelio, 1^{er} septembre 2009.

Thomas, Rachel. *Marcher en ville, Faire corps, Prendre corps, Donner corps aux ambiances urbaines*, éditions des archives contemporaines, 2014.

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'HABITER

Heidegger, Martin. *Bâtir, Habiter, Penser*, Essais et conférences, Conférence prononcée au mois d'août 1951 à Darmstadt, Gallimard.

Merleau-Ponty, Maurice. *La Phénoménologie de la Perception*, éditions Gallimard, 1945.

Merleau-Ponty, Maurice. *Sens et non sens*, éditions Nagel, 12 janvier 1966.

MULTISENSORIALITÉ.

Ferrier, Jacques. *La possibilité d'une ville, Les cinq sens et l'architecture*, Édition Arléa, Diffusion Seuil, Janvier 2013.

Montagu, Ashley. *Touching, the Human Significance of the Skin*, William Morrow Paperbacks, 3^e édition, 10 septembre 1986.

Pallasmaa, Juhani. *Le regard des sens*, éditions Linteau, 01/01/2010.

Tellenbach, Hubertus. *Goût et atmosphère*, traduction Jean Amsler, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p.17.

RÉSONANCE.

Rosa, Hartmut. *Accélérons la résonance*, Pour une éducation en Anthropocène, éditions Le Pommier, 05/01/2022.

Rosa, Hartmut. *Accélération : une critique sociale du temps*, édition La Découverte, 2010.

Rosa, Hartmut. *Résonance, Une sociologie de l'être au monde*, éditions La Découverte, *Sciences humaines et sociales*, n°533, 08/04/2021.

DESIGN.

Vial, Stéphane. *Court traité du design*, Paris, PUF, 2010.

CORPUS

RÉFÉRENCES ARTISTIQUES :

Banksy, *I don't believe in global warming*, street art, Londres, 2008.

Eliasson, Olafur. *Weather*, installation, 2003.

Ferrier, Jacques. *La Ville sensuelle*, Exposition Universelle, Shangai, Pavillon France, 2010.

Fulton, Hamish. *Walking*, installation, 30 octobre 2013

Gilles Clément, *Parc André Citroën*, 14 hectares, 2 Rue Cauchy, 75015 Paris, 1986-1992.

Gilles Clément, *maison personnelle à Crozan dans la Creuse* (met en lumière le concept de «vagabondage» des plantes que nous soulevons).

Le Corbusier, Jeanneret, Pierre. *La Villa Savoye*, Mouvement Moderne, Poissy, Yvelines, Île-de-France, 1928 - 1931

Le Corbusier, *La Cité Radieuse*, Marseille, octobre 1947-octobre 1952.

Le Corbusier, *Le Couvent de la Tourette*, 1959.

Lloyd Wright Franck. *La Maison sur la Cascade*, Mouvement moderne, Prairie School, Architecture organique, Maison organique, Pennsylvanie, États-Unis, 1935-1939

Pinsky, Michael. *Pollution Pods*, Somerset House, Londres, 2018.

Richard Long, *A Line Made By Walking*, sculpture, 1967.

Robert Smithson, *Spiral Jetty*, photographiée en avril 2005.

Rubens, Peter Paul, *Paysage orageux*, Huile sur bois, 1625.

Thomas, Rachel. Scan du livre *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, . *Figure 6 : Compte-rendu de marche*, Grenoble, 2007.

Thomas, Rachel. Scan du livre *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. *Figure 7 : Enregistrement de 3 marches à St Raphaël*, 2007.

Thomas, Rachel. Scan du livre *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. *Petite Illustration des corpus de dérives photographiques : les affections de la marche*.

Thomas, Rachel. Scan du livre *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Tableau, *La marche aux 3 personnes*.

Turner, William, *Pluie, Vapeur et Vitesse, Le grand chemin de fer de l'Ouest*, 1844.

RÉFÉRENCES PERSONNELLES :

Classeur, Projet personnel, carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), méthodologies de relevés chromatiques, classeur, carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), planche descriptive, typologie haute montagne, classeur, carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), planche relevés chromatiques et herbier, classeur, carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Palettes monochromatiques, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Projet personnel, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Palettes polychromatiques, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Projet personnel, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Paysage(s), PANORAMA, Collection d'enduits minéraux, Palettes d'associations couleurs, matières, Haute Montagne, Forêt des Landes, Sylve Tropicale, Projet personnel, Classeur, Carnet d'expérimentations, 2021-2022.

Photographie, *Les coteaux de Pech-David*, projet professionnel et personnel, 2022.

Photographie, *Pech-David : La marche comme méthodologie de recherche, projet professionnel et personnel*, 2022.

Reportage photographique personnel, Architectures contemporaines, Toulouse, 2022.

Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, Relevés chromatiques et matériaux in-situ, architecture Toulousaine, Pech-Davis, La Garonne, Projet professionnel et personnel, 2022.

Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, Études d'archives de plans, Le Donjon du Capitole, Projet professionnel et personnel, 2022.

Toulouse par les Sens, Explorer ses paysages à partir de son Office du Tourisme, CHROMATOULOUSE, Collection d'enduits minéraux, Architecture, Biodiversité, Garonne, Projet professionnel et personnel, 2022.

